

André Weckmann

écrivain de
son temps

Cahier réalisé
par
Dominique HUCK



LANGUE ET CULTURE RÉGIONALES
CAHIER N°13

André Weckmann

écrivain de son temps

Cahier réalisé par
Dominique HUCK

3^e ÉDITION
réédition numérique en ligne, 2012



*Und unsere Pflicht [= die Pflicht der Dichter] ist es (...),
den Mundtoten ein Sprachrohr zu sein. Den Bescheidenen
zur Bewußtwerdung zu verhelfen. Den Kleinen eine Waffe
in die Hand zu geben. Denn da wird Mundart zu Schild
und Waffe.*

(Dichter sein im Elsaß,
Rede bei der Verleihung des Hebel-Preises 1976)

*Wer waiss wie lieb e liedel esch
wannrs net senge kann
wer waiss wie waich e hiddel isch
wannrs net strachle kann
wer waiss wie warm e haemet esch
wannr se net versteht?*

(Das Elsaß als Heimat betrachtet,
in Budderflade, Almanach 1980, p. 88)

Cet ouvrage, édité par le Centre Régional de Documentation Pédagogique de l'académie de Strasbourg, à la demande de la Mission Académique aux Enseignements Régionaux et Internationaux de l'académie de Strasbourg, a bénéficié du concours financier des Conseils Généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin et du Conseil Régional d'Alsace.



Directeur de publication : Yves SCHNEIDER
Coordination éditoriale : Jacques SPEYSER
Infographies, mise en pages et adaptation numérique : Agnès GOESEL

© CENTRE RÉGIONAL DE DOCUMENTATION
PÉDAGOGIQUE DE L'ACADÉMIE DE STRASBOURG

ISSN : 0763-8604

ISBN : 978-2-86636-422-9

(ISBN : 2-86636-147-4, 1989)

Dépôt légal : décembre 2012

AVANT-PROPOS

Paradoxe: l'un des écrivains alsaciens les plus importants de notre temps, promoteur de cette série de cahiers «*Langue et culture régionales*» de surcroît, reste souvent un inconnu dans les collèges et les lycées.

C'est pourquoi ce fascicule se propose avant tout, plutôt que de commenter ou d'analyser l'œuvre d'André WECKMANN, de rassembler le plus de textes possible et de les présenter dans leur diversité de formes, de langues et de thèmes. Dans le même esprit, l'on a souvent choisi de présenter des extraits d'une certaine ampleur pour ne pas rompre le souffle weckmannien et pour inciter à des lectures plus complètes encore.

Il n'est cependant guère aisé de proposer un recueil de textes d'un écrivain vivant: il peut protester contre le traitement qu'on lui fait subir et contester les choix qui ont été opérés dans son œuvre...

Qu'André Weckmann reçoive, par la publication de ce cahier, l'hommage de la communauté scolaire pour laquelle il a tant œuvré, à l'occasion de son 65^e anniversaire !



(Dessin C. Claus)

I. INTRODUCTION

S'il est banal de vouloir relier la vie d'un écrivain à son œuvre, pour André Weckmann, il s'agit d'une nécessité.

Pourtant, sa biographie ne montre guère la genèse de ses dons d'écrivain. En revanche, grâce à ses talents d'écrivain, ce qu'il a vécu marque son œuvre de façon indélébile.

1. Éléments biographiques

André Weckmann est né à Steinbourg (près de Saverne) en 1924, dans une famille catholique modeste. Ses parents tenaient la « Dorfwirtschaft » dans ce village. Or, l'auberge du village a plusieurs caractéristiques : elle est encore un véritable lieu de rencontre ; on y discute beaucoup, et souvent passionnément des problèmes politiques de l'Alsace ; toutes les tendances politiques sont présentes : autonomiste, régionaliste, socialiste, communiste... ; comme le café est près de la gare, il y passe un nombre important de personnes venant d'un peu partout, apportant des idées de tous les horizons, parlant des dialectes de tous les coloris, depuis le Luxembourg jusqu'à Bâle.

Comme sa famille a des opinions politiques affirmées (mais pas forcément concordantes), plusieurs journaux (dans les deux langues) sont disponibles au foyer du jeune André.

Par ailleurs, la vie culturelle populaire est encore très intense au village, notamment par le théâtre. Le père d'André fait partie d'une troupe théâtrale ; et c'est ainsi que l'enfant lit naturellement les pièces qui paraissent, d'où qu'elles proviennent, de Mulhouse ou de Gundershoffen, se familiarisant de la sorte avec de nombreux parlers dialectaux alsaciens.

Plus tard, lorsqu'il ira au collège de Strasbourg (grâce à une bourse), il côtoiera des camarades francophones et étrangers.

Durant l'occupation allemande (à partir de 1940), après avoir fait un détour par Besançon où son collègue s'était replié, André se retrouve dans sa région natale. Le village de Steinbourg semble montrer un esprit particulièrement frondeur, et le jeune Weckmann ne manquera pas de participer de près ou de loin à tous les actes

de fronde, dérisoires au regard de ce qui se passe dans le monde entier, mais qui peuvent être si lourds de conséquences pour ceux qui les accomplissent.

Son enfance et sa jeunesse sont d'ailleurs fortement présentes dans *Geschichten aus Soranien* (1973) et dans *Fonse ou l'éducation alsacienne* (1975) et, de manière différente, dans *Wie die Würfel fallen* (1981).

Mais l'événement majeur qui marquera l'homme et son œuvre à jamais, la grande brisure dans la vie d'André Weckmann restera son incorporation de force dans la Wehrmacht, en 1943. Il a alors 19 ans...

Après différentes affectations en Europe, Weckmann est envoyé sur le front russe. Blessé, évacué puis hospitalisé, il obtient une permission de convalescence en juillet 1944 où il revient à Steinbourg; c'est là qu'il désertera en prenant soin de brouiller les pistes administratives et de s'arranger de telle sorte qu'on le croit disparu.

Après la guerre, comme beaucoup d'autres jeunes gens, il découvre la littérature américaine, le jazz, les negro-spirituals, mais aussi la nouvelle génération d'écrivains allemands (Schnurre, Borchert, surtout Grass) et des écrivains de langue française (Camus, Sartre, Malraux...).

Après avoir passé une licence d'allemand, il occupe un emploi de surveillant dans un lycée, puis celui d'attaché culturel à la Préfecture du Bas-Rhin avant de devenir professeur d'allemand dans un lycée de Strasbourg où il restera jusqu'à sa retraite en 1989.

Et c'est dans son lycée qu'il vivra le mois de mai 1968: ces événements, il les vivra intensément, les ressentant comme une véritable libération, à plusieurs titres: c'est, pour lui, une prise de conscience collective que la « société de consommation » (comme l'on disait alors) ne peut déboucher sur un vrai projet de société et que la société telle qu'elle fonctionne aliène les hommes; c'est pour lui une prise de parole par ceux qui ne l'ont jamais eue: enfin, les « sans-voix » parlent.

Mais dans sa lucidité et sa défiance à l'égard de toute récupération, il s'aperçoit que la « révolution » qui s'opère est trop parisienne et que ce n'est pas de cette forme dont a besoin l'Alsace. Il lui faut certes des modifications profondes, mais des modifications qui seront propres à l'Alsace.

Cette réflexion sur mai 68 se retrouvera d'ailleurs, dans des termes écrits au vitriol, dans son roman *Fonse*.

L'une des conséquences des événements de 68 sera le large écho que rencontrent les mouvements « alternatifs » tout le long du Rhin supérieur, mouvements qui veulent défendre le droit des gens à décider eux-mêmes de ce qui est bon pour eux, défendre leur environnement non seulement économique et industriel, mais aussi linguistique et culturel, c'est-à-dire leur identité.

C'est la raison pour laquelle Weckmann s'engagera, particulièrement au milieu des années soixante-dix, dans les combats contre les centrales et les usines de Markolsheim (1975), Wyhl (1975), Gerstheim (1977)... Cette défense de l'identité, du droit à disposer de soi-même est présente dans de nombreux textes et sera le thème majeur de *Die Fahrt nach Wyhl*.

Tout le long des années soixante-dix, André Weckman aura un engagement professionnel qui n'apparaît pas dans son œuvre, mais qui en est, en quelque sorte, le corollaire logique: il travaille – et ce, jusqu'à ce jour – à la réintroduction de l'allemand à l'école élémentaire et à un enseignement spécifique de l'allemand aux jeunes dialectophones du collège et du lycée. En 1988 et 1989, deux livres spécialement destinés à l'apprentissage de l'allemand par de jeunes dialectophones en 6^e et 5^e ont vu le jour: *Z wie Zwirbel*: Weckmann y a mis tout son talent d'écrivain, de conteur et de magicien des mots.

2. Le phénomène littéraire

Il y a vingt ans, après ses premières publications, Jean GUINAND écrivait: «L'extraordinaire, le phénoménal, c'est qu'André Weckmann puisse témoigner en 1969 d'un jeu linguistique tripartite: le dialectal, le français, l'allemand. Il s'agit là d'un cas unique, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.»

En effet, le phénomène littéraire que représente Weckmann est à la fois simple et complexe. Simple, parce que toute son œuvre est tournée vers les mêmes problématiques et thématiques alsaciennes (et universelles?). Complexe parce qu'elle ne se laisse pas emprisonner dans une idéologie autre que celle de la liberté, la liberté d'être, de vivre et de choisir.

Simple encore – quoiqu'il s'agisse quand même d'un aspect «phénoménal» – parce qu'elle reflète (reflétait?) une certaine forme de la réalité par l'usage des trois expressions linguistiques qu'il utilise; complexe parce que Weckmann élabore, construit une écriture qui n'a plus rien de commun avec les canons traditionnels de la littérature régionale, aussi bien en français (*Fonse* en particulier, *La roue du paon*) qu'en allemand (*Die Fahrt nach Wyhl*, *Wie die Würfel fallen*, *Odile oder das magische Dreieck*), mais aussi et surtout en dialecte où il réinvente une écriture, une écriture qui reflète elle-même tout le poids de son texte, qui «colle» au texte.

Cette exigence d'écriture n'est pas nouvelle pour lui. Dans les premiers textes publiés au début des années soixante, elle était déjà clairement présente (cf. *Lon is d nàcht, zehn klaini negerle*, p. 24 et p. 20, etc.).

Cette caractéristique weckmanienne de surprendre son lecteur par la forme qu'il donne à son texte, par le choix de ses mots, toujours étroitement liés à son sujet, court comme un fil rouge à travers son œuvre. C'est ce à quoi, sans doute, les textes d'André Weckmann sont immédiatement reconnaissables.

3. Des débuts difficiles

S'il est aujourd'hui un écrivain reconnu (même s'il reste encore inconnu d'une bonne partie des Alsaciens), cela n'a pas été sans difficultés.

Auteur de pièces radiophoniques en dialecte, il publie des poèmes en dialecte dans des revues et dans la *Petite Anthologie de la Poésie Alsacienne* (abrégée P.A.P.A.) à partir de sa parution en 1962. Mais ses sujets et la manière dont il les couche sur le papier se heurtent à deux murs: en ces années soixante, la poésie dialectale est synonyme de poésie d'avant-guerre, de «Heimatkunst» et l'on ne se préoccupe pas ou guère de littérature dialectale. Ou plutôt, et c'est là le deuxième mur, le dialecte est encore éminemment suspect. Il n'est donc pas étonnant que les éditeurs ne se bousculent pas pour publier ses productions lyriques.

Ce ne sera qu'en 1968, à l'âge de 44 ans, qu'il publiera son premier livre. Ce sera son premier roman. Et il est en français: *Les nuits de Fastov*.

Weckmann veut y exorciser, une fois pour toutes (et plus de vingt ans après la guerre), le cauchemar des Alsaciens incorporés de force, ce piège de l'absurdité dans lequel ces jeunes ont été enfermés, mourant pour rien ni personne. Ayant pour seule valeur celle de l'amitié des hommes dans l'épreuve, *Les nuits de Fastov* est un récit – souvent pudique – de l'impuissance et de la désespérance. Le journal «Le Monde» a salué ce livre comme «presque un chef-d'œuvre».

Le ton de Weckmann, la révolte, la formidable escroquerie dont sont victimes les Alsaciens – mais aussi tous ceux qui ne sont pas dans des situations jugées claires –, tout cela se trouve – déjà! – dans ce premier roman. Si ce livre veut exorciser, il a également d'autres buts. Dans une sorte d'avant-propos, l'auteur s'explique:

Pourquoi ce livre, vingt-cinq ans plus tard?

Pourquoi avoir traîné sur soi pendant un quart de siècle ce paquet de souvenirs couleur de sang caillé avant de le livrer au public?

Pourquoi?

Pourquoi aujourd'hui, alors que nous nous tendons la main pardessus le Rhin, alors qu'une solidaire amitié nous lie enfin, pourquoi faire resurgir les images de l'atroce, de l'inutile sacrifice?

Pourquoi?

Hitler est mort. Nous sommes devenus des quadragénaires. Nos fils sont grands et libres. L'Alsace n'est plus une pomme de discorde. La politique a d'autres soucis.

Alors pourquoi?

Est-ce pour me débarrasser enfin du cauchemar, du remords d'avoir eu à tuer l'ami et l'ennemi, de la honte d'avoir été cette chose hybride, un opprimé chaussé des bottes de l'opresseur?

Est-ce pour vous expliquer ce que fut notre drame, à vous, mes compatriotes de ce qu'on a coutume d'appeler chez nous l'Intérieur de la France?

Je ne sais.

Admettons que c'est un ultime regard jeté sur ce passé maudit. Sur notre jeunesse qui n'eut pas la grâce d'en être une.

Admettons que c'est une condamnation de toutes les aberrations idéologiques, celles d'hier comme celles d'aujourd'hui. De l'exaltation stupide des canons. De la force brutale qui avilit les naïfs et anéantit les innocents.

Mais ne serait-ce pas plutôt un dernier adieu à mes camarades avant que l'oubli définitif ne les engloutisse.

C'est tout ce que je pouvais encore faire pour eux.

(...)

(Les nuits de Fastov, p. 9-10)

Or, tous ces thèmes, ces colères ne seront pas épuisés dans ce premier roman. Chacun des livres qui suivra portera la marque de ces morts inutiles et alsaciennement absurdes.

Dès 1969, presque comme une suite au roman précédent, paraît le récit *Sechs Briefe aus Berlin*. Il ne s'agit plus d'un roman, mais d'un récit; la langue choisie n'est plus le français, mais l'allemand. Ce livre approfondit la réflexion de Weckmann sur le sort de sa génération. Le narrateur (François), incorporé de force, fait partie de cette génération d'Alsaciens qui, au lendemain de la guerre, a eu honte d'elle-même, au point de fuir devant les réalités alsaciennes et de vouloir rompre définitivement avec ce passé très lourd. Et, de ce fait, François fait partie de ceux qui ont été progressivement gagnés par le déracinement, devenant, dans leur propre terre, étrangers à leur histoire et à leur culture, sans pour autant parvenir à se défaire d'un sentiment de frustration. Le refoulement aboutit ainsi à une crise d'identité et risque de se terminer dans la folie et l'aliénation pures et simples.

4. La percée et la reconnaissance

Le « train » Weckmann est lancé: il ne s'arrêtera plus.

Mais l'écrivain n'arrive toujours pas à « percer » réellement. Les propositions d'édition sont rares et il reste encore mal connu du public. En 1969 encore, paraît un article dans la revue « Saisons d'Alsace » sous le titre révélateur « Qui est André Weckmann ? »

Ce n'est qu'après la fièvre de mai 1968 et dans ses prolongements en Alsace qu'émergera et que s'imposera le nom d'André Weckmann.

Ce sera d'abord en 1973 par la parution de *Geschichten aus Soranien. Ein elissisches Anti-Epos* où l'auteur raconte l'histoire des Alsaciens entre 1870 et 1970. Il explore de manière plus précise sa lecture de leur histoire. L'écrivain élargit sa palette: il ne s'agit plus seulement du destin des Alsaciens avant 1945, mais aussi de celui des Alsaciens d'après-guerre qui sont entrés dans la « société de consommation », qui ne veulent plus être ce qu'ils sont, qui sont en train de perdre leur âme.

Le ton de Weckmann monte. Son impuissance devant la perte d'identité le rend plus mordant.

Au début des années soixante-dix, puis vers le milieu de la décennie, il radicalisera encore davantage son style, montera à l'assaut de tout ce dont on floue ses compatriotes. Ce sera d'ailleurs la véritable percée littéraire de Weckmann.

En effet, ses textes, mis en musique par des chanteurs comme René ÉGLES (principalement), deviennent les chants de la contestation alsacienne, amplifiée par les protestations qui courent tout le long du Rhin supérieur contre les usines et autres centrales qui dégraderont la vie.

En osmose avec son temps, médiatisé par la musique, Weckmann explose enfin.

C'est de cette époque que datent les textes du recueil *schàng d sunn schint schun làng*. Le style est puissant, ramassé, les textes sont écrits au vitriol.

D'ailleurs, n'écrit-il pas :

« Seije se uf elsassisch, uf frànzeesch odder uf hoochditsch, egàl, es sen àlles lieder fer d Elsasser, nummefer d'Elsasser. S esch nix ewer d liëb, nix ewer bliëmle un nàdür, nix fer hoochzitte, nix fer e massdi.

Es sen ken liëder zem sénge, kenni zem schmüse, kenni zem dånze. Es sen liëder zem ewerlawe. Liëder zem sich-bsénne, däss mer noch do sen, elsassisch Elsasser em Elsàs. Un däss unseri sprôch noch labt, dee wo doch schun lengscht heen sott sen. »

(*schàng d sunn schint schun làng*, p. 10).

C'est ainsi, par exemple, que, de manière magistrale, servi par une musique d'une ironie mordante (de René Égles), le mépris dont on a accablé la langue est mis en relief avec un humour particulièrement noir dans « speak white » (2) (voir p. 27).

On a dit de Weckmann qu'il employait son dialecte comme une « arme » ; Weckmann disait lui-même que sa langue est un cri (« Mini Sproch isch e Schrej ») ; rien ne semble plus vrai que pour ces textes-là.

L'inertie, l'inaction exaspèrent l'écrivain engagé ; et, d'une certaine manière, il met en cause les Alsaciens eux-mêmes, notamment dans la non-défense de leur être et de leur environnement : ils ne bougent pas ! (Voir, par exemple *schàng d sunn schint schun làng*, p. 31).

Cette exaspération, Weckmann la dirige également vers ceux d'en-haut, « sie », avec la même ironie acide, mais qui dénote l'impuissance dans laquelle on se trouve (voir *babb*, p. 41).

Durant les années 1975, Weckmann est sans doute au sommet de sa littérature d'engagement ; il lui semble que la manière douce ne serve à rien et qu'il faille tirer à boulets rouges sur tous les immobilismes des Alsaciens et les interdits des autorités.

C'est ainsi qu'en 1975, après bien des difficultés, il publie *Fonse ou l'éducation alsacienne*, sous-titré « roman alsacien en français alémanique ». Cette fois, André Weckmann veut à nouveau faire œuvre pédagogique vis-à-vis du public francophone non averti.

L'« alémanité » du français de Weckmann est dérision et défi. Si, dans son roman, il se déchaîne de la même manière que dans ses poèmes, il fait intervenir non seulement les générations d'avant 1920 et celle des « Malgré-nous », mais, avant tout, la génération des « fils », celle née après la guerre.

Dans le processus qui, après 1945, a privé les Alsaciens de leur identité et de leur langue, se trouvent, au premier plan, l'École et l'Église, mais surtout la «mollesse» des Alsaciens. Le grand-père, né au début du siècle, son fils Antoine, incorporé de force, son petit-fils René, né après la guerre, forment un raccourci saisissant :

Nous sommes tous malades de l'Alsace, Antwann...

René: comment être Alsacien, comment équilibrer ce pays et soi-même, comment concilier le schwob et le welche...

Antwann: comment oublier, comment ne pas oublier, faut-il oublier ou ne le faut-il pas?

Bababa: j'ai vécu une longue vie d'Alsacien docile et satisfait.

Était-ce bien la bonne solution que de rester toujours docile et satisfait?

Tu le vois sur son eckbank, brofasser? Les mains traînant sur la table, on dirait deux paquets de racines nouées. Le regard absent, ailleurs, mais où? Quelle réponse cherche-t-il à quelle question?

Survivre, c'était ça, l'essentiel. Survivre à tout prix. Puis, que les choux se vendent bien, que le gel ne soit pas trop précoce et que le choléra nous épargne. Les choux se vendent bien, toujours. Mais le gel a saisi notre âme et le choléra a placé ses microbes en avant poste dans chacun de nos villages. Les tribus s'effritent, rongées par le mal de ce siècle. L'Alsace est malade des Alsaciens.

Le processus par lequel les Alsaciens deviennent étrangers à leur propre langue, à leur propre culture, André Weckmann l'appelle sans détour aliénation (voir p. 31).

Le fait que les Alsaciens ne puissent pas déterminer leur propre destinée, petit à petit, Weckmann ne le considérera plus comme un état de choses isolé, mais comme un phénomène qui touche toutes les sociétés.

Dans *Die Fahrt nach Wyhl*, il écrit dans son avant-propos :

Die Persan en sind frei erfunden. (...) Die hier personifizierten Symbole sind unter uns: Herr, Herrin, Vasall und Untertan.

Sie bestimmen weitgehend die elsassische Szene.

Noch.

(...)

Et il ajoute dans la réédition de 1987 :

Es hat sich (...) nichts geandert. Die obengenannten Symbole bestimmen immer noch den elsassischen Alltag – und nicht nur den elsassischen, es sind weltweit viele ähnliche Situation en vorhanden: Unterdrückung, Luft- und Wasserverschmutzung, Waldsterben, Gefahren durch Atomkraftwerke –, so daß man diese Geschichte, ware sie damals nicht geschrieben worden, heute schreiben müßte.

(...)

(*Die Fahrt nach Wyhl*, édition 1987, p. 9-10)

Dans ce récit, Weckman expérimente également une autre forme d'écriture : différents points de vue sont exprimés par des personnages différents à propos d'un

même sujet; cette technique « panoramique » permet de donner au récit un rythme plus soutenu, plus éclaté, reflétant ainsi fidèlement l'histoire racontée.

De plus, la rage que montre Weckmann à transformer en textes littéraires l'époque dans laquelle il vit l'amène à styliser son écriture à l'extrême (voir p. 65).

L'œuvre de Weckmann sera, durant toute cette décennie, au service de la prise de conscience de l'identité et d'un avenir qui ne serait pas coupé du passé.

Son rôle, Weckmann l'a voulu comme celui de porte-voix des sans-voix; pour lui, écrire, c'est agir, réveiller et appeler à l'action.

Pourtant, dans son roman paru en 1981, *Wie die Würfel fallen*, véritable somme de toutes ses années d'engagement et d'écriture, le ton est parfois différent: il y a comme une maturation, parfois une distance par rapport à l'action menée. Il y a surtout un énorme travail d'écrivain; car ce roman est sans doute le plus important de Weckmann, le plus important qu'un Alsacien ait écrit après 1945. La critique, notamment la presse allemande et suisse, ne s'y est pas trompée: elle a salué le roman comme un événement littéraire et une œuvre « pédagogique » majeurs.

Et c'est là que l'on va assister à la naissance d'un immense paradoxe: maintenant que la reconnaissance littéraire lui est enfin acquise (1), les générations qui ont perdu leur langue et leur identité sont proches de l'âge d'homme et n'entendent peut-être plus la voix de l'écrivain!

Mais au fait, quel est donc le sujet de ce roman?

Dans sa préface, Adrien Finck résume la trame ainsi:

In leidvollem Miterleben und kritischer Distanz bringt das Buch die Chronik eines elsässischen Dorfs, das in der Selbstentfremdung hinsiecht und somit das Schicksal des Elsaß widerspiegelt. Das hat nichts zu tun mit nostalgischer Erinnerung und Flucht in eine heile Welt. Das Treffen der „Letzten“ am Stammtisch („wir, die letzten Behüter und Übermittler des kollektiven Gedächtnisses“...) wird zum Abstieg in die Hölle, zum Psychodrama, zur Beschwörung der Gespenster und Dämonen elsässischer Vergangenheit, des Verdrängten, und zwar im Sinne einer Bewußtwerdung, Heilung und Neugeburt. Im Zyklus des Jahres zeichnet der Chronist von Monat zu Monat den Erinnerungsprozeß auf, während sich das aktuelle Geschehen abspielt, wobei sich in die „Chronica lxheimensis“ immer wieder das Weltgeschehen einmischt. Man erkennt die Zeit von März 1980 bis März 1981: es ist die Entstehungszeit dieses „elsässischen Romans“. In virtuoser Erzähltechnik ordnen sich chaotische Szenenfetzen und filmische Rückblenden allmählich zur satirischen, spannenden Darstellung elsässischer Schicksalswege und Häutungen, wie auch zum persönlichen Bekenntnis.

Der Stammtisch: (...) Drei Generationen, Gestalten aus dem elsässischen Volk, Anti-Helden. Zu ihnen gehört ebenfalls der türkische Gastarbeiter Mehmet. Am Stammtisch der Dorfwirtschaft versucht nun der Chronist, Heribert Grahn, Miltfünfziger, Ixheimer Volksschullehrer, anno 1980 die „zubetonierten Schichten“ der Vergangenheit freizulegen. Während einer langweiligen Sonntagspredigt kam die „Erleuchtung“: „Ruf die Zeugen zusammen, laß das kollektive Gedächtnis wieder funktionieren, gib ihnen ihre Geschichte zurück, die du ihnen verheimlicht hattest, nimm alles auf Tonband auf und schreib es dann nieder“. Er weiß aber auch, „daß das hier nichts weiler

sein wird als die eigene persönliche Auseinandersetzung mit mir selber und mit dem verdamnten Schicksal, das mich in diese Landschaft hineingesetzt hat“...

War er nicht als Lehrer wie als Verfasser einer offiziellen, der „selektiven Geschichtsschreibung“ gemäßen Dorfmonographie selbst ein Helfershelfer der Assimilation! Hier erscheinen eigentlich die Folgen des nationalsozialistischen Terrors 1940-44, der unheilvollen Volkstums-Ideologie, die alle Vokabeln der elsässischen Heimatbewegung vergiftete und im Volk die Absage an alles „Deutsche“ hervorrief. Sein eigener Vater kam ins KZ und überlebte es nicht (wer brachte ihn dorthin? wer war schuld?). Sein zwangseingezogener Bruder fiel in Rußland, er selber desertierte, kämpfte in der französischen Résistance, träumte nach dem Krieg mit Bérengère, seiner bezaubernd-vornehmen Frau aus der Touraine, den Traum der „douce France“, erzog seine beiden „in die französische Intelligenz aufgestiegenen“ Söhne in völliger Unkenntnis der heimatlichen Sprache und Geschichte. Das Grahnische Rebellentum erwacht jedoch wieder drastisch in seiner „verlorenen Tochter“ Béatrice, die einen Berliner Studenten kennenlernt, sich mit ihm in den deutschen „Untergrund“ begibt, später mit Gleichgesinnten in Peru eine Kooperative aufbaut und dort den Tod finden wird. Diese schmerzlichen Zusammenhänge geraten als Trauma langsam ins Bewußtsein, als die assimilationistische Kulturpolitik im Verein mit dem seelen- und umweltzerstörenden „Fortschritt“ (dem „Technofaschismus“) totale „aliénation“ ankündigt. „Ein von Gott verlassenes und verdamntes Land“... „dieser Boden ist mit dem Gift der Nationalismen getränkt“... „es ist alles verhunzt“... Weckmann weiß, wovon er spricht. Von diesem Nullpunkt mußte der elsässische Dichter und Militant ausgehen.

(Wie die Würfel fallen, p. 8-11)

Les années de révolte semblent être révolues; l'action engagée passionnément semble avoir été vaine. La fin du roman est d'une tonalité douce-amère.

Ce livre de la maturité littéraire marque en même temps la fin d'une époque: Weckmann ne semble pas avoir été entendu durablement et paraît n'être plus écouté.

Il semble céder au découragement et à une certaine forme d'amertume dans son combat où il n'a pas été assez bien suivi et soutenu.

Dans son recueil de poèmes *bluddi hand* (1983), il évoque son propre rôle dans un texte intitulé *gool* (voir p. 99).

Mais Weckmann n'a pas dit son dernier mot. Cette apparente impuissance rebondit dans un nouveau roman *Odile oder das magische Oreieck* (1986), publié dans sa « variante » française sous le titre *La roue du paon* (1988), dans une sorte de fureur désespérée et complètement inattendue. L'éditeur le résume ainsi: « Nous savions tous que le Président de la République était un bon fusil. Malheureusement pour lui, ce jour-là, chassant en Alsace, il fut enlevé par la belle Odile, magicienne et gourou d'un groupe d'apprentis-autonomistes, et retenu dans un village tranquille de l'Alsace profonde afin d'y apprendre notre différence et notre vérité. »

Weckmann qualifie son livre de « conte fantastique alsacien ». Il s'agit effectivement d'un conte, mais avec un « end » dont on ne sait pas pour qui il pourrait être « happy ». La fin du roman ne laisse guère de doute sur l'efficacité de l'action qui a été narrée:

Wir kehrten in unsere Wirtschaft zurück. Am Fernsehen wurden die Regionalnachrichten durchgegeben. Man zeigte uns den Präsidenten auf der Rückkehr von der Wildsaupirsch. Er trug einen englischen Jagdanzug mit einer Rose im Knopfloch. Wir waren baff und fragten uns: Ist das nun der Alte, oder ist das der Neue, oder ist der Alte in den Neuen geschlüpft, oder der Neue in den Alten?

Von einem Reporter befragt, wie er denn das Elsaß finde und was er von seinem spezifischen Charakter halte, antwortete er, er vergleiche das Elsaß mit einer schönen, naturfrischen, aber doch sehr verführerischen Frau, die man sich nicht untertan machen solle, ihre Fähigkeit zu lieben würde dadurch beeinträchtigt.

Dies sei ein zwar schönes, aber schon so oft gehörtes Kompliment, sagte der freche Reporter. Man wolle es gern in das elsässische Florilegium aufnehmen, zur Erbauung der Schulkinder und Ergötzung der Massen. Viele Elsässer aber erwarteten vom Präsidenten etwas Konkreteres, den Übergang von der Phrase zur Tat. Vielleicht habe er diesbezüglich ein Geschenk in seiner Reisetasche mitgebracht?

O ja. Er werde seine Regierung beauftragen, einen Sonderstatus für diese schöne Provinz auszuarbeiten, der ihrer historischen, kulturellen und sprachlichen Eigenart voll und ganz Rechnung tragen solle... Dann senkte er die Nase zur Rose im Knopfloch, atmete deren Duft genüßlich ein und gab schließlich durch ein leichtes Kopfnicken zu verstehen, daß das Interview beendet sei. Der Wirt hinter seinem Comptoir rieb ein Bierglas hell, hielt es prüfend ans Licht, stellte es in den Schrank und sagte:

„Un dü glaubsch's...“

(Odile oder das magische Dreieck, p. 282-283).

André Weckmann a mûri son œuvre dans les trois expressions linguistiques à sa disposition, il a toujours défendu une certaine forme de liberté et de dignité bien qu'il ait mis fort longtemps à être reconnu littérairement. Il travaillait sans relâche à la recherche de pistes et de formes nouvelles.

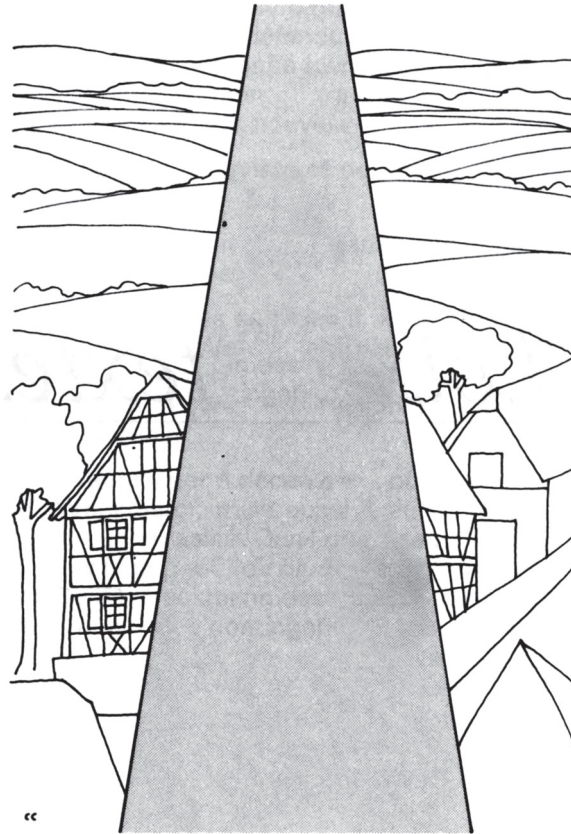
Son engagement comme essayiste et comme pédagogue fut parallèle à son travail d'écrivain.

Toute son œuvre est fortement ancrée dans son temps: c'est là sa force, mais aussi sa faiblesse.

Car dans les générations nées entre les années 1960 et 1970, puis ultérieurement, qui lira Weckmann? Qui comprendra son combat? Sera-t-il remisé au musée des curiosités et des antiquités ou, plus grave encore, son œuvre littéraire sombrera-t-elle un jour dans l'indifférence et l'oubli?

Ce petit fascicule veut inciter à découvrir la puissance du talent littéraire d'André Weckmann, mais aussi à en reconnaître son actualité et même son universalité. Que l'on relise *amerseidel* (voir p. 29), *Retour au pays* (voir p. 56) ou *bluddi hand* (voir p. 99) et on reconnaîtra à l'œuvre de Weckmann des mérites autres que ceux de servir – éminemment – les contingences de son temps.

II. *Choix de textes*



1. Une autre poésie dialectale

D'HYSER ÀÀL KNÖJE

D'hyser ààl knöje im schnee un batte
un schicke de wyhräuch in d'nächt –

fàrwiger läum schlackt d'issblüem àm fanschter
dass d'winebaim nüssàhn uf d'gass –

breckle vun lieder gràddle uf d'dächer
iwer mim derfel raizelt e doon –

d'hyser ààl knöje im schnee un batte:
jetz wurd is diss bubbel gebroocht.

Petite anthologie de la poésie alsacienne.
vol. I (1962), p. 38.

JUNGI BRÛT

o
welli welli hàwi gsahn
en oowed zwésche dà un liecht
ém schin vun vier làdarne
ém flémmergspàss vun dem verrâjete kàff?
un àlli wâj
un starnle nàss
wo d'làdarne lahne
hert ànànd un drâne
rywe d'güggle zwésche dà un sehsch-minémm

o maidel
diner gàng én sydewiss
blaichi brüt ém hoochzitsklaid
mét naachtschinblöjem gsàng

o dü fremdi melodie
fremd vun wit har üs de lieb
dief un dús de oowed nà
wiene jünirâje rà
o britel dü én nàchtschinblöi un
sydewiss
wann àlli notte
dànze lys
um de fine ràhne lyb

melodie
wallt é bréschtellicht én d'heh
féllt e zit un féllt e wil
schrybt éns harz e wallezil
wo wàrm wo waich wo wàrm
un weh

o
jungi brüt ém notteklaid
e nàcht spénnt lüt e
hoochzitsfraid àn sini saim

sâ
welli welli hawi gsahn
un welli welli éschs
gewân
zall nàcht én mine drain?

Petite anthologie de la poésie alsacienne.
vol. 6 (1972), p. 150-152.

HAXHAX (3)

uf de ràbhal durnt e mysel
éngerm bankel deebelt d'kàtz
àn de wulik hankt min hysel
ufem mond d'ànzt miner schàtz

mahj mér e liedel
zettels un wang
lai mér e bréschtel
én mini hang

drâ de lyb uf mine àchsle
de geluscht ém kehrelsrum
's sunnt e dutzed bluddi haxle
si ém bittel uf de drumm

beer mér e drywel
beer mér e stung
mét dinem mi lei
mét dinre zung

uf de wulik müst min schatzel
uf de ràbhal deebelt d'sunn
's d'ànzt e wissuscharzi àtzel
zitter geschter oowe schun

d'ànzt uf dim lyb
lyb ufem bankel
bankel vorem hysel
hysel uf de wulik
wulik héngerm mond
mond frésst min mysel
mysel fàngt min katzel
katzel schnàppt min àtzel
àtzel pfatzt min haxel
bludd én de sunn
sunn speelt gross drumm

beer mér e harzel
mét dinre zung.

Petite anthologie de la poésie alsacienne.
vol. 6 (1972), p. 160-164.

ZEHN KLAINI NEGERLE

Se hàn blüet àn de finger
madame
zehn làngi ovàli dropfe blüet
un gekrüselt blunder räuich
stricht verschmüselst ums kàràtìge handel -
o min sorilos draime
owe ufre màrmorstâj
im schwàrz um rähni bain gedràjte ooweklaid.

(Zehn klaini negerle ware hinnicht verdolwe mit geblâjte bich un blôje wàsserkepf, zehn klaini negerle, madame.)

o lyb
mondblüeschti un cocktail-siess
blàssi backle un demàntni schleefe
danzelt lys im rüsche vun de syd
in kiehli zitlàng nyn
madame
o min frivoles draime
owe ufre màrmorstâj
im schwàrz um rähni bain gedràjte ooweklaid.

(Zehn klaini harrewa kumme hinnicht in e dunn fir e gstripste dràppe un e mumfel mûes, zehn klaini harrewa, madame.)

o lyb
nàchtblüeschti un vanill-siess
sàmmetroti lippel un fichti koràll
lockt mi in làngwilliuscht un d'walt
wos lâwe schmüselst wiene blunder räuich
madame
o min vémahms draime
owe ufre màrmorstâj
im schwàrz um rähni bain gedràjte ooweklaid.

(Zehn klaini chineesle kumme hinnicht uf d'walt mi'me blôje schàffklaid unre hàmfel ris, zehn klaini chineesle, madame.)

Se hàn blüet àn de finger
madame
zehn làngi ovàli dropfe blüet
un wie mr se inne sin worre
ze ischs ze spoot gewan
dann
zehn klaini negerle sin schu' làng verdolwe
sehn klaini harrewa sin schu' làng im durm
zehn klaini chineesle sin schun ufem màrsch.

Doch wàs het diss mit Inne ze düen
o min wisses draime
owe ufre màrmorstâj
im schwàrz um rähni bain gedràjte ooweklaid
madame?

DIX PETITS NÈGRES

*Vous avez du sang sur vos mains
madame
dix longues gouttes ovales aux doigts
et une boucle de fumée blonde
caresse les carats de vos phalanges
ô mon rêve insouciant
au haut d'un escalier de marbre
où la robe du soir moule de noir vos longues
jambes fines.*

*(Dix petits nègres seront enterrés cette nuit, dix petits nègres aux ventres ballonnés
et aux têtes hydriques, dix petits nègres, madame.)*

*Votre corps
fleur de lune et saveur douce de cocktail
aux joues pâles aux tempes diamantées
à la danse lente et soyeuse
dans la mélancolique indifférence
madame
ô mon rêve frivole
au haut d'un escalier de marbre
où la robe du soir moule de noir vos longues
jambes fines.*

*(Dix petits sidis vont passer leur nuit en taule pour le vol d'une grappe de raisins
et d'un bol de bouillie, dix petits sidis, madame.)*

*Votre corps
fleur de nuit et saveur douce de vanille
aux lèvres de velours rouge au corail moite
votre corps m'attire vers vous
votre spleen votre désir votre monde
où la vie est une boucle de fumée blonde
madame
ô mon rêve snob
au haut d'un escalier de marbre
où la robe du soir moule de noir vos longues
jambes fines.*

*(Dix petits Chinois vont naître cette nuit, vêtus du bleu de chauffe, une poignée
de riz en poche, dix petits Chinois, madame.)*

*Vous avez du sang sur vos mains
madame
dix longues gouttes ovales aux doigts
et quand nous nous en aperçûmes
c'était trop tard
car
dix petits nègres sont depuis longtemps en terre
dix petits sidis sont depuis longtemps en taule
dix petits Chinois sont depuis longtemps en
marche.*

*Mais que tout cela est loin de vous
ô mon rêve blanc
au haut d'un escalier de marbre
et la robe du soir moule de noir vos longues jambes
fines
madame.*

... ALS E GITÀRR

waisch noch waisch noch – éhr sèn nâwenànd gsasse uf de bank vun de alte universiteet –
waisch noch waisch noch hénter éich ésch zalli gross nâcked stâdütt gstânde mé'm stainerne
baart – éschs e àntiker gott gsén odder e philosoph? – waisch noch
waisch noch dü hesch déss kurze geblüemte reckel gedràwe éwer de waiche knej – un èn
dim gebrünzte àrm ésch sin gsicht gelâje – waisch noch waisch noch uf de bank vun de alte
universiteet – um dini lébbel hàn gsummt:

ich bén dini gitàrr
ich bén d'wys vun dine nynzehn johr
heersch de àkkord én moll?
wie metall syde un holz
metall wie syde
syde wie metall
un wârmes dunkles holz

brün léit d'sunn uf minere hüt
grien léit de wejjer én mim bléck
wiss steht e bérîke vor minere deer

ich bén d'wys vun dine nynzehn johr
ich bén dini gitàrr

waisch noch waisch noch – mol het'r di nâchtblöi gsahn mét sammetâuje – un éhr sèn mé-
tnând gânge uf de stâuiwige strosse vun Alabama – waisch noch waisch noch – mol bésch
sunneblind gsén mét nordischem hémmelblöi – un éhr sèn métnând gânge uf de kâlte allée
vun Prag – waisch noch waisch noch – mol bésch keschtebrün gsén un de starne grien mét
gold gsprangelt – un éhr sèn métnând gânge durich d'alte gâsse vun Paris – un dini lébbel
hàn gsummt:

ich bén dini gitàrr
ich bén d'lieb vun dine nynzehn johr
heersch min dânze én dur?
wie metall syde un holz
so hall wie metall
so fin wie syde
un wârm wie dunkles holz

énger wisse bérîke hàn mér uns gfunde
én brüne sun ne hàn mér gebaade
üs griene wâsser hàn mér gedrunke

ich bén d'lieb vun dine nynzehn johr
ich bén dini gitàrr

waisch noch waisch noch – éhr hàn éich gfunde éhr hàn éich kannt éhr hàn éich verlore –
wer waiss wer waiss wo - éschs ufre bàrrikâd gsén – éschs ém e kriej – wer waiss wo – un de
nâcked philosph mé'm àntike bàrt steht ellain jetz hénter ejere bànk uf de alte universiteet –
un ar waiss nix meh vun éich àss 's and vum e lied:

d'wisse bérîke füle ufem stock
d'brüne sunne hàn de rotschin
d'griene wâsser sèn vergéft

un nix meh ésch gebléwe vun uns
als e gitàrr.

LA GUITARE

te souviens-tu? – vous étiez assis côte à côte sur les bancs de la vieille université – te souviens-tu? – derrière vous se dressait cette grande statue nue et barbue – était-ce un dieu antique? était-ce un philosophe? – te souviens-tu? – tu portais cette minijupe à fleurs qui glissait sur ta cuisse douce – et le garçon à tes côtés posait son visage sur ton bras bronzé – te souviens-tu? – c'était sur les bancs de la vieille université – et tes lèvres murmuraient :

*je suis ta guitare
je suis la chanson de tes dix-neuf ans
entends-tu l'arpège en mineur?
du bois du métal de la soie
métal doux comme soie
soie claire comme métal
et bois sombre et chaud*

*le soleil si brun sur ma peau
l'étang si vert dans mes yeux
devant ma porte un bouleau blanc*

*je suis la chanson de tes dix-neuf ans
je suis ta guitare*

te souviens-tu? – tu étais noire aux yeux d'amande – et vous marchiez côte à côte dans la poussière de l'Alabama – te souviens-tu? – tu étais blonde aux yeux couleur du nord – et vous marchiez côte à côte dans les allées froides de Prague – te souviens-tu? – tu étais brune aux yeux verts pailletés d'or – et vous marchiez côte à côte dans les vieilles rues de Paris – et tes lèvres murmuraient :

*je suis ta guitare
je suis l'amour de tes dix-neuf ans
entends-tu ma danse en majeur?
du bois du métal de la soie
claire comme métal
fine comme soie
et chaude comme du bois sombre*

*nous nous sommes aimés sous les bouleaux blancs
nous nous sommes baignés dans les soleils bruns
nous nous sommes désaltérés dans les eaux vertes*

*je suis l'amour de tes dix-neuf ans
je suis ta guitare*

te souviens-tu? – vous vous êtes trouvés vous vous êtes connus et tu l'as perdu qui nous dira où? – sur une barricade? – dans une guerre? – qui nous dira où – et le philosophe nu à la barbe antique derrière votre banc – ce banc vide à présent – ne sait plus rien de vous – rien que la fin d'une chanson :

*les bouleaux blancs pourrissent sur souche
les soleils bruns ont le chancre
les eaux vertes sont empoisonnées
et il ne reste plus de nous
qu'une guitare*

*Petite anthologie de la poésie alsacienne,
vol. 6 (1972), p. 166-170 (version française de l'auteur).*

LON IS D'NÀÀCHT

àn dine schleefe
mini hand
én dine starne
miner durscht
uf dine lébbel
de mond wie mélich
wiss uf rot
o loss mi drénke

ierigs e radio
müßik fér d'métternàacht
dü

uf dine bréscht
verwilt de mondschin
schin wie e schéff
uf wissem meer
uf wall un dààl
wâj éns
unandliche

ierigs e radio
schréi üs de walt
kumm
dü

wissi waichi waid
zitter soveel johre schun
un nie devun sàtt worre
hand én mine hand
zitter soveel johre schun
un nie devun sàtt worre

kumm
lyb an lyb
seel an seel
nàachtblöi un mondwiss
ésch de wâj
éns unandliche

schréi üs de walt
fyr un grànàte
drüsse stehn se un klopfé àn de lààde
éjer ésch de dâ gsén
lon is d'nààcht
lon is d'nààcht

üs mine hand
liecht uf di ni hüt
lébbel bréscht un lande
üs dine hand
frédde uf min gsicht
uhne and

ierigs e radio
verhéit én de nàacht
üsgschepft ésch d'walt
stéle
un vun dine lébbel
pflécki e rüef
üs de
unandlichkait
un wàrm kéit de ràje.

LAISSEZ-NOUS LA NUIT

*mes mains
sur tes tempes
ma soif
danse dans tes pupilles
sur tes lèvres la lune
lait blanc et
pulpe rouge
laisse-moi y boire*

*une radio quelque part
je ne sais où
distille une musique slow
viens*

*la lune sur tes seins
voile blanche sur la mer
blanche
sur le long frisson de houle
conduisant vers
l'ineffable*

*une radio quelque part
je ne sais où
emplit la nuit de ses cris
des cris du monde
viens*

*pâturages blancs et doux
depuis tant d'années déjà
et je n'en serai jamais rassasié
tes mains dans mes mains
depuis tant d'années déjà
et je n'en serai jamais las
viens*

*ton corps contre le mien
ton âme contre la mienne
bleu de nuit et blanc de lune
est la route qui mène
vers l'infini*

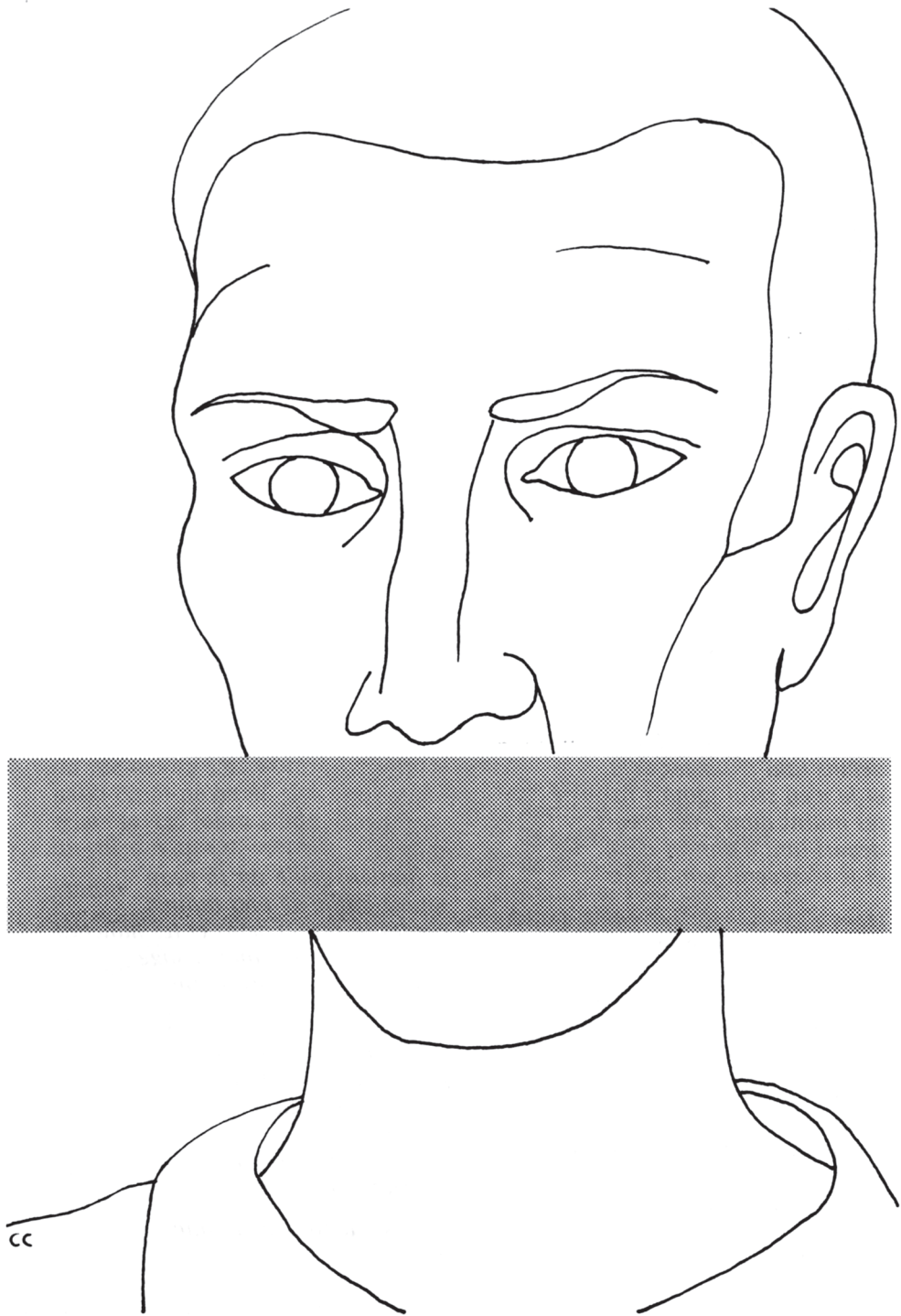
*entends-tu les cris du monde
le feu et les grenades
les entends-tu frapper à nos volets
allez-vous en
ce jour vous a appartenu
laissez-nous la nuit
laissez-nous la nuit*

*la lumière coule sur ta peau
source jaillie de mes mains
sur tes lèvres tes seins et tes hanches
la paix coule sur mon visage
source jaillie de tes mains
infiniment*

*une radio quelque part
se brise dans la nuit
la terre est épuisée
la terre se tait
et de ta gorge sourd
le chant d'amour*

*tandis que tombe la pluie
chaude.*

*Petite anthologie de la poésie alsacienne,
vol. 6 (1972), p. 176-180
(version française de l'auteur).*



2. La voix des sans-voix / Das Wort als Waffe

schàng d sunn schint schun lang

Petite anthologie de la poésie alsacienne. vol. 7 (1975)

SPEAK WHITE (2) (3)

redd wiss
nêger
wiss éscb scbeen
wiss éscb nôwel
wiss éscb gschît
wiss éscb frânzeesch
frânzeesch ésch wiss
wiss un chic
elsasser
elsassisch degaje
net
zall éscb brimidîv
vülgêr
pfûi!
drum redd wiss
nêger
illnêger briscbnêger môdernêger
drum redd wiss
wiss wi z bâriss
un dunk dini nêgersprôch
en formôl
un schank se em müséum
drum redd wiss
nêger
dâss d wiss wursch
andli
wiss un gschît
wiss un chic
wiss wi z bâriss

(p. 27)

HAMELN UF FRÂNZEESCH (4)

elsassisch esch grob
grob wi söibohnestrob
dess hân se em gsäit en de schüel
*(se han net gsäit söibohnestroh
dann se kenne jo net elsassisch
as esch e gschlacktes wort gsen
uf frânzeesch)*
elsassiscb âlso escb grob
unbholfe ungschläächt holbri
mummli
*(dess sawich dann see kennes net saawe
se hân d werter net dezüe
sowi mer)*
elsassisch mâcht ârm
hân se em no gsäit
elsassisch mâcht dumm
elsassisch esch bürisch
*(fer dess hân se e wort wo mer net hân
pecquenaud
un de pecquenaud
äu ehre
esch e missgeburt e schândmool
ufem glâtte hittel
e lüs em bourgeoisie belz)*
schéttels âb s elsassische
hâ se em no gsäit
un wurr e menscb wi mer
gschlackt fin brillânt glétzri
wurr hérn un sprétzigi zung
e harz brüsch kens
un e häimet brüsch kenni
mer gan dr d Culture
mem grosse Cee
hâ se em gsäit mim büe
hân se ne gsäit unsre kénder un sen met ne âb
zitterhar hân mr se némmi gsahn
saawe mer
wi häisst Hameln uf frânzeesch?

(p. 29-30)

ELSASSISCHI WINÄCHTE

elsassischi winächte
unterem dännebäum
e märel vun vorgesch
wo mer d schoof uf d waid gedréwe
wo mer s däch vum ställ hân gfléckt
un umt en d krépf gelait
wänn s chréchtkénd durich d gässe esch
un de rübbelz ân de deere gerosselt het
zalledürs wo mer nonet so gschejt sen gsen wi hit
wo mer noch e volik sen gsen
e ainfâches unkumpliziertes
unverdorwenes
un gewésst hân
wâs e gemainschâft esch

elsassischi winächte
hit hân mer sâtti bich un glâtti rundi bække
hit hân mer millione nûskéit
fers bââfere un schanke
un mer hân âlli liéchtle âangezunde
fer wédder emol sentimentâl ze sen
un verstehn net
warum uns âlles so sûr ufstôsst

elsassischi winächte
de ârwaiter wiéhlt en sinere lohndutt
un frœit si wâs los esch
de derik huckt en sinere kâmbüs
un frœit si wâs los esch
de ziginer huckt en sim getto
un frœit si wâs los esch
de grossvadder huckt en sinere
kerichebank

un frœit wâs los esch :
hatt doch de ârwaiter net gstraikt
war doch de derik en sinere
Derikej gebléwe
datt doch de ziginer schâffe gehn
un hat doch de grossvadder
frânzeesch gelehrt

elsassischi winächte
en de schüel kummt de père noël
ufem waj vum supermarché zer télé
un d mâmme séngt mon beau sapin
zwesche zwai reklamespots
derwilscht de bâbbe met de
speakerin schmüst
un zhuitres schlurpft

elsassischi winächte
wo esch d winächte ânne
wo esch s elsâss ânne
e lând wo sich ufgébt
e sprôch wo em siéche lejt
e gedânkegüet wo sich ufleest
en de sîre vum zitgaischt

elsassischi winächte
wannr e „stille nacht“ heere
no frœjeni wilâng noch

wannr drej kénni sahn
no frœje se
obs si ch noch lohnt
fer eme starne noochzezejje
vun wisseburi bis bethlehem

un wannr de herodes âântraffe
ufem parking zwesche
supermarché un schüel
no frœje ne
wâsr dann met unsre kénder vorhet

elsassischi winächte
gébts dess noch ?

(p. 34-36)

AMERSEIDEL

Waren wir einst gezogen
mein Sohn
gezogen nach Osten (5) wie es heisst im Lied
behelmt gestiefelt bekoppelt
achtzehnjähriges blasses
Kanonenfutter
und misstrauisch ging die Parole durch Stäbe
und Graben:
traut denen nicht
den Wackes den Schängele (6) –
und wir versuchten uns zu verkrümeln
manchen gelang es manchen nicht und
vierzigtausend krepiereten
knallrot der Einschlag dünnrot die Ruhr
und keinem blies die Trompete
und keinem senkte sich 'ne Fahne
war uns auch nicht drum
um Trompeten und Fahnen
war uns nur um eines drum:
 'n Amerseidel mal wieder beim Lüi
 am Sonntag nach'm Amt.

Sind dann auch heimgezogen wieder
mein Sohn
hundertdreissig- minus vierzigtausend
einbeinig einarmig einäugig
schwarz die Haut und scheu der Blick
der Garbe entronnen der Bombe dem Lager
dem Flecktieber und den Wanzen
sind heimgezogen die Schängele
geschoren entlaust gezeichnet
zogen nach ihren befreiten Heimstätten
wo die Sieger sassen und mit den Mädchen
schäkerten
wo die Helden sas sen die wir bewunderten
und wir schämten uns so sehr
dass wir uns verkrümelten
auf die Felder in die Fabriken
und wir trösteten uns: ach was
haben wir doch wonach wir uns geseht:
 'n Amerseidel daheim beim Lüi
 am Sonntag nach'm Amt.

Haben dich dann gezeugt
mein Sohn
und uns gesagt: dir sollt' es nimmer so gehn
wie's uns gegangen und den Grossvätern

dass sie übern Rhein kommen die Andern
mit dem Einziehungsbefehl in der Gesäss tasche
auf marsch marsch nach Osten
 woll'n wir ziehen!
nein dir sollt' es nimmer so gehen
dass sie befehlen:
komm heim ins Reich du Bruder
 deutscher Zunge (7)!
und so schnitten wir ab
mein Sohn
was vorher war
Geschichte und Gemüt
Erinnerung und Sprache
und verbrannten den Wisch im
 Herbst mit dem
abgestandenen Heu.
So
nun kettet di ch nichts mehr
 an die Wackes
die Schängele
nun bist du frei.

Haben dich dann verloren
mein Sohn
emanzipierter
fremdgewordener
abhandengekommener
haben euch dann verloren
ihr Söhne
und es bleibt uns nichts mehr
 von der Heimat
als
 'n Amerseidel beim Lüi
 am Sonntag nach'm Amt.

(p. 37-39)

DICH SOLLE SE NET VERSEGGELT HÂN

waisch noch em kriëj besch en de walder ghuckt
hesch gfängeni ewer d bari gschleust daa un náächt
hesch ken wort verstände wás se deer gsait hân
ken drej wort frânzeesch
numme ouimonsieur un vivalafrance

dich solle se net verseggelt hân zitterhar
grovadder

waisch noch em kriëj besch als ám radio ghuckt
ám anglander ám fránzos vån London daa un náächt
hesch ken wort verstände vån dem evängeeli
ken drej wort frânzeesch
numme ouimonsieur un vivalafrance

dich solle se net verseggelt hân zitterhar
grovadder

waisch noch em kriëj hesch de jung verlore en Kiew
besch bál verruckt worre drewer daa un náächt
hesch mem herrgott ghandelt un nem ditsch gebatt
numme noch frânzeesch
numme ouimonsieur un vivalafrance

dich solle se net verseggelt hân zitterhar
grovadder

waisch noch em kriëj hân se di uf Schirmeck (8)
gebroot
un hân dr ens gemach getratte daa un náächt
wil de vorem gfällenedankmol frânzeesch hesch
gebriëlt
gråd zwai wort frânzeesch
numme ouimonsieur un vivalafrance

dich solle se net verseggelt hân zitterhar
grovadder
e médaille hesch kenni ám fräck bàmble
e diplom hesch kens ewer de bettlåd hanke
besch äu net drum geloffe un üsserdam kánnsch jo
küm zwai wort frânzeesch
numme ouimonsieur un vivalafrance

dich solle se net verseggelt hân zitterhar
grovadder

un en de kerich besch hit hente hott
fer d poschtmámsell besch e álder dérik
un fer d kendeskender e fremder rübbelz
wrum kánnsch äu ken frânzeesch
numme ouimonsieur un vivalafrance

dich solle se net verseggelt hân
grovadder

dich solle se net verseggelt hân

WÉSSE WELLE MER

wésse welle mer was mer sen gsen
wésse welle mer wer mer sen
eerscht nô kenne mer bstemme
was mer welle ware

(p. 43)

CHINESISCH (3)

schang dsunn schint schun lang
schun fufzéhundert johr
züe láng schun schintse schàng
mr dunke se ens chlor

un dich dezüe dü dauwer schàng
wannd wittersch dgosch ufrisch
gajenajede bürefàng
àn rhin un ill un brisch

mr stecke di ene kenjelestáll
mr verhunze dini seel äü báll
un kumm noch emol un wétt
un kumm noch emol un trétt

mr stecke di ene bábeldurm
átomkiéhldurnn ám rhin
dáss d kläin wursch wi e roder wurm
un wecke die dert in

schàng dsunn schint schun láng
schang schint dsunn noch láng
un wiláng noch gets e schàng
wiláng wiláng

(p. 62)

ALIÉNATION

lon d walder ábbolze
lon d acker betoniëre
lon de bäch grádstrecke
lon d vogese verböjje
lon d lándscháft verhunze
lon de rhin verrecke
lon d káminer géft kotze
un sejje gedrôsch:
es macht si állewil ainer
e bátze gald debî

loni uf d zeb dratte
loni uf d nás spitze
loni s mü l züebewwe
loni d kápp ewer d äuje zejje
loni d wurzle ábschníde
loni d sprôch verwurje
un sejje gedrôsch:
es verdiënt si állewil ainer
e rôts reckel debî

un jetz
gehn baim
wascheni d hand
setzeni vor d télé
loni met kitsch stopfe
loni s hérn ufwaiche
loni d seel pláttwalze
un
wann de speaker bonsoir bet gsait
hankeni uf

(p. 66)

S BÜCHNAWELE

mer sotte net áfurt
em krais um de álte kâcheloffe fucke
un unser büchnawele bscfwère:
büchnawele elsassischs
wels ésch s scheenscht uf de gånze walt?
unseres –

mer sotte nië vergasse
dáss unser landel e bruck ésch
wos állewil zej t
wo d wénd durich wahje
üs álle viér hémmelsréchtunge
elsasser sen haisst némmi
versteckels speele met de gajewárt

elsasser sen baisst némmi
d lade züemáche fer dáss mr nix meh heert
vun drüsse

elsasser sen baisst
d fanschter grôss ufrisse
fer dáss de wénd bi uns ínkehre kánn
dèr vun oscht wi dèr vun wescht

elsasser sen
haisst e bruck offe hálte
vun volik ze
volik

(p. 57)

RHINGOLD

es hucke drej herre am Rhin
un speele Ruhr uf frânzeesch un uf ditsch
metme zaichebrätt dr aant
met millioneschecks de zwait
met gummiknéttel de drétt

es hucke drej herre am Rhin
un wérfle e bumbischs schicksäl erüs
vive Fessenême (9)! roeft dr aant
pfui Mârckelse (10)! breelt de zwait
panzer nach Wyhl (11)! bellt de drétt

es brunze drej herre am Rhin
em nâmmen vun technik mâcht un finânz
e phenoolrischel dr aant
e quäcksélwerlâch de zwait
e sâlzige sudd de drétt

es spâlte drej herre am Rhin
met goldiche âxe kärne atom
de hauklotz esch min lând

es hucke drej herre am Rhin
wann kejje mr se nin?

(p. 67)

LAWESBICHT VÂNS BÛREHÂNSE JERRI VÂN IXHÛSE EM ELSÂSS

wâs esch dann do ze bichte
as wurd jo nêmmi gebicht hitzedaas
un wâs het unserâiner schun ân kenne stene en sim lawe
nix âss schâffe schâffe
un dânnetwân äine drufmâche am sâmschdi owed
wann de d nâs voll hesch

min gewêsse esch süfer
gall frâu
mer hân uns nix vorzewarfe
mer sen nië âârîch uf lumpespréng üs gsen
hân äu ken zit dezüe ghet
em bett wurd gschlofe wil de heen bésch
vâm schâffe
un en unserem âlter jetz um d sachzig erum
het si de wénd gânz gelâit
s esch äu besser so
gall âlti
en d kerîch gehwi jede sunndi
dess gheert doch dezüe

net
dess schéckt si doch
wås war dann s elsäss wann d elsasser némm en d kerich gangde
friëjer esch dess alles gånz äinfach gsen
met de religion
hesch dine sunndi ghälte
ån ooschtere hesch gebicht
un dini zehn gebotte eruntergeräppelt
un no besch gebutzt un gewasche gsen
hit áwer kummsch némmi met
d häilige han se nüsgeboldert
un s en d kerich gehn lángt net
sawe se hit
mr sell áu ån d ändere danke un ebs fer se máche
ån de chili ån de vietnam ån d áráwer ån d neger
ja danke dann dee ån mich
sawe
un hån mr net schun haschkeles zeveel em lánd
un het mr uns net émmmer verzêhlt dáss
d nêger fül sen un d schlétzgiggele verdrahjt
un wanns net wo hr esch
wis hit jetz uf äinmol häisst
wárum het mrs uns no gsäit
johrelång
selle doch dee wo hit so preddije
doch áu emol ebs fer mich máche
wann i åls wédder mol
genêgert
ben worre
zem bispeel en de kerich
wo jetz fáscht alles fránzeesch esch
dáss d némm metkummsch so réchti
un s hálwe latz verstehsch
áwer wås wellenr
mer sen jetz hält fránzeesch
un s ladinische het jo åls au ken mensch verstände
sawe se
heere doch met meckere uf jerri
allez sénge
ja ná
áwer no huck i åls noochhar ám kichedésch
morálish füddi heen
süff win üsre plastikflásch
un fröj mi wárum s de herrgott erläubt
dáss se so de schorsch
met mer máche
ná ja

wanns hålt müess sen
hån min hîsel schun gsahn
as esch äins vån denne ålte en de kramergåss
net emol ewel
met glizinië bis unter de gawwel
un e rabhal em hoft
vån denne géts veel en ixhüse
un vån minere sort géts veel do
gewêhnliche litle net rich net årm
awer rachtschåffe
émmer de gråde waj gånge
schåffe en de fåwrik
büre e béssel dhäim erum
kénjele hiéhner obscht gemiës un grumbêre
ken de zit fer lumpespréng un wi gsäit
ålle sunndi ens amt
un wås sunscht noch
nix meh

s het åu besseri lit en ixhüse
lit wos zen ebs gebroocht hån
wo wesse wi mr d walt måndoniert
wo e scheens frånzeesch redde
wo åm såmschdi pizza asse gehn
un dhäim e kallerbar hån wo se wiski sibêrle
s mäischt sens üswartigi hargeloffeni
dee verkehre net met uns
mer bässe åu net züene
mer sen noch veel ze holpri un héngerm mond dhäim
un as soll e jeder bi sinesgliche blîwe
dess mäin ich
no géts åu ken äifersucht
galle ich håb racht

as het åwer åu noch ånderi em dorf
rackai koores
wi d bessere lit hie sawe un dee müens jo wesse
åbgsoffeni fülانzer schun hålbwajs ziginer
dee máche jungi wi kénjele
lüse em staat kéndergald üsm såck
mer kennes no beråppe
un dee wåhle ålli rot
nå denne datti wénsche dåss mol wédder äiner kaamt
ar bricht jo net so verruckt ze sen wi de hitler
åwer dåss äiner kaamt
wo se schåffe datt lehre
wås lüejnr mi dann so åån
wi wann i e fäschist war

ich wäiss wås schaffe esch
 alle morje am hálwer sewene an de zugg
 em zugg witterschgerätzt
 un no an d maschin als de namli gréff döissigmol
 dass de verruckt wursch debî
 un oweds nooch de sechse eerscht häime
 besch füddi heen kápütt
 müesch noch griènes mahje vor náächt
 un s veh ferdi máche
 hesch net emol ken luscht meh vor d télé ze hucke
 as esch doch mickes wås se brénge
 de schwob un de fränzos
 alles modern un pop wi se sawe
 müesch metkumme
 ich kånns net
 ich brüch ebs fers gemiët
 un dess géts némm

 wann de ken gstüdiertes bésch
 básch hält némm en dee walt
 dewaje hámr äü de jung en d schüele gschéckt
 fer dáss r ebs wurd
 ar het uns genüe koscht
 ewerstunde johrelång un schwärzärwäit
 bis spoot en d náächt nin
 nå ar esch äü ebs worre noo
 brofasser esch r em périgord
 dert hetr äini ghirot
 eso e bubb e gschminkti natti
 wann se metnând redde so gschnérigelt so schnall
 ze kumme i némmi met
 obwol i äü emol fránzeesch háb gelehrt
 nå ja
 mr seht se äü wenni meh do hüsse
 wås sotte se äü en ixhüse süeche
 ixhüse esch nix fer türischte
 ja wås kån mr schun en ixhüse
 fésche wann de bäch net grád versöit esch
 en de kinnes gehn fleech fänge
 odder uf de báál am sámschdi owed
 wo se ufenând losdresche met flásche un velokette
 näin
 de jung wéll némm do rüs
 dem gfällts besser drénne
 drénne sen d lit äü gånz andersch als do
 ar säits émmet wédder
 un drénne redde se äü ken so söigrowwi sprooch wi mer

wås woehr esch esch woehr
d fräu mäint als wol mänichmol
ar hatt ar sott as war doch güet wann
un no kannt mr d kéndeskénder küm
wurd si enänd fremd
unsowittersch
d fräu joomert als wol mänichmol
áwer d wíwer verstehn dess net
dáss wann mr emol üsem méscht hüsse esch
mr ken luscht meh het
fer wédder uf de méschthüffe ze sétze
háwi net eracht

bolidik háwi nië kenni gemacht
ánno viërzig
wo d schwowe sen kumme
háwi mol d goscb ufgeresse
un no hán se mi îngsperrt fer e hálbjohr
sawe dess bet mer gelangt fer hosse un schilé
zitterhar hált i se
i düe mi netemolnémm ufrèje
wann dee en bäriss quátsch verzápfe
selle se docb
andere kánnsch doch nix draán
en rüsslánd ben i no gsen
wi álli elsasser
mánñ dert hets gemacht
allez salü
dess kánn si bit ken mensch meh vorstelle
unseri jügend schun går net
heere
dee wi hitzedass so wolléschti sen
dee lánghaarige wo ám sámschdi owed uf em báál
krámboole
unseri jungi wo nix meh güet genüe fer se esch
heere
denne datt i eso páár mônet rüsslánd gunne
dáss se wédder uf ánderi gedánke kaamte
un s lawe ze schátze lehre
s äinfache lawe
mäinenr net äü
ná scbwámm drewer
ich ben äü wédder háime kumme
un no esch schluss gsen met dem nazizirküs
un zitterbar soli mer wi gsäit
kenner meh met bolidik kumme
met autonomische un so schwowedéngs

ich ben e güeder fränzos un ferdi basta
icb hâb émmer fer de degoll gewählt
dêr het jo äü nix ewri ghet fer d bolidik
un wann mer denne net hatte ghet
ze waarde mer hit rot
zall sawich ejch
as sell mer jo kenner kumme met denne
soziálistische märle
ich wäiss wis derte üsseht bi de sowjet
ich ben derte gsen
no liëwer noch fer d kâpitalischte wâhle
fer dee wi ordnung welle
un ken roti sôjerej
as esch emol eso uf de walt
dâss es vâñ denne müess gan wo s gald hân
un kummediere un vâñ denne wi unserâins
wo schâffe un horiche
dess esch e nádürgsetz
het mr uns gelehrt
un wo kaamte mer dann âñne
wann do ejeder kummediere wott
un em patron vorschrîwe
wi d fâwrik ze fiëhre esch
un es geht uns jo net schlacht odder
hân mer net wâs mer brüche
friëjer hets net âlle daa wissbrot gan
un schokelâ
friëjer het numme de herr e äuto ghet
hit âwer jeder ziginer
miner patron zem bispeel
met dem kannsch redde
bi uns en ixbüse hetr d jâchd
un ich derf âls met fer drîwe
wann drébjâchd esch uf háse un söi
ar esch sogâr emoi züe mer hâim kumme
fer mi met sim waje âbzehole
mannele em e so e kârrich senr nonië gsasse
d gâss esch küm brâit genüe gsen
ich hâb em e schnâps üsgschankt salbschtgebrannte
mensch het dêr müen hüeschte un schlucke
dêr esch hâlt dess vehmaassig schârfe déngs net gewêhnt
galle
âwer kumplimante het dêr mer gemacht un wie
dâss i de bescht drîwer ben em gânze gâi
dâss mer elsasser ewerhâupt eerschtklâssigi drîwer sen
un winr offizier esch gsen

hetr noch gsäit
 hetr émmer elsasser welle hân als bursche
 un d elsasser sen äü émmer d beschte serschânte gsen
 jaja
 mer sen hålt dezüe gebore
 unser wêld vor ânder lits flénte ze drîwe
 odder stémmts net

 ja un wâs håwi noch welle sawe
 ââ
 no betr mi e béssel g'üzt
 so uf sini fin bârisser ârt wéssenr
 wârum âss mer dhâim noch dee âlte böifallige mêwel
 hân erumstehn
 wo de wurm drénne huckt
 mêwel wo sécher vâm ürürgrossvâdder stâmmen noch
 allez monsieur georges
 derwilscht ar doch en sinere fâwrik so scheeni moderni
 mâcht un net dîr debî gâr net dîr
 ja ich wâiss es håwi gsäit
 allez
 hetr gemäint
 allez georges
 gehn doch e béssel met ejere zit
 sejje modern
 schliëssli müess es doch äü verkâuft ware
 wâs mer metnând fâwriziere
 net
 ja
 un wâs wellenr hålt
 ich håb net kenne nâin sawe
 de gânze grémbel hetr mer no âbkâuft
 stumpf un stehl
 d füddi kaschteühr d âlt wurmstéchi dröi
 de verroscht bummeroffe de böifalli âlkuffe
 un de däifel wâiss wâs âlles noch
 wâs r em kaller un uf de kâscht gfunde het
 un jetz kennenr züenis kumme
 jetz esch bi uns âlles gschlackt glétzri un modern
 wann de jung mol wédder häime kummt
 dêr wurd stüne

 s letscht het mi no de patron gerüefe
 ich versteh mi doch güet uf schrinerej
 hetr gfröit
 klâr håwi gsäit
 un no hetr mi met häim genumme züenem
 un i håb de âlkuffe repâriert

un d dröi zämmegfléckt
un vâm bummeroffe de roscht ewaggekrätzt
un jetz sottenr sahn
wi miner ält grémbel so scheen en sine salon básst
wi em e müseum sawich ejch
e pläsier eschs si dess sâch dert aânzegücker
e wohri pläsier
unter uns gsâit bim e ântiquâr hattr defer
drej mol meh bezâhlt
âss ichs em verkâuft hâb
ja miner patron
der versteht ebs
vâm gschaft un vân de kunscht
so dess war âlles
sunscht hatt i nix ze sawe
ze bichte schun gâr nix
hâbs vorigs schun gsâit
wâs esch dann en some lawe drénne
nix âss schâffe schâffe
âm sâmschdi äine drufmâche
âm sunndi en d kerich
un sunscht nix meh
s gröje lawe vâm e ixhüser elsasser
hâb ghoricht hâb mi gfiëjt
wil mr so dressiert esch worre
hâb mi äü verseggle lon
wis sich so gheert
fer unseräine
wo nix ze malde het niërigs
ob i zefrédde ben met mer
ja nâ warum net
obwol obwol
ich âls mánichmol dess beese gfiëhl hâb
doch ebs latz gemâcht ze hân
âwer wâås âwer wâås
ich müess mol mem junge drewer redde
âwer dêr kummt jo némmi häim

(p. 100-111)

haxschissdrumerum (1976)

SPROOCH

sprooch
win un brot
bäum un vejlott
riffe un sunn
raje

sprooch
fläisch un blüet
hoor un hüt
hand un füscht
lawe

sprooch
drahjbänk
kramerläåde
wértschäft
rawe

sprooch
kéndäif
hoochzitséms
lichtenéms
saje

sprooch
dü un ech
un ar
un mer
mer álli
d hand gan
dhääm sen
sen

(p. 5)

D NÄÄCHTIL

as kummt als mánichmol
ewer mi
znäächts
met schware flejjel
ám kopfand
vám bett
d náächtíl vån friëjer
vor drejedrissig johr
: weckmann
krischt se
: weckmann
: andreas
un de vådder esch vor mi
gstände
d jáchtflént en de hand
denne némmsch mr net
betr gsäät
denne némmsch mr net
as kummt als mánichmol
ewer mi
znäächts
hit noch
met brüne flejjel

ám kopfand
vám bett
d náächtíl vån friëjer
: weckmann
krischt se
: weckmann andreas
: verräter am deutschen volk
awer de vådder esch vor mi
gstände
d jáchtflént en de hand
vån wu kummt se morje bar
d náächtíl
fer mine büe
wås fere üniform wurd se
åånhan
un en wellere sprooch
wurd se krische
: weckmann
: weckmann
herrgott
geb mer zalle daa
a jáchtflént en d hand

(p. 15)

BRÜEDER II

setz di züemer
fröi net wer i ben
ecb fröi äü net
wer dü besch
setz di züemer
as esch kält drüsse
ech hab e firel
gschirt
hebb d hand drään
un s esch win do
un spack
sè éss
sè drénk
müesch nix sawe
ech sää äü nix
heer de wénd näuse

heer de raje rüsche
un d schloosse rossle
wi gewebrgärwe ufs
dách
sè hesch düwäck
sè hesch e helzel
räuche mer ääns
metnánd
un no zej
voreb s daa wurd
un no zej
voreb mer uns
kanne
zej

(p. 22)

WERTER II

üsgstreckti band
gebállti fischt
blüeme un
drágeedle
gebánnti angscht
gebéndelti scbrej
sclléssel
en d walt
ens mensch-sen

üsgstreckti hand
gebállti füscht
liéder zem
drääme
liéder zem
kampfe
liéder fers
volik
mins

sclléssel
en
d frejhät

(p. 26)

UN EMOL

un emol woddi wédder
d füscht ufmáche un
d hánd gan
un emol woddi wédder
d äuje züemáche un
drääme

(p. 36)

BABB

wannde
mol babb hesch
heschde ke
leffel
wannde
e leffel hesch
heschde ke
babb
wannde
mol babb hesch
heschde ke
leffel
wannde
e leffel hesch
heschde ke
babb
wann see
áwer babb hán
gan mer ne
d leffel
wannse
no d leffel hán
gan mer ne
d babb
dann wann mer
ke babb hán
wàs brüebe mer
leffel
un wann mer
ke leffel hán
was brüebe mer
babb

(p. 29)

Fremdi Getter (1980)

DIALOG

des mácht mr net
wárum mácht ror des net?
wil mrs ewe net mácht
un wannis doch mách?
no lángi dr ääni
wárum längsch mer no ääni?
wil de ze horiche hesch
wáruro háwi ze horiche?
wil ech áls äü ghoricht hab
wárum hesch dü áls äü ghoricht?
wils ewe so esch bi uns
warum eschs eso bi uns?
wils ewe net ándersch esch
basta

(p. 20)

DES MEM HITLER

wás kummsch dü jetz mem
hitler
der esch doch schu láng dood
dood?
abba
ech wáiss wonr huckt
wo dann?
en uns
friëjer SA-mánn (12)
hit bádríott
es müess emmer
e chef har
e fáhne un e
fend
e fáhne hadde mr
fend hets genüe
es fahlt numme noch
de chef
áwer villicht eschr
schun do
ja wann mol weder so äiner
kaamt
numme net so verruckt
wie ar
datt gscháfft ware

un net gstráikt
hadde mer ordnung
un ken schlámássel
wann mol weder so äiner
kaamt
wie ar
numme
d judde miésstr desmol
en rüeh lon
es het jo nemi veel
binuns
áwer met de haschkeles
u denne bananeschéttler álle
derftr ufrümme
áls áb ewers wásser
met dere bráddik

un d fülanzer
ens árwáitslaajer
un d uthetzer
en de keffi
un d revolüzzer
án d wánd gstellt
áwer wie gsäit
so verruckt wie dr ánder
derftr net sen
e schwob
derfts áü kenner meh
sen
mer ware doch noch binuns
äiner fende
wo mem base ze hántiere
wáiss
odder net?
un áls dráán nüs
was kummsch dü jetz mem
hitler
der esch doch schu láng dood
dood?
abba
ar esch schu weder
unterwajs

(p. 27-28)

EEWIGI DRÜRIGI LÎR

saa wås hesch de åångstellt årmer däifel em durm
morm hole se di un risse dr d güggle rüs
morm wursch låwandi verdolwe
saa wrum hesch ze zalle ghâlde u net ze denne
årmer däifel dert em durm

heer wie drüsse d nåchtigâlde piffte
de mond droolt ens meer un schmüselte met de walle
heer wie drüsse d hund belle
wies bruddelt un gäiwert em diëfe vâm meer

saa röit di nix meh dâuwer büe dü rewaller
morm ho le se di un risse dr kuddle üsm büch
morm hanke se di uf

heer ech saa dr e drooscht
d nåcht het de hüschte un s meer het de glüxer
heer ech saa dr e drooscht
vor åss e kasiger mOlje ewer de bari schlürt:

hattsch ze den ne ghâlde wo di morm verdranke
hadde di d åndre em e bâchoffe verbrannt
un wann de ze kem ghâlde hattsch
wars dr åänewaj so dracked gånge

s esch hålt e eewigi drürigi lîr
årmi däifel årmi däifel
waltwit em durm

(p. 43)

FREJHÄIT

müesch klopfte
brüeder
müesch
hammere
met bäide fischt
ån d îsre deer
met fischt un fiëss
ån fremdi deer
mem letsche blüet
wo en de odre schlät
mem letschte schnüf
wos lawe hebbt
brüeder em keffi
verkritzelt sen d wand
vâm ingsperrte låche
gekettelte schrej
verspattelte liëd
un s lawe din wårmes em
gräibzige stroh

zetj s halmel fer
d kâtz
dee deer üs de angel
dee deer esch ze sprange
dee deer müess ewagg
wås no uf di wåart
eschs d sunn ewerm gâlje
wås lejts deer schun åån?
besch frej wann de sehsch
besch frej wann de wäisch

müesch hammere
brüeder
met bäide fischt
ån d îsre deer
met fischt un fiëss un harz un blüet
ån d äije deer
zer
frejhäit

(p. 50)

Fonse ou l'éducation alsacienne (1975)

LES ARAIGNÉES

Ce jour-là tu nous dis

Fonse :

Savez-vous qui nous sommes les gars ?

Je vais vous le dire

nous sommes les fils de personne

pondus par le vent

de pauvres orphelins quoi

malgré la longue théorie de prétendus ancêtres

qu'on nous attribue.

Et tu poursuivis

Fonse :

Vous les connaissez vos aïeux ?

Savez-vous pourquoi nos pères ont tous un œil au beurre noir ?

Pourquoi ils ont le corps couvert de bleus ?

Leur avez-vous déjà tâté le poulx ? Oui ?

Et que vous ont-il dit ?

Rien.

Est-ce par peur ? Est-ce parce qu'ils ont honte ?

Honte d'être notre honte ?

Et ils ne se doutent pas

que nous souffrons des mêmes coliques qu'eux.

Et tu enchaînas

Fonse :

Je vous le dis moi Fonse

que les prétendus auteurs de nos jours

ont tiré le rideau sur leurs comédies leurs tragédies

et leurs mélos

puis l'ayant tiré

ils se sont cachés derrière les coulisses

dans les caves et les greniers

s'y empoussièrent

et s'y momifiant.

Nous y sommes allés pour savoir enfin

toi Fonse tu marchais devant

la torche en main et le catalogue sous le bras.

Nous y sommes entrés

et avons déchiré les immenses toiles d'araignée

tissées sur l'ordre des différents propriétaires

de la boutique

aux différentes époques de notre histoire.

Ces immenses toiles tissées sur ordre par papa

cet habile artiste de l'oubli

qui seul au monde possède ce truc inimitable
à savoir mettre en cocon sa propre âme
afin de s'attirer les bonnes grâces
de ces messieurs de Paris et de Berlin.

Allez entrez messieurs-dames
as-tu crié Fonse
entrez et profitez de l'occasion unique
de voir quelque chose d'unique au monde
chose plus mystérieuse qu'une tombe égyptienne :
un reliquaire roman surmonté d'une tourelle gothique
muni de bas-reliefs Renaissance
et d'autres ajouts plastiques d'Empire à Empire
et dans ce reliquaire mesdames et messieurs
vous découvrirez une toute petite âme
franco-alémanique
enfouie dans une épaisse pelote de fils
tissés par nos araignées domestiques.

N'y touchez pas les amis !
Elle pourrait reprendre vie la petite chose
ce qui est déjà arrivé l'une ou l'autre fois
et chaque fois cela nous a valu des
embêtements.

Entrez messieurs-dames !
Voici les fameuses oubliettes alsaciennes
où s'est momifié le théâtre de papa :
voici papa dans tous ses grands rôles de jadis
papa assumant joyeusement son énorme alémanicité
papa en docte humaniste rhénan
et papa en républicain d'avant les républiques
voici papa-sans-culotte et la tête de papa
dans le panier du jacobin wurtembergeois Euloge Schneider (13)
et papa ensuite fier caporal dans toutes les gardes impériales
de Napoléon à Guillaume.
Et hop ! voici papa en patriote du Souvenir Français (14)
et un peu plus loin papa en contestataire autonomiste (15)
papa tantôt ceci et papa tantôt cela
jamais tout à fait ceci
jamais tout à fait cela (16).
Puis papa en Russie papa à Verdun (16) papa au Struthof (17)
papa de nouveau en Russie
papa en Afrique
papa partout
papa crevé quelque part on ne sait où.

Et papa optant pour la France en 71
papa chassé par la France en 18

papa expulsé par les nazis en 41
papa-coup-de-pied-au-cul
o pauvres fesses de papa dites-nous :
qu'est-ce qui fait le moins mal
la bottine ou la botte ?

Et papa tu ne parleras plus le français !
Papa tu ne parleras plus l'allemand !
Papa tu me feras cent lignes
pour avoir baragouiné l'alsaco dans la cour de l'école !
Car papa tu es un Gaulois : un point c'est tout.
Papa tu es un Germain : un point c'est tout.
Papa tu as à être uniquement ce qu'on te dit d'être
fini basta !
Papa tu n'es finalement qu'un plouc assis sur sa motte de loess
et se grattant le nombril au fil des lustres.

Tisse araignée tisse les voiles multiples
de ton décor d'opéra-bouffe
mais tu ne joueras plus qu'une seule pièce
et cette pièce est un tube papa
dont le succès est garanti pour des siècles :
papa en gilet rouge et maman avec son grand-nœud-noir
mazurquant gravement lourdaudement
autour de la cigogne hiératique sur sa jambe de bois.

O papa-qui-as-tout-oublié
papa-qui-ne-veux-plus-d'histoires
papa toi qui ne cesses de nous scier entre deux
flashes publicitaires à la télé :
Il serait grand temps mes fils
que vous coupiez votre cordon ombilical
d'un coup de dents définitif !

Inutile ! papa
nous sommes nés sans ledit cordon.

Puis tu nous dis d'un ton las
Fonse :
C'est fini les gars
ça suffit
comprenez-vous enfin d'où nous viennent ces coliques ?
Tu allumas alors une cigarette
Fonse
tu en tiras quelques bouffées
et tu la lanças dans les coulisses de ton musée
en criant :
J'ai marre de leur boutique
marre de leur folklore
marre marre marre !

Il y eut un silence lourd
puis nous entendîmes un grésillement
puis éclata l'ouragan
et la bicoque se transforma en un brasier géant.

Fonse Fonse!
le cocon il faut sauver le cocon!
Le cocon dans son reliquaire historique!
Fonse!
les extincteurs où sont les extincteurs!
Mais toi Fonse tu te mis à rire
ta main plongea dans ta poche
et tu en sortis une toute petite chose:
une minuscule âme franco-alémanique
enfouie dans un cocon de belle taille.
Et tu nous dis
Fonse:
Vous savez les gars
il se trouvera toujours parmi nous ce type
qui au tout dernier moment
mettra cette chose dans sa poche sans que personne s'en aperçoive
car sait-on jamais?
peut-être en sortira-t-il un jour
un joli papillon?

(p. 73-77)

« ÊTRE ENSEIGNANT EN ALSACE »

Quand je suis arrivé au Lycée, professeur, moi avec mes gros sabots et mon accent non pas tégü mais circonflexe et appuyé alsaco-zornwillerois (18) et que les gonzesses se moquaient de moi parce que je disais che et que je violentais à l'alémanique la gracieuse mélodie française, j'ai bien vite compris qu'il n'était chic que de parler français. Et j'eus honte de babbe Antwann.

Wa-édelé, disait la Perche, quand enfin vous débarrasserez-vous de ces inflexions patoises? Wa-édelé... – Wêdelé, mademoiselle. – Bon, Wêdelé, je me le noterai. Au diable, avec tous ces noms de mâcheurs de paille, Aussengiesser, Hassdenteuffel, Kochersperger... ai-je bien prononcé? Où êtes-vous allés chercher ces noms à coucher dehors?

« C'est un drôle de pays, on ne se croirait pas en France. Dès qu'on sort de la ville, on se sent agressé par leur toponymie barbare: Handschuhheim, Pfulgriesheim, Scharrachbergheim... Puis ce patois avec ses yaya, ses yôyô et ses yée, sans parler de ce mélange ahurissant de patois et de français qu'on peut entendre dans les bus et les magasins: on se croirait chez une peuplade intellectuellement sous-développée, ce qui n'est pas flatteur pour l'école française, cher ami. Parmi mes élèves il y a d'assez bons éléments qui parlent un français impeccable, il y a même des patoisants qui réussissent ce tour de force. Mais vous devriez lire leurs dissertations, c'est lourd, ça manque de finesse, c'est bourré de clichés! Ce doit être un défaut inhérent à leur origine ethnique bâtarde. Il n'est donc pas étonnant que ce peuple n'ait produit aucun grand écrivain ou poète. À part cela, le pays est ravissant

en automne et la vieille ville est un véritable bijou. Viendrez-vous m'y rendre visite?... »

Waedelé, disait Stroumpf, que savez-vous de Rabelais ? Et Stroumpf pensait : Je devrais lui demander ce qu'il sait de Fischart, le pendant alsacien de Rabelais.

Waedelé, disait Stroumpf, que savez-vous de Chrestien de Troyes ? Et Stroumpf pensait : Je devrais logiquement lui demander aussi ce qu'il sait de Gotfrit de Strasbourg, le plus grand poète de son époque. Mais Fischart et Gotfrit ne sont pas au programme : ils écrivaient en allemand, les bougres. De ce fait ils n'ont pas à figurer dans un cours de littérature française. Et on ne fait pas de cours de littérature alsacienne en Alsace, basta.

Que me dites-vous là, Monsieur Stroumpf ? Que l'Alsace a joué un rôle important dans la littérature européenne du XII^e au XVI^e siècle ? Otfrit, Gotfrit, Fischart, Geiler, Brant, Murner ? Brant, c'est bien celui de la place Brant ? Les humanistes alsaciens ? Beatus Rhenanus ? Erasme chantant la louange de la République de Strasbourg approchant, selon lui, l'idéal platonicien ? Ces gens d'ici ont donc un passé ? Que ne me l'avez-vous dit plus tôt, Monsieur Stroumpf ! Quoi, nos élèves n'en savent rien ? Mais c'est inadmissible ! Et que me dites-vous, Jean Arp était alsacien ? Je le croyais suisse. Le dadaïsme aurait ainsi des racines alsaciennes ?

Vous êtes jeune encore, Mademoiselle Perche, vous êtes entière, vous n'admettez ni les faux-semblants, ni les contre-vérités, ni l'hypocrisie. Je vous envie. Je vous ressemblais, il y a fort longtemps, mais être enseignant alsacien en Alsace – je parle de ceux de mon âge – cela signifiait vivre avec les faux-semblants, les contre-vérités, l'hypocrisie. La collision, ici sur le Rhin, de deux langues et cultures politiquement rivales, voire ennemies mortelles pendant plus d'un demi-siècle, nous a obligés d'utiliser notre enseignement comme un outil politique... et qui dit politique chez nous, dit mensonges, dit intolérance. Et à chaque changement de nationalité – nous en avons connu pas mal au cours de ce siècle – on nous a obligés de supprimer dans notre Histoire tout ce qui n'avait pas l'heur de plaire aux maîtres du moment.

Et vous ne vous êtes jamais révoltés, vous avez toujours dit oui, aux uns comme aux autres ? La désobéissance peut être une vertu, Monsieur Stroumpf. Je dirais même que c'est une vertu bien française.

Nous avons toujours cru bien faire, Mademoiselle Perche. Nous sommes trop disciplinés, trop obéissants, comme vous dites, trop germaniques encore.

Il faut tourner la page, maintenant, Monsieur Stroumpf. Et je crois sincèrement que seule l'intégration totale de l'Alsace dans la francophonie pourrait faire de vous un peuple décomplexé et vraiment libre, à condition bien sûr que l'École cesse d'ignorer le passé alsacien. N'êtes-vous pas de mon avis, Monsieur Stroumpf ?

Bien sûr, Mademoiselle Perche, bien sûr.

(p. 81-83)

BABABA À L'ÉGLISE

Viens, bababa, remue-toi un peu.

Laisse-moi, mamama, il y a tant de choses à tirer au clair.

Qu'as-tu ces derniers temps, bababa ? Tu me fais peur.

J'ai peur, mamama.

De quoi aurais-tu peur, bababa ? Tu as toujours été bon, intègre et confiant en Dieu.

Il ne s'agit pas de Dieu, mamama.
Parle ! Qu'est-ce qui te tracasse ?
Tu ne comprendrais pas, mamama.
J'ai une bonne nouvelle pour toi, bababa. La Thérèse a téléphoné. Elle arrive demain matin, avec Jacky.
Jacky, oui, mon Jacky. Quel âge a-t-il maintenant ?
Voyons bababa, il va sur ses quinze ans !
Jacky, mon Jacky.
Ils ne resteront que deux jours, a-t-elle fait dire.
Elle est toujours si pressée, la Thérèse.
Ne bougonne pas tout le temps. Viens maintenant, c'est l'heure d'aller à la messe.
Qu'y ferai-je, mamama, à ta messe ?
Eugène !
Ça va, mamama, je viens...

Chirai la voir un chour, au ciel dans ma badri-ie. Bababa ronfle tout son saoul.
L'orgue tonitruue et la foule braille. Ronfle, bababa, la Maria-müedergottes te lance un clin d'œil malicieux dans ton rêve-dédale de poutres noueuses, peuplé de têtes parcheminées pareilles à la tienne : l'Aliis, le Charik, le Yerri, le Guscht, le Lussel, le Lüi, la Luwiss, l'Emeli, la Rosi, la Clara.

Ronfle, bababa, la mamama moud du grain d'ébène, gegrüsset-seist-du-Maria, elle en est à son troisième chapelet : ira-t-elle au ciel un chour ?

Le ciel a changé de badri-ie. Le ciel a changé de langue et les Alsaciens ont changé de langue pour aller au ciel un chour. Le Charik et la Luwiss sont partis à temps sur les vagues de l'antique duo germano-latin et sankt Petrus les a accueillis avec un paternel et ultime « meine lieben elsässischen Christem ». Puis on a fermé le himmelstor et on a ouvert le portail orné de guirlandes tricolores.

Mes chers frères, dit Monsieur le Curé. Et la mamama cesse de moudre son ébène. Dar redd a scheens franzeesch, pense-t-elle. Quel beau sermon, quelle belle langue, quelles magnifiques envolées ! C'est vraiment dommage que je n'en comprenne rien.

Seignöör nous te bri-yons... L'orgue se déchaîne, toutes pédales écrasées, le chœur beugle à pleins poumons. Sainte Jeannedarc bombe le buste, saint Joseph maugrée en araméen et tous les autres saints rangés dans la pénombre des bas-côtés se bouchent les oreilles.

Seignöör, nous avons chanté en latin, nous avons chanté en allemand, nous chantons aujourd'hui en français, nous chanterons demain en basic-english ou en chinois quand il le faudra et qu'on le nous demandera. Car nous sommes un peuple élevé dans l'obéissance chrétienne, un peuple qui fait tout ce que ses bergers lui ordonnent de faire. Quant à nos bergers, prêtres, anciens et princes du peuple, ils doivent bien savoir, eux, où nous conduire, n'ont-ils pas conclu alliance avec les puissants ?

Tu as encore ronflé, bababa.

Que veux-tu, mamama, on n'est plus dans le coup, nous autres, alors il ne nous reste plus qu'à ronfler.

Tu devrais faire un effort, bababa.

Que veux-tu, mamama, le cerveau n'est plus tellement souple, à notre âge.

Tu n'es pas un bon chrétien, bababa.

Que veux-tu, mamama, je ne comprends pas ce qu'ils disent.

Tu n'es pas un bon Français, bababa.
 Ça, tu ne peux pas le dire, mamama. Dieu sait avec quelle impatience je les ai attendus, les Français, en 18 et en 44.
 Mais tu aurais dû apprendre le français, bababa.
 Pour faire quoi ? Pour ébourgeonner le houblon ? Pour saumurer le chou ? Que veux-tu, mamama, je ne savais pas qu'un jour on en aurait besoin pour mourir en bon chrétien.
 Moi, j'ai bien appris le jevousalue, bababa.
 Et moi Joffrefochetclémenceau, tsoin tsoin ! C'était en 18.
 Fais pas l'idiot, bababa.
 Il serait temps qu'on s'en aille, ne trouves-tu pas, mamama ?
 Tu as peut-être raison, bababa, après tout. On n'est plus dans le coup, nous autres les vieux. Viens, nous allons prier saint Joseph.

Ne vous en faites pas, les vieux, leur dit saint Joseph en araméen zornwillerois. Si on ne vous laisse pas entrer par le grand portail, longez le jardin, vous y trouverez un gaarde-deerel de ma fabrication. Vous n'aurez qu'à pousser le vantail et vous serez chez moi. Et croyez-moi, au Paradis il y en a plus de notre espèce, des ploucs quoi, que de beaux messieurs-dames parlant latin, grec ou quelque autre de ces idiomes savants.

(p. 91-93)

KUEH

Il était une fois
 Fonse
 as ésch amolä xén Fonsi
 un homme nommé Küeh
 qui se prononçait tantôt cu long
 tantôt cuä bref
 tantôt queux longue
 ou encore cu-ée brève et longue
 selon que le locuteur était
 zornwillerois colmarien strasbourgeois ou
 parisien
 mais jamais cul bref
 ce que personne d'ailleurs n'eût osé
 vu la respectabilité de poids
 et la rondeur éminente du personnage
 ce Küeh donc
 chez qui notre grand naïf de
 professeur nous avait envoyés
 – rien ne sert de râler dans son coin
 il faut s'engager dans la politique
 entrez dans les partis faites-y
 valoir vos thèses –
 ce Küeh donc était alors
 et est toujours
 et sera peut-être longtemps encore

tout le temps qu'il y aura des Alsaciens
en Alsace
le symbole ambulant et postillonnant
de notre bon sens politique basé sur l'équilibre
le soi-disant
et la mesure la soi-disante
ce Küeh

te souvient-il Fonse
soignait alors et soigne encore
son image de marque
par des bénédictions paternelles
à la cour des petits quémandeurs plébéiens
ce
entre deux bombances deux cuites
deux coups de bourse
deux tilts immobiliers
deux échanges de portefeuilles
deux coqs au riesling
deux palabres tactiques
deux escapades parisiennes
deux matelotes troisétoilées
deux remises de médailles
deux coquetèles toutstrasbourgeois
toutcolmariens toutmulhousiens
bref entre deux importants actes politiques
posant des bornes jalonnant des
itinéraires ouvrant les routes
qui mènent aux pâturages gras
ce bonhomme Küeh
Alsacien de toute obédience
pourvu
qu'elle garantisse des bénéfices substantiels
aux maquignons de nos affaires
ce Küeh-là nous déclara
un soir de riesling sous la frisette empamprée
et fumée au jus de pipe
d'une wynstub coincée dans le nombril de la
vieille ville :
Ca je vous le dis
cheunots
de mon temps à votre âge on se
contentait de coller des affiches
et de faire la claque aux réunions électorales
de mon temps
à votre âge
on ne se mettait pas en tête

de discuter politique avec les Anciens
mais on
exécutait les ordres et on portait
la serviette et le chapeau
des mandarins du parti
et le verre d'eau minérale à la
tribune où se proclamait
l'évangile ou la guerre sainte
de mon temps à votre âge
on ne se mettait pas en tête de contester
la doctrine ni la prédication
et quand on se hasardait à ouvrir le bec
on recevait un coup de pied au cul
trétt én de norsch
et c'était bien fait
car
les cheunes
n'ont pas à penser bolidique
la bolidique en Alsace a toujours été faite
par les Sages et les Anciens
compris ?
vous vous êtes des rouges des gauchistes
ça se sent ça se voit ça s'entend
voulez foutre le bordel en Alsace
ou alors
vous vous êtes des autonomistes des séparatistes
ça se voit ça se sent ça s'entend
nondedié
voulez brader l'Alsace bradeurs que vous êtes
moi
je ne mange pas de ce pain-là
tout Alsacien que je sois
moi l'Alsace je sais ce que c'est
et les Alsaciens je sais ce qu'ils veulent
c'est
construire leur pavillon
rouler sur de belles routes c'est
bien manger et bien rigoler et voir
gagner le Racing
et s'en fiche de tous vos slogans puérils
de culture opprimée est-ce que je suis opprimé
moi Küeh ?!
nondediésakrmäntdondrwäschblnoch'amol !
Il était une fois un bonhomme
nommé Küeh
sous les pampres d'une wynstub
en automne vendangeur

et l'Alsace était belle de
l'or mélèze à l'or châtaigner
en passant par l'ivresse picturale des vignobles
et l'Alsace était chaude de fraternité
au sein des wynstubbe où fleurissaient les
bouquets où pétillaient les
esprits lares
et le regard de Kùeh se chargea
d'affection pour nous au
quatrième pichet :
A vot' santé les cheunots
à vot'santé les anarchi-coco-mao-tonomistes
je vous pardonne parce que vous au moins
vous savez encore ce que c'est
qu'un bon riesling
et savez rigoler dans notre bonne vieille langue
nondediédondräddlnoch'amol !
vous n'êtes pas comme ces blablateurs fumeux
qui nous arrivent de l'Intérieur
en deux-chevaux bariolées pop
pour nous prêcher une révolution de camelots
dont personne ne veut ici
vous au moins vous êtes de vrais gars
de chez nous qui savez ce que vous voulez
et le dites crûment sans fioritures
ni rhétorique chinoises
et passez à l'action illico ah
si j'avais votre âge je ferais
les mêmes bêtises allez
c'est bien vous qui avez hissé le drapeau
alsacien rouge et blanc sur la Cathédrale
hein hein hein ? allez avouez !
faut le faire ! vous l'avez fait !
tt... tt... tt... tt...
ne soyez pas trop modestes
mais faudra plus le faire hein
nondedié !
ça va une fois mais pas deux hein !
l'Alsace est bleublancrouge messieurs
qu'on se le dise !
Puis Monsieur Kùeh
au sixième scheppelä au cinquième zéweless au
quatrième waedelä
après un long silence meublé d'éruclatations viriles
Monsieur Kùeh reprit le fil de sa philosophie :

Ah je vous dis cheunots
l'Alsâce l'Alsâce
les Barisiens ne la comprennent pas
mais il ne faut pas leur en vouloir
aux Barisiens
moi je les connais bien allez
ils sont si naïfs les
Barisiens
je vous le dis moi Kûeh
je les possède je les embobine je les retourne
ici même j'en ai roulé dans la farine
les ai roulés dans le sucre arrosés de kirsch et
flambés en sonnant du clairon :
l'Alsaâace messieurs l'Alsaâace
et ils en pleuraient d'émotion
ils pleurent encore
ils pleurent toujours
et la subvention valse et la pluie tombe
fertilisante
la manne sur le petit paradis
que je m'en mette de côté pour ma peine
quoi de plus normal
'c'pas,

Vous prendrez bien un septième scheppelä
Monsieur Kûeh ?
et Monsieur Kûeh :
Je les roule comme feu mon babba
a roulé les Schwowe en quarante-quarantequatre
car
n'avons-nous pas été créés nous autres Alsaciens
pour duper nos puissants voisins
et tirer ainsi avantage d'une
situation géographico-politique des plus inconfortables
qu'est celle de notre chère
Alsaâace ?
et tu obtiens tout d'eux
Fonselä
crois-le moi je sais de quoi je parle
tu obtiens tout d'eux
à condition de leur susurrer à l'oreille
encore et toujours et sans relâche :
oh oui vous êtes les plus beaux les plus forts
les plus intelligents les plus
dignes de notre admiration de notre
amour
et l'Alsace vous aime tant

l'Alsâceuh vous aimeuh
vous aimeuh
d'amour.
Donc les cheunots
pas de scrupules s'il vous plaît
et pas d'excessives manifestations de
fierté
on n'a que faire de notre fierté
elle ne nous attire que des emmerdements
plions nos amis plions
comme le roseau plions
et qu'importe la couleur
radsocque démochrétienne gaulliste voire même
socialiste pourvu que la manne tombe
manna manna manna
et que nos affaires marchent
car quand Kûeh va
l'Alsace va
nondediésakrmänthémmlherrschaftdondrwäschblnoch'amol

Tu te souviens
Fonse
il était une fois
un brave monsieur dénommé Kûeh
Alsacien bedonnant de toute obédience qui
rapporte
Monsieur Kûeh installé aux
mangeoires et s'y maintenant
avec une adresse et un sens politique
des plus perfectionnés
et toi Fonse
tu lui mis la fourchette sur le ventre
et l'y enfonças
en lui disant :
Je t'étripe
baudruche
baderne
affairiste
porc
je t'étripe !
Mais lui gloussa rota péta
et glissa sous la table.

Il était une fois
Fonsi
un Alsacien nommé Kûeh
que tu soulevas de terre et couchas
sur la table paysanne de la wynstub

dans les flaques de riesling
dans la graisse des waedelä
et tu dis :
Voici ton vil instrument
France
ce ventre bonhomme et ce fessard adipeux
que tu as assis sur ce pays
pour le régenter à ta convenance
République voici ton serviteur
gras et riche
que tu as acheté
qui t'a roulée
ô abject marché de dupes
dont la victime est ce pays Alsace
Elsass frdammi
et que vais-je faire maintenant
de ce cadavre vivant
dis-moi Elsass ?

Et je te dis

Fonse :

Ne sois pas grandiloquent
ça ne te va pas
ne sois pas sacrilège
ça me rend mal à l'aise
ne sois pas cruel
ça ne sert à rien
redonne-lui plutôt du riesling
du zéweless du waedelä
car c'est à lui que nous devons
d'avoir survécu
cocus mais satisfaits
crois-moi Fonse
le modèle alsacien n'est pas du genre Jan Pallach (19)
ce n'est pas un Guevarra (20) ni un Martin Luther King (21)
ni même un brave soldat Chveyk (22)
non
notre modèle notre symbole
c'est ce gras bonhomme Küeh
expert en bolidique en matelotes
et en portefeuilles
il faudra un jour ériger une statue
à ce veau d'or
viens Fonse
allons cuver nos trois cuites.
(...)

(p. 105-114)

RETOUR AU PAYS

J'ai connu des chemins d'églantine et de noisette
jadis

sous les pommiers et les tilleuls

jadis

heckereesl haslnuss

epfelbäim on' léndeblüescht

les cailloux crissent en langue archaïque

Tsomwilr Tsomwilr –

il n'y a plus d'églantine

il n'y a plus de noisettes

car ont passé les niveleuses sur les chemins

de ton âme

Tsomwilr Tsomwilr

j'ai voulu boire à ta fontaine

il n'y a plus de fontaine

va-t-en étranger

patrie

terre d'Antwann

de Yerri de Lüi de Yokl le trisaïeul

patrie perdue

häimet

frloreni

ma terre

tant de fois violée

dans les coïts de feu et de sang

par les hymnes et les slogans

par les caporaux et les généraux

par la loi des autres

par le fric des autres

dans les salons bourgeois

sous les lustres des ministères

ma terre

saisie par tant de mains

pour te châtier ou t'aimer

pour te soumettre toujours

ma terre

terre tabac hérissée de faisceaux blonds

as-tu jamais été à moi ?

patrie

pays d'Antwann

de Yerri de Lüi de Yokl le trisaïeul

patrie perdue

patrie étranglée

häimet

frloreni
frwurigdi
ton chant s'anémie
ton peuple se prostitue
peuple fatigué
s'abîmant dans sa torpeur
peuple aliéné
bercé par les bonimenteurs du socioculturel ambiant
terre docile terre soumise
s'en allant par lambeaux
au fil du Rhin
au gré des capitaux flottants
ma terre
terre chaude de vin et de blé
terre buveuse de soleil et de pluie
seras-tu un jour à moi ?

mon pays
maison d'Antwann
de Yerri de Lüi de Yokl le patriarche
jadis race d'hommes
aujourd'hui cohorte de subalternes
mon pays aliéné
häimet
frdoddeldi

j'ai connu des chemins de sureau et de prunelle
jadis
holdrstock on' schleh
les bourdons fredonnent en langue archaïque
le singsang de nos plaines
tandis que passent les écoliers de
Zornevillère
gazouillant en langue française
sous la férule de Monsieur Chnaidaire
sous la houlette de Mademoiselle Chvaitzair
voulez-vous-cesser-de-parler-alsacien-mes-enfants
j'ai connu des chemins de sureau et de prunelle
jadis
holdrstock on' schleh
mais il n'y a plus de singsang
dans ma plaine
et le refrain des enfants m'a crié :
va-t'en étranger

plaine
plaine d'Antwann
de Yerri de Lüi de Yokl l'ancêtre

plaine dénaturée
häimet häimet
frhonzdi

Alsace Alsace
tu n'es plus qu'un souvenir
tu n'es plus qu'un rêve
tu n'es plus qu'une illusion
tu n'es plus qu'un mot
Alsâce Alsâce
mot creux dont on prend plein la bouche
pour l'expulser en vibrante incantation
pour patriotards séniles
Alsace Elsass
te voici arrivée au bout de ta course
après quinze siècles de route (23)
et tes chemins ne mènent plus
nulle
part

petite patrie
pauvre petite patrie
häimet frloreni frwurigdi frdoddeldi frhonzdi
me regardant d'un œil stupide
comme si elle voulait me dire :
que me veux-tu
étranger ?

LA GRANDE LAMENTATION ALSACIENNE

Fonse
araignée dans ta toile les quatre membres écartés
chauve-souris blanche accrochée dans la tubulure
Fonse toi sur fond de grès sur fond de cathédrale
devenu grès toi-même
et saint et diable et gargouille
ta bouche bâillant comme un kléiakotzr
antique dégorgeoir de moulin de la Bruche
et ton nez en érection comme un sexe majeur
toi Fonse et
ta clameur d'une voix rauque que le vent
déchire au fur et à mesure
que ta gueule dégorge les psalmodies en chapelets
de grenades
que le vent déchiquette et laisse retomber
en pets mouillés
sur les vieux toits de Schdroosbouri Strasbourg Strassburg

Stratisburgum Argentoratum
ville femelle troussée par tous ses libérateurs successifs
toi Fonse
tu la violerais bien allez
en poussant ton juron barbare
si elle n'était devenue si flasque si avachie
toi Fonse
dressé entre les tubes de l'échafaudage
Fonse nu et extatique
Fonse nu et sacrilège
Fonse nu et rigolard
tes invocations entrecoupées de ce gros rire alsacien
qui nous a permis de survivre jusqu'à ce jour
et après ce sera fini
toi Fonse
et ton falzard claquant au-dessus de ta tête
en crime de lèse-majesté
défi provocateur lancé à la brave tricolore
là-haut sur la croix
tricolore de liberté détournée de sa vocation première
pour légitimer le meurtre d'une langue
FONSE :
Incipit magna lamentatio alsatica (24)

MOI :

Écoute Alsace !

TOI :

Écoute ô mon peuple !
peuple mère père gosses et copains
le Lüi le Sepp le Chang
tourneur fraiseur facteur lampiste
et Guscht et Millë retraités sur leur banc
dessous le tilleul
éjectés des affaires courantes
de la prière liturgique
et de tout l'environnement socio-culturel
Ecoute ô mon peuple
muré dans ton mutisme
Alsaciens sans Alsace
Alsace sans Alsaciens
Alsace déracinée triturée bâillonnée
par le beau monde des nantis
des nantis de pouvoir
des nantis de fric
des capitalistes cérébraux
par ces belles bêtes à penser
ces fournisseurs en gros de l'alimentation

spirituelle et intellectuelle et politique
nobles badernes se foutant et se contrefoutant
du petit gars de chez nous
du commis du plombier du mécano de l'o.s.
le Chambess l'Eddess le Robi
de la dactylo de la vendeuse de l'ensacheuse
la Kati la Suzl la Monikl
büewa et maïdla mis à la porte de l'école
par les sélectionneurs de bons becs
foutus dehors
à quinze ans à seize ans
pourvus d'un trognon de langue maternelle
pourvus d'un vernis craquelé de langue officielle
abrutis par la culture élitaires de la classe
dirigeante
et dépouillés de leur culture d'origine
au nom de la France
généreuse et tolérante
büewa et maïdla de chez nous
livrés par la société néolibéralonationaliste
au moloch en plastique et néon
au moloch chromé clinquant et à ses serviteurs
les camelots au micro-sucette
top chronomètre mesdames et messieurs
consommez consommez consommez
vous aurez le bonheur en prime
des dents plus blanches des chemises plus blanches
et la belle langue des beaux messieurs-dames
de la télé
Écoute ô mon peuple
quand te lèveras-tu
quand te dresseras-tu
quand te libèreras-tu ?

Moi :

Kwatsch mit sauce

Fonsi

n'as-tu pas compris encore

qu'il aime ça

se vautrer dans la choucroute et le riesling

et le standing petit moyen et grand

qu'il continuera à voter bien pensant

et vive l'ordre établi même si on en crève

kwatsch mit sauce

Fonsela

notre grande imprécation ne réveillera pas un

seul Strasbourgeois

pas un seul Alsacien
redescends Fonselä
ça ne sert à rien de jouer à Jan Pallach (25) funambule
au-dessus de l'Alsace
kwatsch

Toi:
Sequentia magnae alsaticae lamentationis (26)

Moi:
Kwatsch kwatsch kwatsch kwatsch

Toi:
Écoute ô mon peuple
je sais que tu vis
sous la couche de laque
je sais que tu vis encore
et que tu as sept vies comme les chats
que le Schwob ne t'a pas eu
que le Welche ne t'aura pas
ô mon peuple
je sais que tes racines plongent
dans les profondeurs loessiques
plongent
et boivent l'eau du grand lac d'Alsace
l'eau alémanique profonde et
inaltérable
je sais qu'un peuple comme toi
ne peut crever comme cela
avachi inconscient aboulique
non non non
nous vivrons
je te prends à témoin
Cathédrale
mère-poule de grès vosgien
couvant depuis cinq siècles alsaciens
nos espoirs nos entêtements nos prières
et nos cris
je te prends à témoin
Dieu des Alsaciens
écoute écoute !

Moi:
Écrase maintenant
Fonse
écrase !
faux poète faux prophète
c'est fini l'envoûtement Fonse
c'est fini pour moi

je redescends je fais les valises je
fous le camp
c'est fini pour moi ce Fonse
le Fonse des aventures dingues
le Fonse des illuminations high (...)
ici c'est le ghetto
le musée la prison
je te vomis
Alsace !

Toi :
Oremus (27).
Dieu des Alsaciens
qui nous a placés là dans ce petit paradis
comme ils disent tous et nous même
croyant bien faire et ayant bien fait
assurément
de nous conduire dans ce Canaan où
coulent le riesling et le malt
ainsi qu'un Jourdain hugolien
résonnant de tous les hennissements d'Occident

Moi :
O Dieu des Alsaciens
qui
après avoir laissé Ton antagoniste
nous retirer si souvent les chaises de
dessous nos fesses
tantôt l'une tantôt
l'autre tantôt les deux à la fois
ô Dieu
qui as mis fin définitivement
on l'espère du moins
mis fin à notre tournis
alors que maintenant nous sommes enfin
bien assis
bien calés et cramponnés aux bras de notre
fauteuil à bascule
voici que notre âme se vide
comme un boudin qu'on écrase

Toi :
Plus fort René !
on n'entend rien avec ce vent
qui hurle comme toutes les sirènes de
Polotzk
plus fort René !

MOI:

ô Dieu des Alsaciens
qui nous fis Alsaciens pour Ton plaisir
et le nôtre
merci
Tu ne pourras plus longtemps T'en réjouir
car notre alsacianité s'effrite
au jour le jour
entre le bifteck la télé et l'urne
et c'est le grand nivellement
le grand bêlement
le grand abrutissement
d'un petit peuple pris en main
en main tentaculaire et paternaliste:
tout doux mes agneaux tout doux
on vous donne à manger on vous donne à boire
et on vous défend contre tous les
méchants loups qui ont trop lu
Grimm (28)!

TOI:

Pas mal René
pas mal
file-moi la suite du script!

MOI:

J'en ai assez de ce guignol
de cette hanswurstiade
je descends
Fonse.
Mon train part à 3 h 50. A 6 h. je serai à Bâle.
Veronika m'attend à Zurich à 8 h.
Adieu Fonse.

TOI:

Ah brave petit peuple sur qui l'on peut construire
sans danger les lendemains sûrs
lendemains qui rapportent gros à ladite main
tentaculaire et paternaliste
lendemains qui ne chantent pas comme
le croyait le poète
mais qui meuglent de contentement
ah braves petites gens rassasiées de paroles
lénifiantes redondantes claironnantes
creuses vides

MOI:

J'ai dit: adieu Fonse.

TOI:

À toi la suite, René.

MOI:

O Dieu des Alsaciens qui nous as fait
ce cadeau si enviable qu'est le sens de l'ordre
et l'amour de la discipline collective
reprends-le
nous T'en conjurons
car nous en mourons
mourons d'ennui mourons d'aboulie
mourons de n'avoir plus en fait de culture
que des rites sclérosés
des formalités sans surprises
et sur nos arbres sont assis
de grands oiseaux déplumés
et des chapeaux-claque officiels sortent
des compagnies de pigeons voyageurs
qui s'en vont faire la cour aux princes
qui nous gouvernent
le doigt sur la bouche:
Chut soyez bien sages
et surtout
ne bougeons pas!

TOI:

Dis-nous ô Toi
où sont passées nos cigognes
qui de deux trois coups de bec
semaient la panique dans la mare aux grenouilles
oui pourquoi n'y a-t-il plus de cigognes
en Alsace
alors que toutes les mares font leur plein
de coassements
quand donc redeviendrons-nous nous-mêmes
peuple des grands rires des grandes gueulantes
des grands coups de pied aux
fesses des minus?
ô Dieu des Alsaciens
aie pitié de nous
et libère-nous de l'imbécilité ambiante
ainsi que de nous-mêmes
amen.

MOI:

Passe-moi le schnaps, Fonsela, ça caille.

TOI :

Fameux, ton script, René, vraiment fameux, il n'y a pas à dire. Un peu pompier, certes, mais dit de là-haut, mon p'tit vieux, ça fait un effet bœuf.

MOI :

Et maintenant, Fonse ?

TOI :

Et maintenant redescendons, Perche nous a préparé un vin chaud.

Tu t'es écrasé sur le parvis. On mit le grand pantin désarticulé à la morgue. On t'enterra à la sauvette. Il y eut juste un entrefilet dans la presse locale. La police fit une enquête rapide. Je leur dis que tu m'avais quitté à minuit. Je leur dis que nous avions discuté de l'impact que pourrait avoir sur l'opinion publique un hara-kiri alsacien. Les policiers haussèrent les épaules. Ils restèrent plus longtemps chez Perche. Les journalistes d'ailleurs aussi. Tu penses, le concubin d'une militante gauchiste se jetant dans le vide du haut de la cathédrale, ce n'est pas banal ! Perche leur montra le script avec tes annotations. Ils haussèrent les épaules. On ne se tue pas pour un patois.

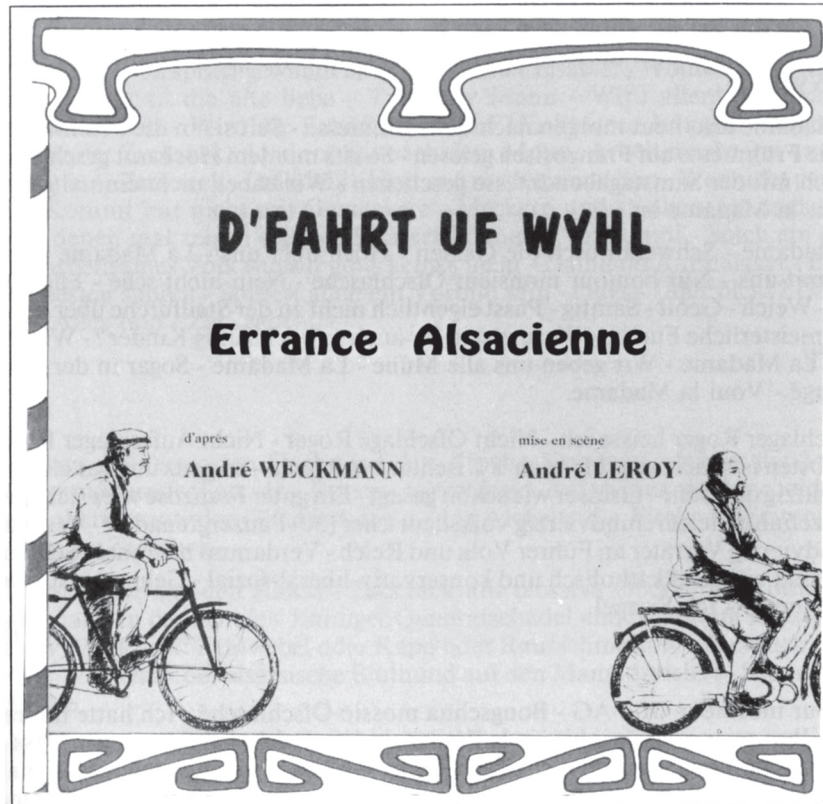
ÉPILOGUE PROVISOIRE

(...)

Moi, je ne peux plus dormir. J'entends chaque nuit le gros rire de Fonse et une voix lui répondre – est-ce la mienne ? – omasonscht, omasonscht. Et je cogne ma tête comme un papillon fou contre toutes les lumières de cette ville Strasbourg où je ne suis plus, moi Elsassier, qu'un marginal minoritaire entre l'Arabe et le Portugais.

Alors sucez vos pipes et sirotez votre sureau. La paix, votre paix molle, votre paix veule, eyera schissfrédde.

*Die Fahrt nach Wyhl.
Eine elsässische Irrfahrt (1977)*



(...)

: Ich Simpel – Daheim steht der Wagen – Hätte den Wagen nehmen sollen – Wäre schon längst dort – Was täte ich dann dort – Kenne keinen Menschen dort – Rumhocken und ihren Wein trinken – Ihren gesüsten – Nein merci – Hätte auch später fahren können – Nach dem Mittagessen – Nach Sürkrüt und Spack – Jeden Sonntag Sürkrüt und Spack – Regionalfrass vermaledeiter – Nationalfrass elsässischer – Nein von national ist bei uns nix drin – Sindja auch keine Nation – Oder doch Hundsnation – Sind ja au ch kein Volk – Nur ein Brei.

: Ich Simpel – In der steilen Spätsommerhitze – Trample und strample – Und die Lenkstange zu niedrig – Und der Sattel zu hart – Und das Kreuz tut mir weh – Und die Krampfadern am Bein – Und der Brofasser aufseinem Moped setzt mir ganze Salven von Benzin fürzen unter die Nase – Verrückt und zugenäht.

: In meinem Alter – So Schnapsideen – Je älter je törichter – Habs keinem gesagt – Geht auch keinen was an – Wyhl (29) – Wo liegt das schon – Im Schwoweland – Bin ich ein Schwob – Was hab ich dort zu suchen – Was gehts rnich an – Ob die nun einen Atomkühlturm vor die Nase gesetzt bekommen oder nicht – Ist ihre Sache – Wir haben selber so ein Ding in Fessenheim – Ist auch nicht so schlimm wie sie sagen – Und von irgendwoher

mussja der Strom kommen – Wenns kein Petroleum mehr geben soli in ein paar Jahren – Was dann was dann hein? – So würde ein jeder vernünftige Elsässer sprechen – So hätte auch ich gesprochen vor vierzehn Tagen noch – Und wäre heut nachmittag in den Wald – Eierschwämmle suchen.

: Da ist mir aber la Madame über den Weg gelaufen – Heute morgen nach der Frühmesse – Da hats mich gepackt – Da ist die ganze angestaute Wut hochgekommen – Der musste ich die Ventile aufmachen – Ich hätte mich in die erstbeste greifbare Revolution gestürzt – Es ist aber nix los in der Gegend – Und Wyhl ist das Greifbarste – Also los nach Wyhl.

: La Madame also heut morgen nach der Frühmesse – Seit sie in die Frühmesse geht wird die Frühmesse auf Französisch gelesen – So ists mit dem Hochamt geschehen – So ists auch mit der Samstagabendmesse geschehen – Wir haben nicht einmal gemurrt – Weil sie la Madame ist.

: La Madame – Schwebt durch die Gassen – Hoch über uns – La Madame – Spricht selten mit uns – Nur bonjour monsieur Ofschlasché – Nein nicht sché – Eher gé wie Genie – Weich – Geölt – Samtig – Passt eigentlich nicht zu der Steilfurche über der Nase – Schulmeisterliche Furchen – Warum seid ihr auch so bockbeinig Kinder? – Wir sind es nicht – La Madame – Wir geben uns alle Mühe – La Madame – Sogar in der Kirche – Ofschlagé – Voui la Madame.

: Aufschlager Roger heisse ich – Nicht Ofschlagé Roger – Nicht Aufschlager Rüdiger – Am liebsten ists mir man ruft mich 's Ufschlawers Roschi – So ganz und gar elsässisch – Alter: fufzig dies Jahr – Elsässer wie schon gesagt – Ein guter Franzose wies sich geizt – Neunzehnhundertdreiundvierzig volksdeutscher (30) Panzergrenadier – Verdamm! – Vierundvierzig Verräter an Führer Volk und Reich – Verdamm! nochmal – Seither und vorher und während katholisch und konservativ-liberal-sozial – Gehorsamst – Demütigtst – Stumm – Ich Simpel.

(p. 15-17)

(...)

: Bonjour monsieur Otto AG – Bongschua mossiö Ofschlasché – Ich hatte ihn reizen wollen – Ihm zeigen dass wir hier in la France sind und nicht bei Preussens – Dass man hier bei uns bonjour sagt und nicht Tach Tach – Und dass wirs nicht vergessen haben: Heil Hitler Herr Betriebsleiter! Heil Hitler Leute! – Dem hab ich's gleich stecken wollen – Wie hieb der Hase läuft – Er aber: bongschua mossiö Ofschlasché – So jetzt hesch Ofschlasché – Eins zu eins – Remis – Er wei ter: présentez-vous à mong chef de fabrication – Ofschlasché – Ist ein Landsmann von Ihnen – Wird das Kind schon schaukeln – Mong chef de fabrication – Orvoar mossiö Ofschlasché.

: Ein netter Mensch der Herr Otto AG – Ein nobler Herr – Gab mir die Hand – Kräftige Hand – Herzliche Hand – Steckte mir eine Zigarre in die Brusttasche – Havanna natürlich – Ein feiner Herr der Herr Otto AG – Der legt nicht Hand an wie der alte Grahn – Der läuft nicht in geflickten Schaffhosen herum wie der alte Grahn – Nein der ist ein Herr – Fährt Sportcoupés und fliegt Helikopter – Und spricht Französisch und Englisch – Ein Herr von Welt – Klasse – Ganz grosse Klasse – Also nix über den Otto AG – So dachte ich damals – Wenn der alles wüsste – Der weiss es aber nicht – Und ich sags ihm nicht – Hat sowieso schon Sorgen genug – Und spenden tut er und wie – Fufzig Mille dem Kaminchenzüchterverein – Hundert Mille dem Fischverein – Wegen dem grünschaumigen

Sud – Das blubbert Tag und Nacht aus den Rohren in den Bach hinein – Es geht keiner mehr fischen – Sollten sich einen Fischweiher anlegen die Fischer – Herr Otto AG wird das Terrain kaufen – Hat er versprochen – Dem Fischvereinspräsidenten fest in die Hand hinein – Sagt mir ja nichts über den Otto AG – So trompetete ich damals – Ja nichts über den Otto AG – Ein Schwob wohl aber ein guter Ein Herr mit Manieren – Wenn sie nur aile so wären – Die Herren und die Deutschen.

: Da ist aber der Zackzack – Da ist der Dallidalli – Da ist der Davaidavai (31) – Da ist der Tempotempo – Da ist der Hophophop – Da ist der Schnellschnell – Da ist der Grouillezgrouillez – Da ist der Zackzack – Adressez-vous à mong chef de fabrication – Ist übrigens ein Landsmann von Ihnen Ofschlasché – Echter Elsässer – Yon altem Schrot und Korn – Rauhe Schale weicher Kern – Zackzack und “wie die Blümlein draussen zittern” – War in guter Schule – Meiner Schule – Gestern in Spanien – Yorgestern in Sardinien – Dazwischen mal in Schwarzafrika – Und immer zackzack in allen Sprachen – Ja sprachgewandt ist er – Ein echter Elsässer – Wollte wieder mal in die Heimat zurück in die alte liebe – Tüchtiger Mann – Wird allerdings nicht lange gefackelt bei dem – Wird die Fabrik schon auf Hochtouren bringen – Vorzüglicher Antreiber der Zackzack – Und immer nach dem Motto: Arbeit macht frei und Arbeit macht Spass – Zackzack – Dallidalli – Hop und noch einmal hop – Wer nicht pariert der fliegt – Kommt mir nicht mit Gemeckere – Meckern und stänkern ist unelsässisch – Wollen denen mal zeigen was wir Elsässer können – Yerdammi – Solch ein diszipliniertes arbeitsames Yolk wie wir gibts keines mehr – Dallidalli Aufschlager – Bist doch in den besten Jahren – Solltest allen ein Yorbild sein – Oder – Oder nicht? Dann sags gleich – Allez hop – Zackzack.

(p. 50-53)

(...)

: Da lagen die verreckten Fische auf dem Tisch – Da stand noch in der Stube der niederschmetternde Satz des Roten: Aufschlager du kleiner du bescheidener du unscheinbarer neutraler Giftmischer du – Ich wickelte die Fische in Zeitungspapier und ging zu Zackzack.

: Zackzack sprengte den Rasen – Zackzack mit blossem Oberkörper zottig wie der Neandertaler in der Schule – Kantiger Quadratschädel und das breite selbstbewusste Grinsen – Zackzack: Feldweibel oder Kapo oder Rausschmeisser – Zackzack der Yollstrecker – Zackzack der elsässische Bluthund auf den Mann dressiert – Schon bleckt er die Zähne.

: Ist schon lange Feierabend Aufschlager – Was willst denn noch Aufschlager – Hab mich heute abend saumässig geärgert deinetwegen Aufschlager – Die Abwässer stauen sich im Kanal – Welcher Idiot hat die Schleuse gesperrt – Das kannst nur du gewesen sein Aufschlager.

: Bin ich gewesen Zackzack – Die Konzentration war zu stark – Da verreckt der letzte Fisch Zackzack – Da riech mal Zackzack – Das geht doch nicht Zackzack – Da verrecken alle Vögel – Da verrecken alle Bäume und Sträucher – Der schöne Bach – Unser Bach Zackzack – Haben früher drin gebadet – Klares Yogesenwasser aufrotem Sand – Und jetzt – Was hast du draus gemacht Zackzack – Weiss das Herr Otto AG – Der ist doch ein Deutscher – Die Deutschen sind doch Naturfreunde – Ist ja bekannt – Die Deutschen sind für Ordnung und Sauberkeit – Oder nicht oder nicht – Der kann doch sowas gar nicht zulassen – Das weiss der gar nicht – Mensch Zackzack du als Elsässer Vergiftest dein

eigenes Land – Mensch Zackzack das kann doch nicht so weitergehen – Sags doch dem Herrn Otto AG – Da müssen Filter eingebaut werden – Oder sollen wir aile verrecken.

: Da sagte mir Zackzack: du Yollidiot – Da lachte Zackzack wie Feldwebellachen und Kapos und Rausschmeisser – Da bleckte Zackzack die Zähne – Da sagte Zackzack zum zweitenmal: du Yollidiot – Da schlug ich ihm die Fische in die Fresse – Da stand der Zackzack wie gelähmt – Ich setzte mich aufs Velo und fuhr nach Hause.

: Am anderen Morgen warf mich Herr Otto AG hinaus.

(p. 76-77)

: Herr Otto AG hatte mich also hinausgeworfen – Ich ging zum Roten – Bat ihn um Rat –Neinnein – Sagte er – Jeder geht seinen Kreuzweg allein – Ich habe dir Denkanstösse gegeben – Nun schwimm dich Frei – Handle selbständig – Ohne Vater und Mutter und Beichtvater und Mentor – Sei Frei.

: Du hast mich so weit gebracht – Sagte ich – Nun darfst du mich nicht im Stich lassen – Wir müssen uns organisieren – Organisier uns eine Kampfstruktur gegen den Otto AG'schen Kapitalismus.

: Was fang ich mit Strukturen an – Sagte er – Strukturen lassen neue Herrschaftsformen aufkommen – Strukturen schaffen neue Eingengtheit – Ich kämpfe nicht mit Strukturen sondern mit Menschen – Aber nur mit Menschen die sich freigeschwommen haben – Menschen die ihr Schicksal selber in die Hand nehmen – Das wirst du jetzt tun – Wie du das tust das ist deine Sache – Ich bin kein Novizenmeister.

: Ich wurde grob – Fast hätte ich ihm ins Gesicht geschlagen – Er aber lächelte so franziskanisch – Der Apostel mit der sturen Sanftmut.

: Dann ging ich aufs Bürgermeisteramt – Ich beschwerte mich beim Herm Maire – Der wollte aber keine Scherereien – Seit Herr Otto AG funktioniere komme die Gemeinde endlich zu Geld – Das solle ich verstehen – Gemeinnutz gehe vor Eigennutz – Ob mir das einleuchte – Nein das will mir nicht einleuchten – Dann solle ich doch die anderen Dorfgenosser fragen – Was die denken – Na ich solle sie doch fragen – Er werde mir eine andere gutbezahlte Arbeit finden – Ich solle mich doch nicht wegen soJch einer Kleinigkeit aufregen – Ich solle mich nicht ins Abseits stellen – Ich solle mich nicht zum Aussenseiter machen – Aussenseiter zerstören die Gemeinschaft – Und wir wollen doch eine Gemeinschaft bleiben – Oder nicht oder nicht?

: Dann beschwerte ich mich beim Fischvereinspräsidenten – Der berief eine Sitzung ein – Und ich flog aus dem Vorstand – Der Fischweiher sei wichtiger als der dreckige Bach – Er werde mehr Geld einbringen als der dreckige Bach – Das solle ich doch verstehen – Im Interesse des Vereins. Im Interesse der Allgemeinheit.

: Dann sprach ich mit den Arbeitskollegen – Die zuckten mit den Schultern – Herr Otto AG bezale gut – Herr Otto AG habe Beziehungen – Wer ihn kontere der bekomme sicher keine gleichwertige Anstellung in einem anderen Betrieb – Da könne man nix machen – Da sei auch die Gewerkschaft machtlos dagegen – Und das mitdem Gift – Na das sollten die Herren untereinander regeln – Uns gehe das nix an – Ich solle das doch endlich verstehen.

(p. 93-95)

(...)

: Ich ging zu la Madame – La Madame musste mir helfen – Heilige la France rette uns – Befreie uns – Wie damals vierundvierzig – Ich ging zu la Madame – Um diese Zeit sass sie gewöhnlich im Garten – Sie sass unter dem Apfelbaum – Das Tischlein vor ihr weiss gedeckt – Tee – Schnittrosen – Kuchen – Vis à vis von ihr Herr Otto AG – Ich blieb hinter einem Fliederbusch stehen – Sie parfierten Französisch – La Madame und le Boche – Friedlich – Freundlich – Mein Herz hätte da eigentlich jubilieren sollen – Endlich! Endlich Schluss mit der Erbfeindschaft – Ewiger Friede und ewige Freundschaft nun am Rhein – La Madame und Monsieur l'Allemand – Mir wars aber nicht ums Jubilieren – Denn sie sprachen von uns.

: Sie sprachen von uns Elsassem – Unkultiviertes Volk – Sagten sie – Keine Ahnung von Bach und Debussy – Keine Ahnung von Rilke und Chateaubriand – Ich hab mir die Namen gemerkt – Lach nicht – Sie sprachen also von uns – Dass wir endlich diesen ungehobelten Dialekt aufgeben sollten – Da wir doch Franzosen sein wollten – Und er Herr Otto AG werde von jetzt ab seinem Zacksack einscharfen – Je lui demanderai instamment – Nur noch Französisch mit uns zu sprechen – Es sei in unserem Interesse – Mon Dieu oui – Seufzte la Madame.

: Dann leiteten sie das Gespräch auf höhere Bahnen – Sagten: deutsche Tüchtigkeit und französischer Esprit – Deutsche Emotionalität und französischer Cartesianismus – Ich weiss nicht was das bedeutet – Habe es mir aber genau gemerkt – Die beiden Dinger also: ein herrliches Gespann – Wir retten das Abendland – Wir wir wir – Und la Madame werde mit ihrem Sohn sprechen – Ihr Sohn bekleide ein hohes Amt in einem Pariser Ministerium – Ihr Sohn werde sich bestimmt für Monsieur Otto AG einsetzen – Monsieur Otto AG werde bestimmt den “marché” zugesprochen bekommen – Das schuldet la France Herrn Otto AG – Ist Monsieur Otto AG nicht ein grand ami de la France?

: Da trat ich hinter dem Fliederbusch hervor – Beide sprangen auf – Ein Anflug von Panikstimmung auf den Gesichtern – La Madame aber fasste sich sofort – Madame – Sagte ich – Monsieur Ofschlagé – Sagte sie – Und die Steilfurche über der Nasenwurzel wie ein Stigma des Tadels des aristokratischen – la sie wisse bereits – Ich solle mich schamen – Herr Otto AG sein ein Ehrenmann – Ein admirateur de la culture française – Habe er nicht der Dorfbibliothek sämtliche Werke der französischen Klassik gestiftet – Ich solle mich was schämen – So einen noblen Menschen beleidigt zu haben – Und versucht zu haben das ganze Dorf gegen diesen Philanthropen aufzuwiegeln – Sie wolle aber gern Fürsprache für mich einlegen – Ich solle Herrn Otto AG um Verzeihung bitten – Hier und sofort – Monsieur Otto werde mir sicher gnädig sein und mich wieder einstellen – N'est-ce-pas mon cher Monsieur?

: Ich stand da starr – Gelähmt – Wie in Hypnose – Mein Blick wie magnetisiert an der Steilfalte haftend – Dann riss ich mich los und ging – Vielmehr ich sah mich weggehen – Durch den Flieder durch die Rosen durchs Tor – Wie ein Automat – Draussen klappte ich dann zusammen – Der Automat fiel auseinander – Da lag ich nun im Strassengraben – Ich Ofschlagé der Wurm – Der Nichts – Die Unperson.

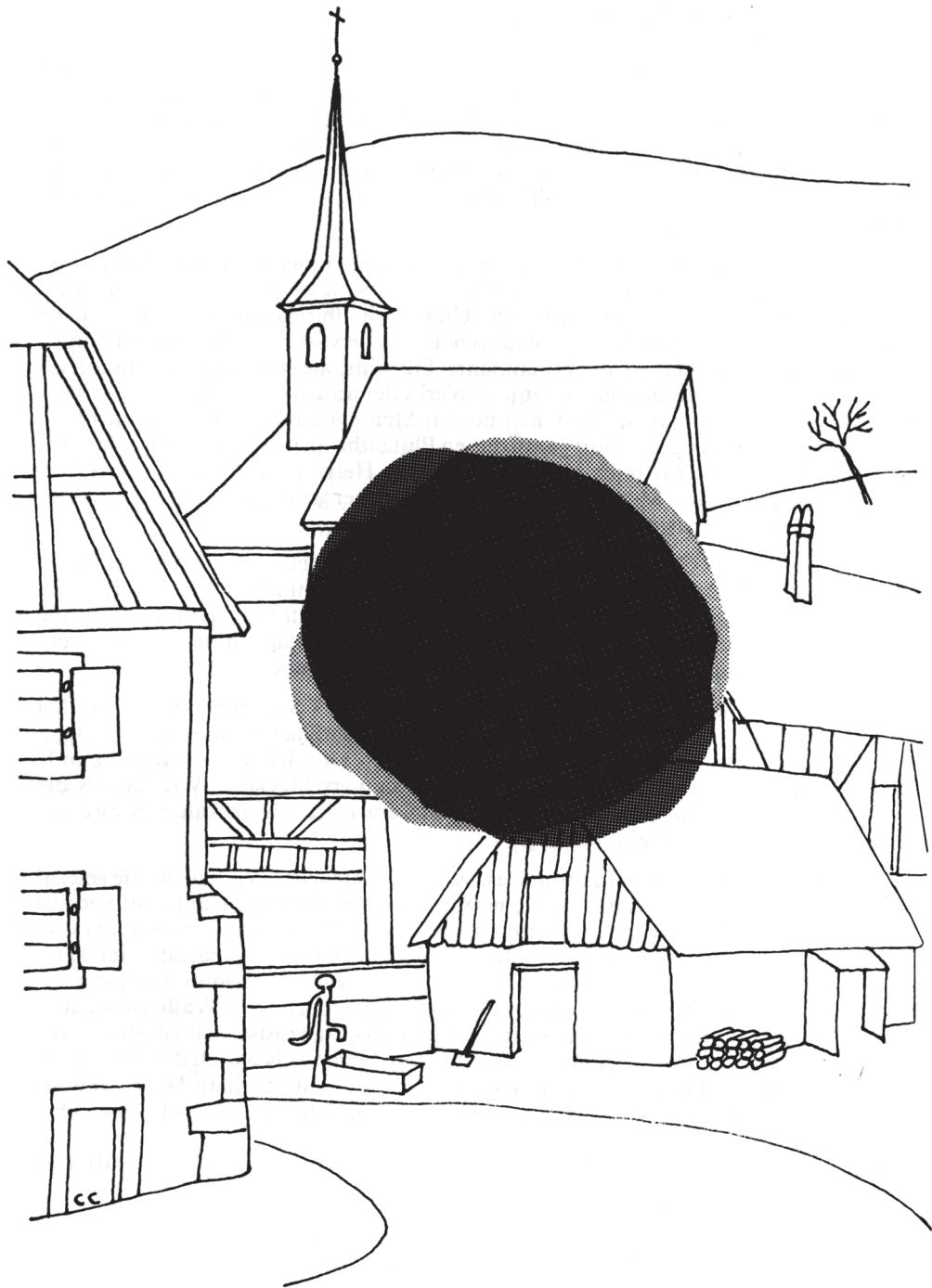
: Nachts dann träumte ich – Bleischwer der Alptraum – Sah mich in Trance den Hosenlatz öffnen – Und drauf pissen – Auf Schnittrosen Kuchen und Tee – Und ein paar Spritzer trafen sie – La Madame und le Boche – Und ich sah la Madame in le Boche's Arme sin-

ken – Und ich sah den Boden sie verschlucken – Wie damals die Bühnenversenkung den Mephistopheles – Dann erwachte ich im kalten Schweiss – Und ich erschrak über mein Sakrileg.

: Diese Ohnmacht – Diese verdamnte elsässische Ohnmacht – Wir habens nie gelernt uns zu verteidigen – Man hats uns nie gelehrt – Immer nur Gehorsam – Immer nur Unterwürfigkeit – Und immer wieder diese elsässische Sprachlosigkeit – Sprachlosigkeit das ist nicht keine Sprache haben – Ich kann ja Französisch so ungefähr – Ich kann ja Deutsch vom Kommiss her – Ich kann ja Elsässisch verdammi noch emol – Sprachlosigkeit das ist die Unfähigkeit aus der eigenen Sprache eine Waffe zu machen. Wenn man drüber nachdenkt – Denk mal drüber nach – Französisch das ist bei uns : oui monsieur – Deutsch das ist bei uns : zu Befehl Herr Major – Elsässisch das ist bei uns : lack mi am aarsch – Das ist aber kein Argument - Das ist eine primäre Trotzreaktion – Hast du mal gesagt – la was tun wir dann – Sag – Sprich – Du intellektuelles Orakel.

(...)

(p. 101-104)



3. Le temps du bilan

Was ist Heimat? (1988)

Die Antworten sind vielfältig: Der Bach, an dem ich träumend sitze; der Stammtisch, an dem wir die Welt verändern; das Dorf, in dem ich die Kindheit nachvollziehe; die Stadt, in der ich in die Kultur hineinwuchs. Und Liebe und Nachbarschaft, Gemeinsamkeiten des Schicksals. Und schließlich kann Heimat auch eine Fabrik sein, die schließen muß, eine Landschaft, die verschandelt wird, Freunde, die einem wegsterben.

Die Heimat: Trage ich sie in mir, oder trägt sie mich in sich? Verändert sie sich mit mir, oder verändere ich mich mit ihr?

Und: Kann man Heimat austauschen? Kann man sich neue Heimaten erschließen? Kann man Heimaten einfädeln, auf einen Schienenstrang, auf eine Autobahn, auf eine Flugroute? Was einem vielleicht dann wieder bei beginnendem Alter wegschwimmt, zurückdriftet in Fremde?

Heimat dann: Rückkehr in Kleineres, Überschaubareres, das man in seinen Händen halten kann. Heimat in Menschen, Heimat in Liedern und Geschichten, die du einmal lernst, in Wörtern und Sprüchen, die altvertrauten Konnotationen zwischen Ursprache und Urkultur, Elemente deiner ersten und wichtigsten Sozialisierung?

So wäre das für mich Heimat Elsaß. Einjedes Wort im vertrauten Klang führt auf vertrauten Pfaden ins Heimische. Heimatbahnhof, Heimathafen, Schirm und Schutz. Geborgenheit.

Heile Welt also? Und du findest die, ach, auch so vertrauten Faulstellen wieder, die du vergessen hattest, vergessen wolltest, die nach bekanntem Muster ihre Metastasen aufliegen und neue Karzinome bilden. Sagst du dann noch Heimat zum Fremdwerdenden, zum Fremdgewordenen?

Heimat, das ist der Ort, wo du glaubst, diese Metastasen am besten bekämpfen zu können, weil das Virus und das Terrain dir bekannt sind. Aber bekämpfst du sie, weil sie dein eigenes Ich bedrohen, indem sie ihm die Wurzeln durchbeißen? Oder weil sie die vertraute Kulisse zerstören? Heimat als Nostalgie? Als Bollwerk gegen die Entwicklung?

Nein, Heimat, das bist nicht du, das sind die anderen, die Wehrlosen, die Mundtoten. Heimat, das ist Gerechtigkeit für sie, das ist Freiheit für sie, die heilige Ohnmacht der unheiligen Arroganz der Macht gegenübergestellt. Heimat als Kampf.

Heimat der Navajos, der Kurden, der Bantus, der Kanaken, der Banater. Du kannst dir Heimat überhaupt nur als etwas Gefährdetes vorstellen, legst Planken ins Moor und wanderst von Insel zu Insel, in der Hoffnung, daß sich eines Tages der Pfad festigen wird.

Und doch, vergleichen wir das Elsaß nicht mit den Black Hills, nicht mit Kurdistan, nicht mit Neu-Kaledonien, nicht mit Homelands, nicht mit dem Banat. Die Krankheit ist vielgestaltig, wenn auch der Erreger ein und desselben Stammes ist. Deine Heimat ist anders.

Meine Heimat ist eine gedopte Kranke. Sie hat einen guten Appetit. Sie mästet sich mit coq au riesling und prostet auf allen Fernsehkanalen der Welt zu. Wenn ihr nach der Seele fragt, findet ihr nur den Magen. Die Seele hält sie nämlich in einem Kokon verborgen, der am Baum der Erkenntnis hängt.

Eines Tages aber... eines Tages aber... Wir wissen nicht mit wann und wie. Unsere Zuversicht hat nichts mit exakter Wissenschaft zu tun. Wir glauben. Und beten und bitten um die Gnade des Glaubens.

Denn sind wir nicht wie die Wurzeln der Brennessel, unausrottbar? Werden wir eines Tages die abgezirkelten Beete durchbrechen? Zählt nicht auf die Zeit, um uns klein-zukriegen. Was kann die Zeit schon gegen das Prinzip Hoffnung?

Eines Tages. Eines Tages werden wir unsere Bestimmung erfüllen. Wir müssen uns nur darauf vorbereiten. Denn die Welt bleibt nicht erstarrt stehen. Eingefrorene Denkschemen tauen auf und zerfallen. Aus ihren Molekülen bauen sich die neuen Ideen auf. Grenzen werden löcherig, die Geopolitik wird sich verschieben. Es ist an der Zeit, die alten 68er Traume von Emanzipation der Bevormundeten wieder auszugraben. Wir leben in einer Epoche, in der alles wieder in Fluß kommt.

Steigen wir in diese Zeit ein, mit dem Selbstwertgefühl der So-Gewordenen der So-und-nicht-anders-Gewachsenen, und versuchen wir, mit der Schneide unseres Geistes, die einebnenden Monopole aufzureißen.

Bereit sein, wenn die Stunde kommt. Das heißt, die Zwischenräume der BiKultur, der Zwei- und Zwiesprachigkeit ausdenken, sie abstützen, sie ausweiten. Diese Räume, die Gegensätzliches verbinden und die Kultur umdeuten : Kultur nicht mehr als ein Nebeneinander von national-kulturellen Überheblichkeiten, sondern als Osmose, als Kunst des Zusammenlebens.

Das wäre die Rolle der Heimat. Die Heimat als Vermenschlichung der Nationen. Als Laboratorium der Zukunft?

Unsere Utopie hängt am Baum der Erkenntnis. Wir sollten sie nun endlich pflücken.

*Aus: RUDOLPH Ekkhart (Hrsg.) SATZ ZEICHEN - Jubiläums Anthologie,
Kehl 1988, Morstadt Verlag, S. 217 - 220*

Wie die Würfel fallen (1981)

«DAS DORF»

Das Dorf. Wo liegt es nun wieder? Mal zwischen den eisigen Zähnen des Niederwinds, mal in den feuchten Klauen des Westwinds, beide als Invasoren empfunden, Annektierer, Befreier, Zuchtmeister und Befruchter, mal geliebt, mal gehaßt, immer geduldet und hingenommen als das Unabwendbare, das von Gott oder vom Teufel gewollte Schicksal. Dann wäre es noch in den Rheinnebel hineinzurollen oder in den Vogesendunst einzuwickeln, beide rheumafördernd und Gettosyndrome hervorrufend. Dann setze ich es im elsässischen Kessel dorthin, wo die brütende Sommersonne die stickigste Hitze erzeugt, was die Gemüter nicht eben zu frischfröhlichfreier Forschheit ermutigt. Oder pflanze ich es auf einen Lößhügel, von wo aus es den Münsterzipfel anpeilen kann, das dünnelhaftige Stammestotem: wir sind die besten, die klügsten, die raffiniertesten Überlebenskünstler? Ja nun, es ist auch egal, wo wir es verankert haben. Ein alter schlitzohriger Elsässer Bauer aus der Vor-EG-Zeit würde auf die Anfrage nach der geographischen Lage des Dorfs zur Antwort geben: Es liegt zwischen Hagenau und Ptingsten. Also nirgendwo und doch überall, festgezurrnt an unserer widersprüchlichen Geschichte, dem eiligen Zugriff des Touristen entrückt und dennoch faßbar, da unübersehbar mit seinem über sich gespannten löcherigen Schirm, unter dem es sich im Trockenen wähnt, und manchmal greift einer durch ein Loch und grapst sich eine Handvoll Freiheit, wie er meint. Unüberhörbar ist es auch: Die einheimischen Sprechwerkzeuge zermalmen die Sprache/Sprachen mit dem Lärm von alten Mahlsteinen, und da entsteht ein mit Kieselsteinen durchgesetzter Brei, aus dem es in jeder Periode mal blubbert wie Lava, mal rülpst wie aus vollgepfropften Mägen.

Nennen wir es Ixe, das geduckte, in seiner Bodenwärme miefzende Dorf. Das gäbe auf nobel Französisch Ixääm, auf nobel Deutsch Ixheim.

Dann stellen wir es ins Vorland einer Stadt. Binden wir eine Bachschleife um das Dorf. Geben wir ihm einen altelsässischen Kern mit Fachwerk und Galerien. Drum herum hängen die Häuslergassen mit Kaninchen- und Hühnerställen, in den Zwischenräumen Brennesseln und Holunder, nein, die wurden herausgerissen und durch mickrige Zierbäumchen ersetzt. Etwas vom Dorf entfernt und mit ihm durch eine geteerte Nabelschnur verbunden, leuchtet die Neusiedlung in Weiß mit schmiedeeisernen Schnörkeln und all den Statussymbolen der arrivierten Gesellschaft. Ich werde noch darauf zurückkommen müssen. Vergiß die Obstgärten nicht, sagt Pool. Es ist wegen dem Schnapsbrennen: Mirabellen, Zwetschgen, die wir hier Quetschen nennen, Kirschen und Birnen, Äpfel kaufen wir im Geschäft, da sind sie schöner, runder, glatter und tragen einen schönen Namen: Golden Delicious. Doch, ich hab' Äpfel, sagt Schang, aber die werden mir jedes Jahr gestohlen. Und vergiß die Maisfelder nicht, sagt Lüi, Welschkorn überall, wo es früher Matten gab, auf denen das Heu so schön duftete. Maisfütterung macht die Milch schnapsig, fügt er hinzu, ich mag sie so nicht.

Dann wären da noch der Weizen, die Durlipsen, die Erdäpfel, die Bohnenstangen, die Krautköpfe und die mit Erlen und Weiden bestandenen Feuchtmatten. Hasen tinden wir im Osterfeld, Rebhühner und Fasanen werden jedes Jahr frisch ausgesetzt und dann wieder abgeknallt, die Rehe haben wir im Krittwald gesehen, die Nachtigallen sind ausgewandert, die Störche auf Aufzückungskur im Straßburger Zoo. Nur Bussarde gibt es

noch, auf jedem zweiten Zaunpfahl längs der Autobahn einer. Die Autobahn hätte ich fast vergessen. Sie schneidet den Bann entzwei. Sie führt über die blauen Berge bis ins glitzernde, glorreiche, herrschaftliche Paris. Das wär's nun fürs Größte. Sein Alter? Die einen tippen auf keltischen Ursprung, die anderen aufgermanischen. Es hat nämlich viel zu bedeuten bei uns, ob man nun keltischer oder germanischer Abstammung ist oder zu sein glaubt. Die meisten ziehen den keltischen Stammbaum vor. Dem Pool, dem Lii und dem Doni ist es allerdings wurschtegal: schaffe muen mir änewaj. Dem Präfekten, der hinterm Münster in seinem Palast unsere Geschicke verwaltet, ist es auch egal: Hauptsache ist, wir huldigen heute brav und gehorsamst der Madame Marianne, der republikanischen Gipsgöttin. So ein Dorfhat auch seine Geschichte, aber wer kennt sie schon. Die Schule schweigt sich darüber aus: es ist besser, die Leute wissen es nicht, wie viele Male ihre Ahnen gelackmeiert wurden, sie würden sich Gedanken machen und Vergleiche ziehen, die eventuell politische Aufsässigkeit hervorbringen könnten.

(...)

Das Dorf. Konglomerat von Banalem und Naturhaftem, Langeweile und gekappten Sehnsüchten, Eingeengtheit und Sprachlosigkeit. Es regnet immer noch.

Sage ich Heimat zu Ixe? Sagte ich Heimat zu Zette/Zettheim, woher ich stamme? Als wir am Dnjepr lagen, Doni, und Heimat sagten, an was dachten wir? An Zettixheim, an Ixzettheim, an den Münsterzipfel, an den Rhein, an die Vogesen, an Sandstein und Lößboden? Ans Wirtshaus, an die Kirche? Denk uns weg aus dieser Kulisse, einfach raus, fort, umgesiedelt und hier Südfranzosen rein, Ostpreußen oder Chinesen, der Wirt hieße nun Schang Tscheng, der Pfarrer Dobrumeit, auf Seppelseppels Hof säße der Landwirt Della-vecchio: was dann? Heimat, Doni, das sind wir. Du und ich und Pool, die Großmiltter und der Hund. Was wir erleben, wie wir sprechen, wie wir saufen, wie wir beten. Ererbtes, Dazugelerntes, Zusammengebasteltes, das Miteinander, die Mimik, das Nichtgesagte, die Signale, die von Antennen zu Antennen funken. Dem allem geben wir dann einen Namen, Ixe, meinetwegen, oder Elsaß.

(...)

Jetzt quatschst du, meint Pool. Wer mit mir einen Seidel trinkt, wer mit mir an der Werkbank steht, wem ich du sage, der ist für mich ein Bestandteil der Heimat. Sprich doch, Mehmet, hab' ich nicht recht? Mehmet sagt: Gsundheit und Insaalah, zwirbelt den Schnurrbart und lächelt vor sich hin.

Wir sind zwei Hergelaufene am Tisch, ich aus Zettheim, Mehmet aus Günlüce.

(p. 24-28)

DER ERZÄHLER UND BERICHTERSTATTER

Ich, Heribert Grahn, Sohn des Franz Grahn und der Marie, geborene Holder, Bruder des 1922 geborenen Armand Grahn, erblickte das Licht der elsässischen Welt am 4. Dezember 1925 in Zettheim, im dritten Stock des Schulgebäudes. Es war an einem Samstagmorgen und die Hebamme sagte zu Papa: Der wird's einmal schön haben, der kommt, wenn die Woche zu Ende geht und die Arbeit verrichtet ist.

Unter meiner Geburtsstube begannen eben die Sechstkläßler mit der Einstudierung der Marseillaise unter der Leitung von Lehrer Archambault, aus dem Puy-de-Dôme gebürtig und von den respektlosen Wackes Arschambodde genannt, was ihm nichts aus-

machte, da er kein Elsässisch verstand, es nicht lernen wollte und es auch niemand wagte, die elsässische Verballbornung ins Französische rückzuübersetzen.

Papa hatte an diesem Morgen vom Inspecteur freibekommen, wohl deshalb, weil an diesem bedeutungsvollen Samstag nach einem halben Jahrhundert preußischer Bevormundung nun zum zweiten Mal ein französischer Grahn geboren werden und somit in dieser ehrenwerten Familie die hoffentlich endgültige Rückkehr des Elsaß an den französischen Mutterbusen besiegeln sollte – so jedenfalls äußerte sich mit pathetischer Stimme Inspecteur Labouche (von Papas älteren renitenten Kollegen despektierlich La Gosch genannt) beim acht Tage später stattfindenden Kindtaufsschmaus.

Arschambodde übte also die Marseillaise ein, während ich schlüpfte. Sie stand wohl nicht auf dem Stundenplan dieses 4. Dezembers, Arschambodde hätte auch “Ma Normandie” oder “Montagnes Pyrénées” einstudieren können, diese beiden innerfranzösischen Volksschnulzen, mit denen man die bodenständigen deutschen Lieder zu verdrängen suchte. Nein, es mußte die Marseillaise sein, ich mußte im ersten Augenblick meines Lebens von dieser martialisch-erhabenen (heute würde ich sagen: blutrünstigen) Hymne geprägt werden, dieser flammende Wegweiser würde mich nun in eine patriotische Zukunft lotsen. Allons enfants de la patrie! rief unter mir das Vaterland. Und: présent! antwortete ich mit Papas Stimme. Keine andere Provinz ist so tief französisch wie das Elsaß! rührte Inspecteur La Gosch beim Kindtaufsschmaus. Vive la France! soll ich da aus meiner Wiege geschrien haben. Vive la France! schrie dann mein Vater. Vive la France! wiederholte die ganze Kindtaufsgesellschaft. Es war dies auch alles, was die Verwandten und Nachbarn auf Französisch herausbrachten.

Papa konnte damals schon passabel Französisch. Er hatte seine erste Umschulung hinter sich, und der tägliche Umgang mit seinem innerfranzösischen Kollegen, Mentor und Aufpasser war nicht ohne Erfolg geblieben. Archambault lobte ihn auch deswegen tagtäglich: Félicitations, mon cher Grahn, vous faites des progrès stupéfiants. Als Papa ihn aber eines Tages fragte, warum er, Archambault, seinen Aufenthalt im Elsaß nicht dazu benutze, Deutsch zu lernen, schon Goethes wegen, legte sich Befremden auf das Gesicht des Franzosen: “Boche” lernen? niemals! Das sei doch keine Sprache, nur Gebell. Und Goethe, der liege Gott sei Dank in der ausgezeichneten Übersetzung des Gérard de Nerval vor. Schade um diesen Goethe, eigentlich, der wäre doch geradezu predestiniert gewesen, ein Franzose zu sein, Frontispiz eines erhabenen Kulturtempels, dessen Säulen Descartes, Racine, Chateaubriand und Hugo hießen. C'est dommage, denn dieser Germane sei doch im Grunde genommen ein Graeco-Romane gewesen, oui oui. Und Papa mußte ihm recht geben, Monsieur Archambault war eben ein Franzose und jeder Franzose ein “homme cultivé”, während wir anderen...

Wir haben noch einen weiten Weg vor uns, pflegte Papa zu sagen, vom elsässischen Hinterwald bis zu den franko-elysäischen Gefilden. Und so schaute er auch mit einer gewissen Überheblichkeit auf seine älteren Kollegen herab, die die neue Sprache nicht so recht in den Griff bekamen. Es war aber auch nicht einfach gewesen, sich im Befreiungswinter 1918/19 und der nachfolgenden Entdeutschungszeit der neuen Lage anzupassen. Die elsäß-lothringischen Lehrer hatten sich radikal umstellen müssen: vom Deutschlandlied auf die Marseillaise, von Schwarzweißrot auf Blauweißrot, von Wilhelm Zwo auf Clémenceau-Poincaré, von Deutsch auf Französisch. Und wer nicht Französisch konnte, der mußte es unverzüglich lernen oder den Dienst quittieren. So mußten also die

Lehrer jeden Abend die neuen Vokabeln büffeln, die sie anderntags den Schülern beibringen sollten. Man nannte dies: la méthode directe. Bitte, nicht mit einer Gehirnwäsche oder einer gewaltsamen Mutation vergleichen: Waren die Elsaß-Lothringer nicht froh, wieder französisch zu sein? Die Rückkehr an den Pariser Busen ziehe Verpflichtungen mit sich, wer diese nicht eingehen wolle, der sei ein schlechter Elsässer, ergo ein schlechter Franzose, ergo ein Staatsfeind, so Monsieur Archambault. Und Papa sagte ja und amen und trat aus der elsässischen Volkspartei aus, die für einen regionalen Status kämpfte.

Papa war ein guter Franzose; er büffelte seine Vokabeln Tag und Nacht. Er wühlte sich so lange durch die französische Grammatik, bis er sich in dieser Sprache wohler fühlte als im heimischen Dialekt, er fühlte sich direkt geadelt, in den siebenten Kulturhimmel gelüpft, wenn er Chateaubriand im Originalton vortrug. Er suhlte sich förmlich im Französischen, so daß dieses erotische Verhältnis meiner Marna zu unheimlich wurde und sie deutliche Grenzen zog: Ich bin immer noch dei ne Marie und nicht irgendeine Chérie, merk dir das. Und sie taten's im Bett weiter auf ditsch.

Papa war also damals schon ein glühender Patriot und blieb es bis an sein Ende. Und dabei hatte sein Liebesverhältnis zu Frankreich doch mit einer Ohrfeige begonnen, die er beim Einmarsch der Franzosen von einem Capitaine verabreicht bekam, weil er vergessen hatte, seine deutsche Studentenmütze vor der Regimentsfahne zu lüpfen. Die Mütze hängt in meiner Kollektion, Papa hatte sie sorgfältig aufbewahrt. Sie fragen warum? Wir, die Grahn's, bewahren alles auf, das Gute wie das Schlechte, das Schöne wie das Häßliche, die Rüffel wie die Belobigungen, die Sündenregister wie die Kommunionbildchen. Wir können und wollen nichts bewältigen, nichts vergessen, sogar die intimsten Ausrutscher nicht. So waren wir, so sind wir jetzt, pflegte Papa zu sagen. Das alles steht nebeneinander. Das muß man gleichzeitig im Auge behalten können, die deutsche Studentenmütze und das Reserveoffizierskäppi. Wir Elsässer können es uns nicht leisten, unsere Widersprüche zu verheimlichen, ohne sie wären wir keine Elsässer, sagte er.

Nun verstehe ich Sie nicht mehr, mon cher, meinte daraufhin Monsieur Archambault. Sie sollten doch endlich diese unglückselige deutsche Periode vergessen. Oder sind Sie doch viel deutscher noch, als ich es glaubte?

Doch von Papa später. Jetzt bin ich an der Reihe. War also da, schrie, wurde abgenabelt, während unten die Arscbamboddesche Marseillaise tobte, und bekam den schönen Namen Heribert, nach einem Onkel, der nicht bei Preußens hatte dienen wollen und sich nach Frankreich verzogen hatte, 1913. Ein Vorbild also, der Onkel Heribert, das mir aber nicht sehr lange als Wegleuchte vorhergetragen wurde, denn eines Tages erfuhren wir, daß er sich in Paris dem Suff und der Unzucht hingab.

Von mir wäre dann nichts Sonderliches mehr zu melden bis zum Kriegsbeginn. Ich lebte glücklich meine Kindheit, stromerte im Gemeindebezirk umher, wurde Meßdiener, flog nach zwei Jahren und etlichen Vierteln Meßwein aus der Sakristei, kam dann zu den Sängerknaben bis zum Stimmbruch, wurde anschließend Blasebalgtreter auf der Orgel bis zu deren Elektrifizierung und kam nach absolvierter Volksschule ins Collège, was mit lustigen Bahnfahrten und den ersten Knutschereien verbunden war. Ich sprach ein gutes Schulfranzösisch, sprach auch ein gutes Schuldeutsch, sprach mit den Kameraden den breiten alemannischen Dialekt, sprach aber im Familienkreis meinen eigenen Idiolekt, eine Mischung aus Papas Alemannisch und Marnas Fränkisch. Wie schon erwähnt, stammte sie aus dem nordöstlichen Lothringen. Ihr Pund und Perd und Damp

hatte sie nie abgelegt, nie ablegen wollen, darauf gründete ihre Identität. In Sachen Haus und Mauer hatte sie sich aber der elsässischen Umwelt angepaßt: Hüs und Mür, der Diphthong "au" hätte zu hochdeutsch geklungen, habe man sie in Zettheim anfangs nicht für eine verkappte Deutsche gehalten? Kurz und gut, ich hatte mir aus beiden Idiomen eine eigene Sprache gebastelt, die ich dann später versuchte, meinen Kindern weiterzugeben. Wer weiß, wie sie sich dann entwickelt hätte, und welche Probleme sich den Straßburger Dialektforschern des nächsten Jahrhunderts gestellt hätten. Bérengères Kulturverständnis ließ aber in unserer Familie keine babylonische Sprachverwirrung aufkommen.

Ich, Heribert Grahn, lebte also eine unbeschwertere rosa Kindheit in Zettheim zuerst, wo Papa von seinem Kollegen Arschambolde und seinem Inspecteur La Gosch zum französischen Schulmeister erhoben wurde, in Ixheim dann ab 1935, wo er als jüngster Schuldirektor des Kreises amtierte.

Meine Jugendzeit hingegen verlief in einem ganz anderen Kontext und wurde von zwei dominierenden Farben bestimmt: Analbraun und Feldgrau.

(...)

Nach dem Krieg, der mir Vater, Mutter und Bruder genommen hatte, fand ich warmen Familienanschluß im Roten Ochsen, wurde ins Lehrerseminar aufgenommen und verdingte mich während einer Exkursion ins Loiretal in Bérengères (32) Armen. Bérengère befreite mich endgültig wie sie meinte, von meinem Nazitrauma, verließ Papa, Maman und die großartigen Loire-Schlösser, um sich im Elsaß an meiner Seite kulturmissionarischer Arbeit zu widmen. Sie hielt Salon mit unnachahmbarer französischer Grazie in der Kreisstadt, wo ich meine erste Lehrstelle hatte, gebar mir drei Kinder, machte aus ihnen vollwertige Kulturfranzosen, Vorbilder für den dialektophonen Brei, von dem sie verzweifelt sagte, daß er wohl nie festgefügte Konturen mit kristallinem Inhalt annehmen würde, zog, als die Kinder flügge geworden waren, schweren Herzens mit mir nach Ixe, wo sie mir das schöne Haus baute.

Nächstes Jahr gehe ich in Pension. Was fange ich dann mit mir an?

(p. 45-52)

HERIBERT GRAHNS VÄTERLICHE ROLLE

Drei Kinder habe ich gezeugt, zwei Söhne und eine Tochter. Die Zwillinge Alain und Patrick kamen 1953 zur Welt, drei Jahre später erschien Béatrice. Wir wohnten damals in Straßburg, verkehrten nur in intellektuellen Kreisen, und ich hatte den Kontakt zur Dialektophonie total verloren, obwohl viele meiner Schüler von zu Hause aus Mundartsprecher waren; ich wollte diese Tatsache aber nicht wahrnehmen und behandelte sie pädagogisch wie frankophone Kinder. Wer von ihnen es schaffte, sich sprachlich einzugliedern, den förderte ich; wer es nicht schaffte, dem gab ich zu verstehen, daß sein Platz nicht im Collège sei, sondern draußen im "aktiven Leben" – so unsere Sprachregelung –, das heißt als Handlanger, höchstensfalls als qualifizierter Arbeiter auf einer Baustelle oder in einer Fabrik. Die Faust eines solchermaßen von mir gesperrten Burschen bekam ich während der Mairevolte 1968 zu spüren: der Kerl warf mich kurzerhand aus der Demonstration raus. Mit solchen hochnäsigen Schulginkeln, wie ich einer sei, wollte er keine Revolution machen, schrie er. Wie ich seitdem erfuhr, reagiert er jetzt seinen Frust in einem linksautonomen Gruppchen ab.

Meine Kinder wuchsen also französisch auf wie die Kinder aller meiner Kollegen. Die meinen hatten jedoch den Vorteil, zu Hause das schönste, reinste Französisch zu hören und zu erlernen: Bérengères Touraine-Französisch, um das uns alle Kollegen beneideten. Elsässisch bekamen meine Kinder nur selten zu hören: nach Ixe nahm ich sie nie mit, und in der Schule sorgte ich dafür, daß sie immer in Klassen kamen, in denen die Frankophonen die Mehrheit ausmachten und diesen Klassen den Stempel einer gewissen Exklusivität aufdrückten. Ich setzte dann trotzdem durch, Goethe zuliebe und dem Capitaine zum Trotz, daß sie in der Sexta Deutsch als erste Fremdesprache wählten. Patrick sprang aber bald vom Deutschen ab, dies auf Anraten seines Deutschlehrers, der fand, daß es für einen so intelligenten Burschen eigentlich zu schade sei, sich mit der Sprache der Nazis abzumühen, so ein feinfühler Junge sollte sich eher mit romanischen Sprachen abgeben. So kam es, daß Patrick heute fließend Spanisch, Portugiesisch und Italienisch spricht, aber unfähig ist, die elsässischen Ortsnamen korrekt auszusprechen. Er schaffte seine Examen mit spielender Leichtigkeit und wirkt heute als Assistent an der Pariser Sorbonne.

Alain blieb beim Deutschen und nahm Englisch dazu: er hatte sich schon früh für die Diplomatie und die Politik entschieden, und da sind halt diese beiden Sprachen unentbehrlich. Auch er sprang mit Leichtigkeit über alle Hürden, trat dann nach absolvierter Nationaler Verwaltungsschule in den Staatsdienst ein, wurde zum Sous-Préfet im Bordelais ernannt und wird in einigen Wochen nach Paris übersiedeln, wo das Innenministerium solche jungen hungrigen Wolfe braucht, wie er einer ist.

Ein jeder Vater wäre stolz auf zwei so hochintelligente, gewitzte, ehrgeizige Söhne. Ich bin es auch. Ich stelle mir jedoch in letzter Zeit immer wieder die Frage, ob ich wirklich ein Vater zu ihnen gewesen bin oder nur ein väterlicher Einpauker, ein väterlicher Intelligenzquotiententrainer. Wirkliche Väter verankern ihre Kinder in Stamm, in der Heimat, in der Sprache, in der eigenen Geschichte. Wirkliche Väter geben Selbstgemachtes, Handgemachtes weiter, ich vermittelte nur Fremdes, Entfremdendes, Erfahrungen aus zweiter Hand, hochgezüchtete Asepsie. Ich war nie mit meinen Söhnen in Baers Wirtschaft. Ich habe es versäumt, ihnen das Okulieren und die Pilzkunde beizubringen. Ich bin mit ihnen nie durch die alten Kochersberger Dörfer gewandert. Ich bin kein einziges Mal mit ihnen über die Rheinbrücke. Meine Söhne haben keine Vergangenheit im Elsaß. Das Elsaß ist für sie ein neutralisierter Boden, aus dem kein Saft in sie eindringt. Nicht einmal die alten Lieder, die meine Eltern mit mir gesungen hatten, die sie selber von ihren Eltern ererbt hatten, habe ich ihnen beigebracht. Halt, es gab da doch eine Ausnahme: als ich in Alains Deutschbuch die Lorelei entdeckte, packte es mich, und ich sang ihm das Lied vor, schämte mich aber gleich danach, daß ich meiner verdrängten Gefühlsduselei so einen jähen Ausbruch erlaubt hatte.

Egal nun, sie haben es zu etwas gebracht, meine Söhne, und ich war maßgeblich an diesem Aufstieg beteiligt.

Béatrice war von Kindheit an sehr aufmüpfig, besonders ihrer Mutter gegenüber. Die vornehme, stilisierte Atmosphäre, die uns umgab, schien sie anzuwidern. Sie schockierte Bérengère durch ihre rüden Manieren, durch ihre vernachlässigte, verslangte Sprache, wie sie nur konnte. Ich kann schon sagen, wir hatten unser Kreuz mit dem Mädchen und suchten immer wieder nach schwarzen Schafen in unseren Familien, die die Präsenz von "asozialen Genen" – wie der Capitaine es so treffend formulierte – in dem einen oder dem anderen Clan dokumentieren konnten. Als es dann soweit war mit Béatrice, daß sie aus-

flippte, sagte Bérengère: Genau wie dein Onkel Heribert. Das war dieser Fremdenlegionär, dessen patriotische Aufwallung mir zu diesem altfränkischen Namen verholphen hatte, der dann aber nach absolviertem Militärdienst ein normwidriges Verhalten an den Tag legte und, wie es hieß, als zerlumpter Prolet während einer kommunistischen Kundgebung in Paris einem Hirnschlag erlag. Ich sagte nichts zu dieser Entdeckung, wußte ich doch, daß Béatrice ihre Widerborstigkeit von Grahns geerbt hatte, und zwar direkt von ihrem Großvater. Ich war damals nicht sehr stolz darauf. Heute allerdings sehe ich das anders und beneide das Mädchen, das unbeirrbar seiner Wege geht, wie es Papa getan hatte, koste es das Leben. Und zwischen den beiden stehe ich, ein angepaßter Nachbeter, ein elsässischer Papagei... Heiliger Masoch, bitt' für mich.

Für ihren Vater hatte Béatrice ein Faible, obwohl ich ihr nie nichts verzieh. Ist sie mir nicht einmal, in der Schwämmezeit, mit dem Bus nach Ixe nachgefabren? Sie war damals sechzehn Jahre alt und schon aus zwei Schulen geflogen, aus dem Lycée und einem schicken Mädchenpensionat. Was tust du hier, Béa? Weiß es Mama? Sie antwortete nicht, schaute mich mit ihren großen grünen Augen an und lachelte komplizenhaft. Dann gingen wir Schwämmele suchen. Ich werde diesen Tag nie vergessen an dem ich sie entdeckte, und sie die Natur, von der sie bisher nur das papierne Negativ kannte. Sie betastete die Bäume: das war nun kein Gedicht mehr, sondern lebendige Wirklichkeit, sie kletterte bis in die Kronen hinauf sie kniete ins Moos und tauchte ihre Nase hinein. Sie nahm Käfer in ihre Hand, hauchte sie an und setzte sie wieder ins Laub. Sie blieb lange vor einer Eidechse sitzen und hielt mit ihr Zwiesprache. Und sie wollte so viel wissen, denn sie wußte nichts, wie die Bäume hießen, woher die Pilze kämen, was das für Käfer seien, warum denn kein Grünspecht zu hören und kein Reh zu sehen sei, ob dieser Wald eine Geschichte habe, warum er Krittwald heiße, warum, ob, wie, wo, was, wann, o Béatrice, war das ein herrlicher Nachmittag, an dem wir zwar wenig Schwämmele, aber zueinander fanden.

Dann führte ich dich zur Eiche, wo dein Großvater sich hingelegt hatte, um die böse Welt nicht mehr zu sehen. Wir hatten euch nie davon erzählt, auch nicht vom traurigen Ende von Großmama.

Dann führte ich dich zur Lichtung, wo wir als junge Burschen Maiglöckchen pflückten, die wir unseren Mädchen an die Bluse steckten. Und dort wuchsen die Erdbeeren, und hier war ein Hochsitz, der dem alten Baer gehörte, in der Brunstzeit konnte man von dort oben aus das Hirschrudel beobachten. Das elegante Kahlwild kam immer zuerst aus dem Gebüsch, vorsichtig die Lichtung beäugend, dann folgte der Sechzehnder, schnaubend und röhrend das Rudel umkreisend, den Rivalen verjagend, manchmal gab es einen kurzen Kampf, man hörte das Krachen der Geweihe, dann stolzierte der Sieger im gespreizten Stehschritt bis in die Mitte der Waldmatte und gab durch sein Imponiergehabe bekannt, daß er der Herr sei, der unbezwingbare... Danach ließ ich die Kelten sich um den Druidenstein aufstellen, auf dessen Spitze die Äquinoktialsonne zu liegen kommt; sie legten die Wege an, teilten das Land in Gemarkungen ein und gaben unseren Flüssen die Namen, die sie heute noch tragen.

Dann ließ ich die Römer am Wald entlang ziehen hinein getrauten sie sich nie – und bei Ixe ein Relais erbauen. Schließlich kamen die Alemannen, setzten sich im Land fest, gaben ihm ihre Sprache, rodeten den Wald, machten Ackerland daraus, daher der Name Kritt, Gereuth, und gaben sich dann später als Elsässer aus. Im Bauernkrieg loderten hier die Lagerfeuer der Aufständischen, die dann zu Zehntausenden von den Lothringern

niedergemetzelt wurden. Und es kam der Dreißigjährige Krieg mit seinen Verwüstungen und Epidemien – Schweden, Kroaten, Spanier, Deutsche und Franzosen miteinander, nacheinander, das große Gemetzel, die schreckliche Brandschatzung und die totale Verödung. In Ixe lebte kein einziger Mensch mehr, Béatrice, und das Kritt war zu einer Wildnis geworden, Bäume waren gewachsen, Dornengestrüpp hatte die Äcker gefressen. So entstand der Krittwald, Béatrice. Nach dem Krieg kamen Einwanderer aus der Schweiz und aus Vorarlberg, unter ihnen die Grahnns und die Baers. Die Grahnns ließen sich in Zettheim nieder die Baers in Ixheim. Wie das Land dann wieder aufblühte, Béatrice, wie die Dörfer reich wurden, wie die jungen Burschen für Napoleon in Rußland verbluten mußten, wie dann der lange Frieden kam, wie die schönen Bauernhäuser entstanden, wie die Deutschen kamen, 1871, und das Leben seinen ruhigen Lauf weiterging, wie dann der Erste Weltkrieg kam und die Ixemer Männer wieder in Rußland verbluten mußten. Dann kam meine Zeit, Béatrice, die glückliche Jugend und noch einmal der Krieg: wie Papa die Marianne rettete und den Kopf nicht beugen wollte und dafür mit dem Leben bezahlen mußte, wie die Ixemer Burschen ein drittes Mal nach Rußland geschickt wurden, um dort zu verbluten. Und nach dem Krieg die Auferstehung und der Sprung in die Modernität. Dein Land, Béatrice, deine Ahnen, von denen du deine Starrköpfigkeit geerbt haben mußt, diese Rechthaberei, diesen Sinn für das Ungekünstelte, diesen Sinn für die Gerechtigkeit, für die wahre Freiheit, die des Individuums. Nein, Béatrice, das habe ich dir damals nicht gesagt, das füge ich heute abend hinzu und es reut mich, daß ich es dir nicht gesagt habe.

Wir fuhren nicht nach Hause, wir aßen mit den alten Baers zu Nacht und plauderten mit den Stammgästen bis spät. Du sagtest wohl nicht viel, dein Französisch und dein Schuldeutsch kamen nicht gegen unser Elsässisch an, und so mußte ich immer wieder übersetzen. Ich tat es gern, Béatrice. Wovon wir sprachen? Oh, von ganz einfachen Dingen, vom Wetter und der Dorfpolitik, von der Arbeit und den Preisen, von den Leuten auch, den Schrullen der einen, der Vornehmthuerei der anderen, von den Geburten, den Hochzeiten, den Begräbnissen.

Dann saßest du oben in der Mansarde vor dem Mützenschrank und wolltest noch so vieles wissen, doch ich war müde. Auch als du ein Foto von mir als Burschen fandest und mich fragtest, ob ich damals ein Mädchen kannte in Ixe – du hattest bestimmt eine Liebste, Paps, so wie du aussahst, müssen dir die Mädchen direkt in die Arme geflogen sein –, antwortete ich ihr nur mit langem Gähnen. Schlaf jetzt, Béa.

Am anderen Morgen gingen wir in die Frühmesse, fürs Hochamt waren wir nicht sonntäglich genug gekleidet. In Straßburg gingen wir selten zur Kirche, nur zu Weihnachten, Ostern, Pfingsten. Ich hatte aber doch daran gehalten, daß meine Kinder den Religionsunterricht besuchten und ihre feierliche Kommunion machten. Nachher streiften sie allerdings das alles wieder ab. Béa kniete neben mir, in Andacht versunken. Ich hatte sie noch nie so gesehen. Ich selber konnte mich nicht einer frommen Rührung erwehren, die Atmosphäre war aber auch danach in dieser ehrwürdigen Dorfkirche: diese alten Frauen, diese alten Männer, dieser alte Pfarrer, die nun hier am Ende einer langen christlichen Entwicklung standen, der eindrucksvolle alte Gesang, der aus diesen Kehlen kam, dieses elsässische dörfliche Hochdeutsch, das rauh und weich zugleich klang, die Wärme, die diese Gemeinschaft ausstrahlte, Gemeinschaft der Heiligen, dann das Vaterunser im langsamen Rhythmus, der seit fünfzehnhundert Jahren aus elsässischen Herzen fließt, Inbrunst und Zuversicht, Hingabe und Verlangen, das wiegende Gemurmel zur kräftigen

Anrufung anschwellend, Dein Reich, Dein Wille, gib, vergib, führe uns nicht in, erlose uns, Vater, Vater : die Sprache steht da plötzlich vor mir in ihrer gewaltigen Ursprünglichkeit, unsere ganze Geschichte hinter sich herziehend. Wie hatte ich nur dies Vaterunser vergessen können, wie hatte ich nur diesen Vater vergessen können, wann war das geschehen? Als ich anfing "père" zu ihm zu sagen, als ich ihn übersetzte und somit eine verfremdende Distanz schuf zu ihm? Béatrice beugte sich zu mir herüber und flüsterte: Papa, ist das das "notre père"? Schreib es mir auf, Paps, sagte sie nach der Frühmesse, das deutsche, Ixemer, "notre père". Jedesmal wenn ich Heimweh bekomme, in der Touraine, werde ich es aufsagen.

Wir frühstückten bei Baers : Bauernbrot, Speck und Käse. Béatrice war außer sich vor Freude. Dann fuhren wir nach Hause.

Acht Tage später brachte Bérengère sie zum Capitaine Danglas-Villiers (33). In der Touraine schaffte sich nach drei Jahren mit Mühe und Not ihr Baccalauréat, bekam als Belohnung vom Grandpapa eine Reise in die Provence bezahlt, dort lernte sie einen Berliner Studenten kennen, verliebte sich in ihn, floh mit ihm nach Berlin und tauchte dort in der radikalen Polit-Szene unter. Der Familienrat trat zusammen. Der Capitaine war eigens aus Azay-le-Rideau nach Straßburg gekommen. Man beschloß, ihr einen letzten, eindringlichen Brief zu schreiben, falls sie sich dann weigern sollte, in den Schoß der Familie zurückzukehren, würde sie aus unserer Gemeinschaft ausgestoßen werden. Bérengère weinte, stimmte dem Beschluß aber zu. Die zwei Brüder streckten finster den Daumen nach unten. Der Capitaine sprach von Undank und Vaterlandsverrat. Ich enthielt mich der Stimme. Seitdem wird ihr Name bei uns nicht mehr erwähnt. Und, so weh es mir auch tat, ich hielt mich an die vom Capitaine festgelegte Vereinbarung.

Paps, Du würdest dich freuen, wenn Du mich Deutsch sprechen hörtest...

Paps, merkst Du denn nicht, daß euer pervertiertes Leistungsdenken euch vom wirklich Wichtigen isoliert?

Paps, wenn man sich persönlich weiterentwickeln will, muß man die Karriere radikal ablehnen...

Paps, Du hast einen ersten Schritt getan, indem Du nach Ixheim zurückkehrtest. Wann wirst Du nun den zweiten wagen?

Paps, ich glaube nicht an einen Sieg unserer Rotfront.

Paps, ich hasse die Gewalttatigkeit, uns bleibt aber keine andere Wahl, als diesen Kampf durchzustehen, denn man hat uns zu Außenseitern gemacht. Paps, wenn Du in einer gewissen deutschen Presse von widrigem Geschmeiß, von roter Schlangenbrut und Ratengezücht liest, dann sag dir, das behaupten namhafte deutsche Politiker unter anderen auch von Deiner Tochter. Vor vierzig Jahren jagte man die Judensau, heute ist die Kommunistsau dran...

Paps, schreib mir doch...

Paps, ich würde Marna so gern um Verzeihung bitten, ich kann es aber nicht... noch nicht...

Paps...

Nach Schleyers (34) Tod, als im Elsaß die französische und die deutsche Polizei in brüderlicher Eintracht ihre Jagd auf mutmaßliche Terroristen und Sympathisanten unternahmen, dabei sogar die elsässische Anti-AKW-Front gründlich unter die Lupe nehmend, fanden die Spürhunde auch bis zu mir. Jemand mußte von den Berliner Briefen gewußt haben. Der Widerstandsheld Danglas-Villiers konnte in letzter Minute, dank seiner Beziehungen zum Innenministerium, die Sache abblocken und somit Alains Karriere retten.

Ob Béatrice ihr Vaterunser immer noch auf sich trägt?

(p. 116-125)

**AUS DER NAZIZEIT IN IXHEIM I:
"IHR HABT DIE MENSCHLICHKEIT
GERETTET."**

Die Runde sitzt im Gasthaus von Mamama Katrin und Bababa Jerri Baer. Vergangene Zeiten werden vor dem Erzähler heraufbeschworen.

Wir waren ein relativ kleines Dorf damals. Wir bedeuteten denen nicht viel. Da gab es andere Dörfer, aufmüpfige Dörfer, die ihnen zu schaffen machten. Wir verhielten uns ruhig, deshalb ließen sie uns auch in Ruhe. Wer nicht die Kraft hat, die Sachen zu ändern, der soll die Finger davon lassen.

Sollte doch draußen geschehen, was wollte: wir hatten damit nichts zu tun. Wir durften nicht mehr französisch sprechen: aber hatten wir es je getan? Wir durften keine Baskenmütze mehr tragen, eine saublöde Verordnung, aber sollte man seine Freiheit einer Baskenmütze wegen riskieren? Daß auf der Salzbüchse nicht mehr "Sel" stehen durfte, sondern "Salz", daß auf dem Friedhof die französischen Inschriften herausgemeißelt wurden, daß die Partei sämtliche Vereine auflöste, daß der Jerri ein Führerbild in seine Wirtsstube hängen mußte, daß wir allen Furz lang die Hakenkreuze heraushängen mußten, na ja, das zeugte nicht gerade von der Gescheitheit der neuen Herren, aber immerhin war es noch erträglich. Man muß so manches hinnehmen, um in Frieden leben zu dürfen.

Während der Krämer Lévi und seine Familie, die doch zu uns gehörten, ins KZ kamen und dort vergast wurden – schweigt, wir haben es alle gewußt –, während die Welt um uns herum in Flammen stand, backten wir Kuchen und schlachteten schwarz unsere fetten Säue. Was hätten wir tun sollen, Heribert? Uns sinnlos aufopfern? Kleine Leute haben keine andere Wahl, als zusammenzuhalten und zu überleben. Das haben wir getan. Und wenn der Lehrer (35) und der Berschong den Mund gehalten hätten, wäre in Ixe gar nix passiert. Die Sache mit den Lévis ausgenommen...

(...)

Mamama Katrin räuspert sich: die beiden hatten eben weiter gesehen, als ihre Nasenspitze reichte. Sie hatten begriffen, daß es so gekommen war, weil Millionen von braven Deutschen auf die Ixemer Art reagierten, als der Hitler aufstand. Und kein einziger von allen Ixemern, mich einbegriffen, hat sich gerührt, als man den Lévi und die seinen abholte. Nur Heriberts Mamma. Na, erzähl du es, mein Junge. Madame Lévi war schwer krank, als die Franzosen abrückten, deshalb hatten sich die Lévis nicht beizeiten in Sicherheit bringen können. Als sie vor Angst bebend aus dem Haus kamen, von den Gestapoleuten flankiert, ging Marna auf sie zu und umarmte sie aile vier. Sie bekam dafür eine Kolbensschlag

ins Kreuz. Wir mußten sie mit zwei gebrochenen Rippen ins Spital bringen lassen. Ihr habt es alle miterlebt: hinter jedem Fenster zitterten die Gardinen.

Ich hab' es auch gesehen, sagt Jerri mit bedrückter Stimme, und bin erst aus dem Haus heraus, als die Gestapo weg war. Ich...

Du konntest dir keine Extratouren leisten, Jerri, deiner Gefangenen wegen. Ich weiß es von meinem Babbe, unterbricht ihn Schilles.

Und da kommt es heraus, was auch ich nicht wußte: vom Juli 40 bis Ende 43 haben die beiden Baers nahezu ein halbes Hundert entflozene französische Gefangene aufgenommen, beherbergt und dann weitergeleitet.

Das kam so, erzählt Jerri: Der Neuwaldförster klopfte eines Nachts an die Hintertür und sagte, als wir in der Küche saßen: Jerri, du mußt mir helfen. Ich habe drei entflozene Gefangene im Forsthaus versteckt. Andere werden nachkommen. Wir haben nämlich eine Fluchtorganisation aufgebaut. Ich kann aber die Leute nicht länger als eine Nacht im Forsthaus beherbergen. das wäre zu gefährlich. Bei mir geht Militär und Polizei ein und aus. Ich brauche also eine sichere Unterkunft, wo die Männer sich ein paar Tage ausruhen können, wir holen sie dann bei passender Gelegenheit ab und bringen sie nach Frankreich hinüber. Das war schon im Juli 1940. Die Organisation funktionierte drei Jahre lang, bis der Förster, einer anderen Sache wegen, verhaftet wurde und sich die Organisation auflöste. Sie kamen meistens nachts an, von meinem Hoenheimer Neffen Bertrand, der für ein Transportunternehmen fuhr, hergebracht. Wir schlossen sie zuerst in der Scheuer ein, dann richtete ich ihnen ein prima Versteck zwischen Waschküche und Schweinestall ein, wo ich mein Gerümpel hatte. Das konnte von der Waschküche aus gut beheizt werden, und das Grunzen der Schweine überdeckte den Lärm, den sie gelegentlich machten. Kommt mit hinaus, ich habe alles so belassen, wie es damals war.

Wir gehen hinaus und begutachten das Versteck. Die Waschküche die nt nicht mehr, der Schweinestall ist auch leer. Spinnweben und Gerümpel, verrostete Fahrräder und wurmstichige Tische und Stühle. Hier also ist es geschehen, was niemand erfuhr in Ixheim, bis auf den heutigen Tag.

Nur einer wußte es in Ixe, fährt Jerri fort, Schilles Babbe, der war Metzger und versorgte mich mit Fleisch für die Leute. Das wird nächstens alles abgerissen werden, Therese (36) will die Scheuer zu einem Disco-Club umbauen. Was das ist, weiß ich nicht. Hier kommen die Toiletten hin, sagt sie.

Wir haben unsere Sensation. Die Jüngeren schauen gebannt auf die beiden zusammengeschumpften Alten, die während der Nazizeit Ixheims Ehre gerettet haben. Stellt euch dann die Szene nach der Befreiung vor: Katrin und Jerri vor der Front der gewehrpräsentierenden Truppe auf dem Straßburger Kleberplatz, und General de Gaulle in höchst eigener Person schreitet auf sie zu, heftet ihnen die Ehrenlegion an die Brust, umarmt sie mit bewegender Feierlichkeit, tritt dann ein paar Schritte zurück und legt die Hand ans Käppi, während die Militärkapelle die Marseillaise intoniert. Abends dann großer Bahnhof in Ixe, die Clairons blasen Tusch, die Fahnen senken sich, der Maire hält eine von Tränen der Freude und des Stolzes benetzte Rede. Danach Freibier im Roten Ochsen. Ja, so hätte es sich abwickeln können.

Und ihr habt nach der Befreiung kein Wort darüber verloren? Und ihr habt keine Widerstandsmedaille beantragt? Während doch damals so mancher Elsässer, und hatte er nur mal eine Ordnungsstrafe wegen unerlaubten Bérettragens bekommen, sich als Widerstandsheld aufspielte und geradezu nach vaterländischer Anerkennung lechzte?

Na ja, das war doch eine Selbstverständlichkeit, daß wir den armen Männern halfen, nach Hause zu kommen. Und die Zeugen waren tot: den Förster hatten die Nazis geköpft, und mein Neffe Bertrand war in Rußland gefallen. Die anderen Mitglieder der Fluchtorganisation kannten wir nicht. Wir waren schon überglücklich darüber, daß es nie herausgekommen war, das genügte uns. Und zudem...

Jetzt wird Jerri verlegen: Sag du es, Katrin. Na ja, es muß halt mal raus. Eines Tages, es war im Mai 45, kurz nach dem Waffenstillstand, entdeckte ich drei deutsche Kriegsgefangene in der Scheuer. Die armen Jungs, der eine war kaum siebzehn. Es waren Pfälzer. Sie waren total entkräftet. Da haben wir sie halt ins Franzosenversteck verfrachtet, haben sie hochgepäppelt, und Schilles Babbe brachte sie anschließend in seinem Lieferwagen bis zur Grenze bei Weißenburg. In dem Lager, aus dem sie entflohen waren, mußte man von der Sache Wind bekommen haben: bis Oktober 45 haben wir auf diese Art an die zwanzig Wehrmächtlern gemästet und über die grüne Grenze abgeschoben. Dann versiegte die Quelle. So, nun wißt ihr alles, nun versteht ihr auch, warum wir beide und dem Schilles sein Babbe nie kein Wort darüber verloren haben. Nur dir hat er es gesagt, Schilles, und nur die Hälfte hat er gesagt, die erste Hälfte unserer gemeinsamen Geschichte. Nun ist er auch schon lange tot, der liebe Schang.

Schluß für heute, sage ich und stelle das Gerät ab. Und weg mit dem Bier. Jerri, hol uns den besten Elsässer aus dem Keller. Das muß gefeiert werden.

Was denn? fragt der Alte verdutzt.

Ihr beide habt die Menschlichkeit gerettet. Dafür kann euch keine Medaille, kein Diplom entlohnen. Ihr Jungen, von allem, was ihr heute gehört habt, behaltet nur dies und gebt es euren Kindern und Kindeskindern weiter, ich...

Ich kann nicht mehr weitersprechen, denn ich finde mein Pathos so albern. Mutter Katrin lacht aus vollem Hals, und der Bababa schüttelt verwundert den Kopf...

(p. 103-108)

NAZIZEIT IN IXHEIM II: FÜR FÜHRER, VOLK UND VATERLAND

Wie hat's angefangen? Wie platzte die Nachricht von der Einziehung der Elsässer in unsere von der örtlichen Nazifirma nach außen hin abgeschirmte Geborgenheit? Wir hatten uns mucksmäuschenstill verhalten und den Grahn und den Berschong als Sündenböcke in die Wüste geschickt. Den Krieg, den sollten die anderen führen, die in Berlin, die ihn angezettelt hatten, die in London, die uns zu befreien hatten. Und jetzt aber hieß es, mitmachen. In den RAD (37), da wären wir noch gegangen, so drei bis sechs Monate Gräben ziehen und Bunker bauen, na ja. Aber nach Rußland? Nein, das war nun doch zu verbrecherisch, uns dort hinzuschicken. Ein paar schlaue Burschen überlegten nicht lange, flohen über die Vogesen und verschwanden im französischen Untergrund. Da drohte

der Gauleiter (38) in Straßburg mit der Sippenhaft (39). Was machst du also, wenn du deine Eltern vor der Ausweisung nach Polen oder dem KZ bewahren willst? Du packst dein Holzköffchen, ein Drittel Wollsachen, zwei Drittel Verpflegung: Speck, Schnaps und Zigaretten, und meldest dich zur Stelle. Armand war bei dem ersten Schub, als Sohn eines KZlers konnte er es sich nicht leisten, seine Familie noch mehr zu belasten. Das war Ende 42. Dann kamen wir nach und nach aile dran. Und so zogen hundertdreißigtausend Elsässer und Lothringer, darunter dreißig Ixemer, in den Krieg, in der Hoffnung, diesen Krieg so schnell wie möglich zu verlieren.

Doni: Ich war im selben Schub wie der Berschong. Wir mußten uns morgens um neun auf dem Kasernenhof in der Stadt melden. Dort fing das Theater gleich an: Gebrüll der Unteroffiziere, politisches Gequatsche der Nazibonzen: Elsässische Männer! An euch liegt es jetzt zu bezeugen daß der Glaube und das Vertrauen des deutschen Volkes in das Elsaß auch im Entscheidendsten nicht zu Schanden wird: im soldatischen Einsatz gegen unser aller Feind, die Unmenschlichkeit des Bolschewismus! Unserem Führer Adolf Hitler, Sieg...

Das Heil kam nicht, wir piffen, wir johlten, wir buhten. Einige von uns hatten schon übers Maß gesoffen, und die Schnapsflaschen kreisten ununterbrochen. Dann wurden wir in Kompanien eingeteilt. Aus einem Kasernenfenster lugte ein MG heraus. Die Begleitmannschaften hatten aufgepflanzt. Wir marschierten durch die Stadt. Die Leute standen stumm auf den Trottoirs. Die Frauen und Mädchen weinten. Da fingen sie im ersten Glied an zu singen. Es war die Marseillaise. Bald sang das ganze Bataillon. Leute, das war was. So inbrünstig habe ich in meinem Leben nie gesungen, nicht vorher und nicht nachher, sogar in der Kirche nicht. Die Begleitmannschaften brüllten, doch es nutzte nichts. Und als die erste Strophe gesungen war, fingen wir wieder von vorne an, denn die zweite kannten wir nicht. So erreichten wir den Bahnhof. Auf dem Platz standen Maschinengewehre. Wir wurden in die Waggon eingeteilt. Da ging es erst richtig los. Wir rissen die Brändaxte aus den Halterungen, machten aus den Sitzbänken Kleinholz, jeder nahm sich ein Stück Latte und schlug damit die Fensterscheiben ein. Einigen Begleitsoldaten, die anlegen wollten, wurde das Gewehr entrissen. Aber da waren schon die Feldgendarmen und die Gestapo, auch kam der MG-Trupp herangesprungen, und Schluß war's mit der Meuterei. Ich sah, wie sie den Berschong abführten. Er intonierte die Internationale, aber schon hatte er einen Gewehrkolben im Kreuz. Er fiel längs hin, und sie schleppten ihn ab. Als der Zug über die Rheinbrücke fuhr, warf der Barnert Seppel aus Zette einen blauweißroten Blumenstrauß ins Wasser. Der Walter Nandel weinte wie eine kleines Kind. In Darmstadt reichten uns Rote-Kreuz-Schwestern Kaffee in den Zug, wir warfen ihnen die Becher an den Kopf. In Braunschweig stiegen wir aus. Dort erwartete uns die Hölle. Sie trieben uns den welschen Mutwillen aus und verarbeiteten uns in kurzer Zeit zu Kanonenfutter, das dann in Orel gebraucht wurde. Die meisten blieben dort. Ich hatte Glück. (...)

Schang: Auch wir haben die Marseillaise gesungen. Das war am 14. Juli 43. Das Marschbataillon bestand aus Elsaß-Lothringern und Wasserpolacken (48). Das Schiff lief morgens um zwei in Oslo ein. Dort oben ist um diese Zeit schon Morgendämmerung. Als wir uns auf dem Quai formierten, schrie einer: Buewe, 's isch Quatorze Juillet hit. Wir stellten uns im Kreis auf und sangen die Marseillaise, auch die Wasserpolacken grölten mit. Die Chargen brüllten und drohten, wir sangen weiter. Von einem norwegischen Frachtter,

der neben unserem Transporter lag, grüßten Docker mit erhobener Faust herüber. Auch uns erwartete dann die Holle auf einem Truppenübungsplatz bei Hamar. Nach der Ausbildungszeit kamen alle weg an die Ostfront. Wir blieben nur zu dritt zurück, der kleine Bahl, der lange Weber, beide aus Schiltigheim, und ich, wir waren für eine Funkerausbildung vorgesehen. Den Bahl haben die norwegischen Wilderständler irrtümlicherweise von seinem Krad 'runtergeschossen. Der Weber versuchte nach Schweden zu entkommen wurde ertappt und zum Tode verurteilt. Dann mußte auch ich den Weg nach Rußland antreten.

Charles: Ich war zwei Jahre lang an der Ostfront. Zwei Jahre lang immer mit der Nase ganz vorn im Dreck. Und nie keine Schramme abgekriegt. So was nennt man Pech. Im März 45 desertierte ich, etwa fünfzig Kilometer vor Prag, zog Zivilklamotten an, die ich in einem verlassenen Bauernhof gefunden hatte, organisierte mir ein Panjewägelchen, lud ein paar Ballen Stroh drauf und trabte Prag zu. Unterwegs nahm ich müdgelaufene deutsche Landser mit, die vor den Russen flüchteten und unbedingt mit mir tschechisch sprechen wollten, ich markierte aber den stummen Dorftrottel. In einem Kaff nicht weit von Prag hörte ich Gewehrfeuer. Ich band mein Pferd an einen Baum und schlich vorwärts, um die Lage zu erkunden. So kam ich bis zum Bahnhof, dort schossen sich Partisanen mit einem deutschen Stoßtrupp herum. Es waren SS-Leute. Als ich mich von hinten am Bahnhof vorbeidrücken wollte, schnappte mich ein Tscheche am Kragen und hielt mir die Pistole vor den Bauch. Franzuski! schrie ich aus Leibeskräften, Franzos! Français! Zum Glück verstand der ein wenig Französisch. Ich gab mich für einen geflohenen französischen Kriegsgefangenen aus, bekam eine Knarre in die Hand gedrückt, und nun hatte ich meinen dritten Krieg innerhalb von fünf Jahren: 39 in der Maginotlinie mit den Franzosen, 43 an der Ostfront mit den Deutschen, 45 in der Tschechei mit den Partisanen. Mein letzter Krieg dauerte kaum zwei Stunden, dann kamen die Russen, ich bekam einen Partisanenausweis ausgestellt, wurde in Prag in ein Sammellager für Franzosen eingewiesen und durfte Anfang Juni schon nach Hause. In Ixe sprang ich aus dem langsam fahrenden Zug und brach mir dabei ein Bein. Endlich durfte ich in ein Militärlazarett, dies hatte aber keinen Sinn mehr, denn der Krieg war vorbei.

Heribert: Was die jungen Leute hier denn wohl denken; diese alten Frontkämpfer prahlen mit ihren Heldentaten, und was war das schon: Die haben die Marseillaise gesungen, Züge demoliert, Partisanen gespielt, mal ist einer verhaftet worden, mal ein Kamerad erschossen worden. Anekdoten, was? Wie es wirklich war, dort in Orel, in Charkow, auf der Krim, in den Pripjet-Sümpfen, am Dnjepr, in Ostpreußen, in den weißrussischen Waldern, in Polen, wie man dort verreckte, das Trommelfeuer, die furchtbare Kälte, das Hurräh-Gebrüll der angreifenden Russen, das Kettengerassel von Hunderten von Panzern, das Mahlen der Panzerketten über dem Einmannloch, dann der knietiefe Schlamm, der Hunger, die Läuse, der Typhus, die Verzweiflung, die wahnsinnige Angst, dann das Elsässer-Sein, das Wackes-Sein, wissen, daß man nicht dazugehört und trotzdem dabei ist, die Grausamkeiten, die man miterlebt hat, die gehängten Zivilisten, die vergewaltigten Frauen, die verbrannten Dörfer, und man war dabei, man hat mitgeschossen, man hat mitgehängt, man hat, man hat... und getraute sich nicht zu desertieren, desertieren hatte keinen Sinn, was wußten die Russen schon vom Elsaß, wie viele sind beim Versuch überzulaufen einfach umgelegt worden von den Kalmücken und Sibiriaken und Weiß- und Großrussen? Und wer wollte schon in ihren Lagern an Hunger und Krankheit krepieren?

Eine verdammte Schweinerei, in die man unschuldigerweise hineingeraten war, in der man nichts zu verteidigen hatte, keine Heimat, keine Familie, kein Vaterland, nur sich selbst und sein nacktes Leben...

Charles: Aus einem Wäldchen bei Schitomir waren Schüsse auf eine Transportkolonne gefallen. Wir kämmt es durch, umsonst, die Kerle waren entwischt. Der SS-Sturmbannführer (41), der den Einsatz leitete und dem meine Kompanie unterstellt war, ließ das nächstgelegene Dorf umstellen, wir trieben die Einwohner zusammen. Die Männer wurden herausortiert und samt und sonders an die Baume geknüpft, es waren an die fünfunddreißig. Dann wurden die Hütten angezündet. Die Frauen fielen auf die Knie, flehten und weinten. Wir versuchten, sie wegzujagen, umsonst. Da stand eine junge Frau auf, streckte die geballte Faust hoch und schrie auf deutsch: Es lebe Stalin! Feuer frei! rief der Sturmbannführer, die MGs hielten dazwischen, bis sich nichts mehr rührte. Ich war dabei. Was konnte ich dagegen tun, ich allein?

Pool: So was hab ich in Algerien erlebt, Anno 57. Drei der unseren waren von Fella-ghas in einen Hinterhalt gelockt und dort umgebracht worden. Wir fanden sie mit abgeschnittenen Genitalien. Die müssen aus dem Duar am Dschebelhang sein, meinte unser Capitaine. Na, wir haben kurzen Prozeß gemacht. Was sich nur etwas gemuckst hat, Esel, Hund oder Mensch, haben wir niedergemacht und dann das ganze Kaff verbrannt. So wares. Und ich wardabei. Mit dieser Hand habe ich einen gepackt, der in einem Erdloch versteckt war, er wollte nach mir mit dem Messer stechen, da habe ich ihn erwürgt. Mit dieser Hand. Es soli ein Anführer gewesen sein, wurde nachher gesagt, man hat ihn an den herausgerissenen Fingernägeln erkannt, der war schon einmal gefoltert worden und war dann entkommen. Als er so vor mir lag, mit den hervorquellenden Augen, wurde mit übel. (...)

Heribert: Wir sind halt immer überall dabei, wir Elsässer. Auch ich war dabei. Ich habe das zuerst in Raum Bobruisk, dann im Partisaneneinsatz bei Lemberg erlebt. Jedesmal wenn ich allein war, nach einer solchen Aktion, heulte ich mich aus. Und ich fragte mich, wie hätte Papa an meiner Stelle gehandelt. Papa hätte versucht überzulaufen. Papa hatte die Knarre geworfen. Papa hätte... Ach was, wer weiß schon, was Papa getan hätte... Zu Beginn der Invasion wurden wir nach Frankreich verlegt, das Wunschziel aller elsassischen Wehrmächter: in Frankreich kannst du überlaufen. Wir wurden bei Coutances eingesetzt. Na, das habt ihr ja alles im Film erlebt, seit fünfunddreißig Jahren im Nonstop-Verfahren. Nur waren bei uns die Toten echt, der Gestank fürchterlich und der Geschütz- und Bombenlarm zum Wahnsinnig werden. Unser Regiment wurde zerschlagen, es war Nacht, wir flüchteten kopfüber nach hinten. Ich verlor den Kontakt zu meiner Einheit, lief über Felder, stürzte in Gräben, blieb in Drahtverhauen hängen, stieß auf einen Schäferkarren, drinnen lagen die Klamotten des Schafers, ich zog mich um, fand in ein Dorf, man nahm mich auf: Ob ich zu den Amerikanern wolle, die müßten bald da sein. Nein, zu Franzosen will ich. Dann auf einem Fahrrad über Feldwege nach Süden, wieder eine ganze Nacht hindurch. Hinter mir brannte und lärmte der Horizont. Man hatte mir eine Adresse gegeben, und so kam ich zum Capitaine Danglas-Villiers, der mit seiner Partisangruppe südlich des alliierten Durchbruchs operierte. Wir fingen versprengte Deutsche auf, zerschlugen Transportkolonnen, griffen auch einmal die Nachhut einer SS-Division an. Daß wir dabei wenig Gefangene machten, war eine Selbstverständlichkeit, was hatten

wir schon mit ihnen anfangen sollen. In den Ortschaften, die wir befreiten, schnappten wir uns die Frauen und Mädchen, die mit den Deutschen geschlafen hatten, schoren sie kahl und pinselten ihnen ein Hakenkreuz auf den Schädel. Den Capitaine widerte das an, doch er ließ es geschehen, um die Moral seiner bunt zusammengewürfelten Truppe auf ihrem Höhepunkt zu erhalten. Manchmal geschah es auch, daß die halbe Kompanie über ein besonders appetitliches Weib herfiel und an ihm den Siegesrausch kühlte. Auch da stand ich dabei, und manchmal ekelte es mich an, dann dachte ich aber an unsere Partisaneneinsätze im Osten und fand das Vorgehen der französischen Maquisards weit weniger grausam. Heute sehe ich das anders. Was hat man aus uns gemacht, sagt. Wo haben wir überall gesündigt? Ich ging dann mit dem Capitaine zur regulären 1. Französischen Armee, wo ich endlich einen sauberen Krieg führen durfte, wenn man das so sagen kann. Im Dezember 44 zogen wir in Mülhausen ein. Die Befreiung des Elsaß begann. Und wir hatten alles vergessen, was vorher geschehen war. Alles.

Pool: Man vergißt nicht. Man glaubt, vergessen zu haben, es sitzt aber in uns drin, und dann und wann, nachts besonders, springt es heraus und faßt uns an der Gurgel.

Doni: Nach der Orelschlacht kam unser Regiment in den Balkan. Bosnien hieß die Gegend. Wir waren drei Elsässer in der Kompanie. Der Boehler Sepp aus Straßburg war unser Unteroffizier, er war schon 39 bei den Franzosen Sergeant gewesen. Da sagt er eines Tages zu uns, dem Güscht und mir: Buewe, die Lage ist beschissen, wir hauen ab. Er hatte ein bosnisches Mädchen kennengelernt, das hatte einen Bruder bei den Partisanen. Wir gingen eines Nachts auf Spahtrupp, und als wir auf Reichweite der Partisanenstellung kamen, pfiß der Sepp leise durch die Zähne, das war das Signal für den Güscht und mich, uns auf den Boden zu werfen, dann schoß der Sepp seine Maschinenpistole auf die vor uns hergehenden Kameraden leer. Es war eine sternklare Nacht. Keiner entkam. Dem Jürgen, der noch ein bißchen zuckte, gab er den Gnadenschuß mit der Pistole. Am Tag zuvor hatten wir noch miteinander einen Skat geklopft. Aber es waren halt Deutsche, gell, und wir wollten zu den anderen hinüber, und der Sepp war ein eiskalter Hund. Die hätten ja auch auf uns geschossen, wenn sie uns beim Desertieren ertappt hätten. Wir warfen die Waffen weg, banden uns eine blauweißrote Binde um den Arm, und schon wuselte es um uns herum von Partisanen. Aus mir machten sie einen Koch, und der Sepp und der Güscht mußten nun für die Titoisten auf Spätrupp gehen. Was aus ihnen geworden ist, weiß ich nicht. Ich habe sie bald aus den Augen verloren. Aber den Tito, den habe ich gesehen, Leute. Einmal hat er uns inspiziert und von meinem Eintopfgegessen, ja, der Tito. Und jetzt ist er tot.

Schang: Ich hatte das Glück nicht, wie ihr Helden, meinen Krieg als Partisan oder als Befreier zu beenden. Ich geriet, wie viele Tausende unserer Kameraden, in Gefangenschaft. Ich war im Lager Tambow (42), wo die Sowjets die Elsaß-Lothringer versammelt hatten. Ich möchte nicht mehr davon sprechen. Schwerarbeit, Krankheit, Hunger, das waren unsere Genossen, monatelang, für manche war es jahrelang. Aber die Russen hatten ja selber nichts zu fressen und kaum Medikamente für ihre Leute. Außerdem war ihr ganzes Land kaputtgemacht worden. Als wir im Spätherbst 45 heimkamen, waren wir nicht mehr zu erkennen, wir sahen wie ausgemergelte Vogelscheuchen mit schwarzgrauen Gesichtern aus. Tausende von uns sind dort geblieben. Schluß, Schluß jetzt. Was nützt es denn, das alles wieder wachzurütteln.

(p. 133-142)

ÖFFENTLICHE GEMEINDERATSSITZUNG IN IXHEIM

Gestern, Samstagabend: Wildwestszenen in Ixheim. Eine Stunde lang heulten die Motoren auf, die Kawasakis, die Hondas, die Mantas und die ausgemusterten Sportcoupés alle, mit denen die unterelsässischen Cowboys auf Weibchenfang ausreiten. Geknatter, Pneu-gekreische, Gehupe und Gejohle vom Gekläff der Hunde zersagt, schrille Mädchenstimmen in verhunztem Französisch, besoffene Männerstimmen in verbiestertem Dialekt: die Ixemer und Zettermer Jugend reißt aile Ventile auf und läßt schubweise Dampf ab. Es hatte schon am frühen Abend begonnen. Ein Trupp Halbstarker stellt sich vor Mamamas Blumenbeet auf und pißt auf Kommando los, die Pimmel hin- und hergeschwenkt, so daß auch das versteckteste Röslein von der ätzenden Brühe erreicht wird. Als Mamama empört dazwischenfahren will, schreit ihr das Gruppenflittchen Yolande, knappe siebzehn, den Rock aufgeschlitzt und die Brüste aus der Bluse hervorquellend, "vieille sorcière", alte Hexe, ins Gesicht. Katrin drischt mit dem Reisigbesen auf sie los, die Burschen packen ihren Schwengel ein, und schon stürzt sich der erste auf die alte Frau, als plötzlich Pools roter Handklumpen erscheint und dem Spuk ein Ende macht.

Heute morgen können wir Bilanz ziehen: fünf junge Zierlinden geknickt, das Blumenarrangement vor der Mairie verwüstet, an Pools Wagen alle vier Reifen aufgeschlitzt, eine Eisenbahnschranke demoliert und der junge Ratzer schwerverletzt im Unfallhaus. Solche Nächte haben wir öfters in Ixe, in Zette wie auch in Ahwiller, in Bähhoffen, in Cehdorf. Maire Muller hatte wegen dieser Vorfälle letzte Woche eine außerordentliche Gemeinderatssitzung einberufen, zu der die Vereinspräsidenten, das Lehrpersonal und der Herr Pfarrer eingeladen wurden.

Stenogramm der Debatte, die sich in einem Gemisch von Elsässisch und Französisch abwickelte:

Der Maire: Meine Herrschaften, das kann nicht mehr so weitergehen. Dem Unfug muß schnellstens ein Ende bereitet werden. Wer möchte denn noch nach Ixheim wohnen kommen, wenn es hier weiter so zugeht wie im Wilden Westen? Was mich anbelangt, so habe ich vom Präfekten ein tatkräftigeres Einschreiten von Polizei und Gendarmerie gefordert. Das genügt aber nicht.

Die Opposition: Der Maire denkt nur an seine Privatinteressen. Er will nämlich seine Villen an den Mann bringen, dazu braucht er ein ruhiges Dorf, und anstatt das Problem an seiner Wurzel anzupacken, ruft er nach der Polizei.

Die Mehrheit: Haltet 's Maul, ihr roten Brüder! Wir wollen Ordnung und Sicherheit, sonst nichts!

Der Maire: Ich appelliere nun an das Lehrpersonal, die Dorfjugend zur Bürgermoral zu erziehen, so wie es früher gemacht wurde. Zucht und Ordnung muß der Jugend von klein auf beigebracht werden. Der Laxismus und die Disziplinlosigkeit, die sich seit 68 eingebürgert haben, führen zum Chaos.

Lehrer Blatt: Daß wir dem Laxismus huldigen, ist eine wahrheitswidrige Unterstellung, Herr Maire, die ich vehement zurückweisen muß. Wir geben uns alle erdenkliche Mühe, diesen von ihren Eltern verhätschelten Rangen Französisch und Rechnen einzutrichtern. Damit sind wir voll ausgelastet. Was nun außerhalb der Schule geschieht, geht uns nichts an. Dafür sind die Eltern zuständig. Ich bin Lehrer, Herr Maire, nicht Gendarm, es ist nicht mein Beruf, hier in Ixe den Zuchtmeister zu spielen.

Lehrer Grahn: Als wir die Kinder noch bis zu vierzehn Jahren in der Schule hatten und dann bis zu sechzehn in den Abendkursen, konnten wir im Bereich der Bürgermoral noch etwas ausrichten, wir machten Heimatkunde, wir beschäftigten uns mit dem Gemeinschaftsleben, wir untersuchten das Funktionieren der Gemeindeökonomie, und ihr alle erinnert euch noch an die von meinem Vater angelegte Baumschule. Die Jugend blieb damals in der Gemeinschaft verwurzelt. Diese alte Schule hat man uns zerstört. Mit elf Jahren fahren sie jetzt in die Stadt, ins Collège. Dort verlieren sie jeden Bezug zur Dorfgemeinschaft. Unter dem Yorwand der Chancengleichheit mit den Städtern macht man aus ihnen entwurzelte Zwitter.

Lehrer Blatt: Ich gehe da mit meinem Kollegen Grahn nicht ganz einig. Das Collège ist für unsere Jugend die unabdingbare Stufe zum sozialen und kulturellen Aufstieg. Wenn wir ein Collège in Ixheim hätten, wäre kein Entfremdungsprozeß zu befürchten. Wir hätten dann hier ein kulturelles Zentrum, das dem Hinterwäldlergeist, der leider noch in Ixe vorherrschend ist, endgültig den Garaus machen würde.

Tumult im Saal.

Der Maire: Meine Herrschaften, meine Herrschaften, keine Aufregung, bitte. Herr Blatt hat das etwas zu scharfformuliert. So ganz und gar unrecht hat er aber nicht. Ich setzte mich schon seit Jahren für den Bau eines Collèges in Ixheim ein, das wird aber erst genehmigt werden, wenn wir eine größere Einwohnerzahl vorweisen können. Dahinaus geht auch mein Bestreben, so viele Neusiedler wie nur möglich nach Ixheim zu locken. Nun aber zur Sache.

Die Opposition: Nein, zur Ursache! Herr Grahn hat schon recht, wenn er behauptet, die Schule entfremde uns unsere Jugend. Aber nicht die Schule allein! Sprechen Sie doch mal mit den Gewerkschaftsfunktionären unseres Kreises, Herr Maire, die könnten Ihnen erbauliche Geschichten erzählen, wie zum Beispiel die jungen Arbeiter in unseren Betrieben ausgebeutet werden, wie es mit den Arbeitsbedingungen in den tristen Fabrikhallen aussieht, wie...

Tumult im Saal: 'naus mit den Kommunisten! Ab nach Moskau mit euch!

Der Maire: So kommen wir nicht weiter, meine Herrschaften, so nicht. Was sagen Sie zu der Situation, Herr pfarrer?

Der pfarrer: Eine falsch verstandene Modernität, die oft geisttötende Arbeit und die Laschheit vieler Eltern haben viel dazu beigetragen, daß unsere Jugend den Halt verloren hat. Das hängt auch mit der Entchristianisierung unseres Ländels zusammen.

Schilles, Präsident des Jugendclubs: Und Sie haben doch alles getan, nicht wahr, Herr pfarrer, um die Jugend zu gewinnen. Sie haben die Fronleichnam abgeschafft, damit sie auch an diesem Sonntag unbehindert durch die Gassen rasen können. Sie haben den Gottesdienst französisiert, damit sie, die doch kaum Französisch können, Ihren theologischen Jargon besser verstehen. Sie haben...

Tumult im Saal: Jetzt langts aber! 'naus mit dem Autonomist!

Der Maire: Auch mir wird es jetzt zu bunt, meine Herrschaften. Ich habe eine konstruktive Debatte erwartet, und jetzt wird hier sinnlos in alle Richtungen geballert. Ich glaube, wir sollten der Jugend mehr Gelegenheit zum Abbau des ihrem Alter eigenen Staus geben. Die Herren Vereinspräsidenten haben das Wort.

Der Präsident des Musik- und Turnvereins: Wir haben einen Turnsaal und einen Sportplatz. Wir haben Geräte und Sportwarte. Wir haben eine Musikschule eröffnet. Doch die Jugend will nicht kommen. Sie lacht uns aus.

Die Opposition: Recht has sie. Welcher Jugendliche wird sich schon in euren verknöcherten Strukturen wohl fühlen? Welchen Freiraum gesteht ihr euren jungen Mitgliedern zu? Zu welcher Verantwortung zieht ihr sie heran?

Der Maire: Bitte schön, wir haben ein Jugendzentrum gebaut, es ist zwar klein, aber funktionell und wird von jungen Leuten verwaltet.

Der Präsident des Jugendclubs: Wurde verwaltet, Herr Maire. Gestern abend hat das gesamte Komitee seine Demission gegeben. Organisieren wir einen Diskussionsabend, kommt kein Schwanz. Organisieren wir einen Disco-Abend, schlagen sie uns die Stühle kaputt. Wir haben alles versucht, es ist einfach nichts zu machen. Der Jugendclub ist nur ein Heftpflaster, das die Wunde kaschiert. Darunter eitert sie weiter und frißt sich tief ins Fleisch hinein. Es ist die logische Folge der Entfremdungs- und Entäußerungspolitik, die seit Jahren im Elsaß betrieben wird. Hinzu kommt das Leistungs- und Profitdenken, das wie ein tödliches Gift unsere Seele auffrißt.

Die Mehrheit: Quatsch! Quatsch! Hör doch auf mit dem Gefasel, Schilles! Polizei muß her!

Die Opposition: Schafft den Leistungszwang ab! Gebt den jungen Leuten eine ordentliche Arbeit! Schafft bessere Arbeitsbedingungen! Wir fordern die Arbeiterselbstverwaltung!

Tumult. Der Maire hebt die öffentliche Sitzung auf.

(p. 126-131)

MODERNITÄT IN EINER IXEMER KELLERBAR: AUCH IXEMER KÖNNEN 'S

Der Schnitzler Schorsch ist 1. Adjunkt, Verantwortlicher der katholischen Turnsektion und berüchtigt Demonstrateur für Schlagbohrer und andere Heimwerkzeuge. Potente fünfundvierzig, dichter herunterfallender Schnauzer, fettige Backen, Imponierthorax, breitbeinig: ein gemachter Mann, der es sich hat leisten können, die teuerste Villa in die Neusiedlung hineinzuklotzen.

Wir sind ein Dutzend Männer, dazu eine Handvoll Frauen in Schorsch's Kellerbar eingepfercht. Die Kellerbar ist in Ixheim das Statussymbol der Arrivierten. Die Kellerbarbesitzer haben sich zu einem zwar informellen, aber exklusiven Club zusammengefunden. Am Wochenende verkehrt man nur unter Kellerbarbesitzern in Kellerbars. In den Kellerbars werden die Geburtstage und die Gehaltserhöhungen, die Verlobungen und die Kindtaufen gefeiert, dann auch der Sylvesterabend, der Messtabend und solche Abende, an denen man gar nix feiert und nur ganz einfach stolz und froh ist, in einer Kellerbar zu sitzen und Whisky zu trinken wie die noblen, schicken Leute von Welt. In solch einer Ixemer Kellerbar gehen Kupfer, Holz und Plastik, Kitsch und derbe Rustikalität eine kindlich protzende Verbindung ein. Abgegucktes Modisches wird hier durch handwerkliche Kniffe funktionell gemacht, Familienantiquitäten werden mit Pfiff – wie man meint – in

die Ausstattung eingebaut. Wir hocken hier in einer mit Tannenbrettern gespickten Styroporhöhle. Das Licht kommt von einem Wagenrad, an dem eine Neonkrone befestigt ist. An den Wänden hängen: ein röhrender Hirsch im Abendrot, ein Taufbrief aus dem letzten Jahrhundert, ein Christus am Ölberg, ein – wo geldautes? – Exvoto, das Hochzeitsfoto der Urgroßeltern und eine knallige Reldame für Schlagbohrer, die nackte Miss Schlagbohrer, den Schlagbohrer wie eine Maschinenpistole an die Hüfte geldemmt.

Der Weißwein ist warm, wir kühlen ihn mit Eiswürfeln. Wir blödeln. Schorsch prahlt mit seinem Neubau. Wir hatten ihn vorher zuerst bewundern und begutachten müssen, vom Dachfirst bis zum Klo. Die Feste steht klotzig in der Siedlung, alles andere durch ihre eindrucksvolle Präsenz, durch ihre Mächtigkeit einfach niederdrückend zur nichtssagenden Komparserie degradierend. Mein Blick blieb fasziniert an den ausladenden schmiedeeisernen Balustraden und Ornamenten hängen, mit den en je des Fenster, die zwei Balkone, die Terrasse und die Eingangstür prahlen, und ich fragte mich, ob da der Kitsch verrückt spielte, oder ob dieser auswuchernde Schwulst wohl der Ausdruck eines neuen Kunstempfindens sein könnte.

Um den Prachtbau herum sechs Ar hochheiligen Rasens, wohl noch jung und dürrig, in zwei Jahren aber, da werdet ihr staunen, der wird so dicht, so grün, so weich sein wie englischer Golfgras. Ziersträucher und Zierbäumchen sitzen auch schon da. Wie die zu schneiden sind? Da kümmerst du dich nicht drum, sagt der Schorsch, das besorgt der Gärtner. Ich habe ein Abonnement. In der Wohnstube, pardon im Living, mußten wir die Schuhe ausziehen: glanzendes Parkett, über das nur in Socken gegliedert werden darf. Was sagst du zu meinen Möbeln, Heribert? Was sagst du zu der ganzen Einrichtung, Heribert? So schön wie im Werbefernsehen, Schorsch. Jaja, sagt Schorsch, wir können's auch, wir Ixemer. (...)

Jetzt wird im offenen Kamin gegrillt. Da der Zug im Keller nicht richtig funktionieren kann, beizt uns der Rauch die Augen und kratzt die Luftröhre auf: egal, es wird gegrillt. Die Tür und die Luken auf! Schafft Durchzug, Männer! Wenn's mal richtig durchflackert, werdet's sehen, gibt's keinen Rauch mehr. Er hat recht, nach zehn Minuten hart das Husten auf. Nun wird die Flamme reduziert, die brennenden Buchenscheite ziehen ihre Zünglein ein, her jetzt mit den Merguez, den scharfen algerischen Würstchen. Was haben wir nicht alles aus diesem Algerien mitgebracht, den Couscous, die Merguez, den Mechoui, und was wir nicht alles dort erlebt haben! Ein hinterlistiges Pack, diese Fellaghas, aber schöne Zeiten waren's doch, oder? Nein, wir hatten keine Toten in unserer Einheit, nur ein paar Leichtverletzte. Pastis sofften wir in rauhen Mengen. Seitdem vertrage ich keinen mehr. Die Fatmas? Bscht, das geht unsere Weiber nichts an. Haha. Mensch, wie sie auseinanderspritzten, in ihren Duars, wenn die Kampfhelikopter kamen! Na ja, manchmal haben die Unseren etwas übertrieben mit dem Foltern und so. Was willst aber, es war Krieg. Und so viele sind ja auch nicht umgekommen. Was wer hat gesagt eine Million? Quatsch. Und wenn auch, haben nicht sie mit dem Gemetzel angefangen? Du, was hatten denn die für ein Leben, bevor wir hinkamen? Du, wir haben denen die Zivilisation gebracht, wir haben ihnen Spitäler gebaut, wir haben dort eine moderne Landwirtschaft aufgebaut, und die Industrie erst! Unsere besten Leute waren dort, die besten Chefs, die besten Großlandwirte, jaja. Und dann haben sie uns hinausgeschmissen. Nein, nicht gerade hinausgeschmissen, wir haben denen noch mal tüchtig eins auf die Schnurre gehauen und sind dann übers Wasser herüber. Und haben gesagt, so, jetzt schaut, wie ihr die Nase aus dem

Dreck bekommt ohne uns. Aber klappen tut's nicht, sie brauchen uns immer noch. Wieviel haben wir von denen im Land? Fast eine Million? Nicht zu glauben. Einige sind ja tüchtig, nix zu sagen, machen alle Drecksarbeit, aber die anderen? Ein kriminelles Pack. Ab übers Wasser mit ihnen, dann wäre das Problem mit der Arbeitslosigkeit gelöst. Basta.

Ich höre gar nicht mehr hin. Ich verschließe meine Ohren. Ich kaue an dem scharfen algerischen Zeug herum, und das Mahlen meiner Zähne überdeckt den Rest des Gesprächs. Ich will nicht mehr dabei sein, ich will nichts mehr damit zu tun haben, nichts mehr, nichts mehr. Aber da rüttelt mich einer von innen her: Bertel, Sohn, Bub, sag, sind das meine ehemaligen Schüler, sind das Söhne meiner Schüler? Wer hat ihnen diese Ungeheuerlichkeiten beigebracht? Und du schweigst dazu?

Laß, Papa, es hat doch keinen Zweck. Es nützt kein Predigen und kein Moralunterricht mehr. Es ist alles verhunzt.

(p. 145-150)

WEIHNACHTEN IN IXHEIM

Auf einem Berg in der Nähe des Dorfs...

Wir stehen im Kreis um das Feuer, die Schultern eingezogen, die Hände tief in den Taschen, mit den Füßen scharrend. Im Kreis drin steht ein Tisch, dahinter erblicken wir einen jungen Mann, der sich eine Stola über die Schultern wirft, sowie eine junge Frau. Schilles stellt sie uns vor: Gérard, katholischer Studentenpfarrer, Linda, evangelische Pastorin. Aha, sage ich mir, die grüne Ökumene.

Wir sind, wie gesagt, über hundert Leute: die Colléco-Mannschaften (43) von Zette und Ixe, dazu meine Stammtischgenossen, die Mehrzahl kommt aus Straßburg, es sind auch einige Badener dabei. Der Gottesdienst wird abwechselnd in Französisch, Deutsch und Elsässerditsch gehalten. Der Türke Mehmet hält die Flamme niedrig, damit alle auf den improvisierten Altar schauen können.

Unten in der Ebene organisieren die Institutionen die alte Tradition, machen daraus ein Alibi und eine Show, so daß ein jeder nachher nach Hause gehen kann mit einer Handvoll Rührseligkeit in der Tasche und dem Bewußtsein, dem Fest der Liebe und der heiligen Armut Genüge geleistet zu haben.

Sei nicht boshaft, Heribert, werde nicht zum Sektierer. Spiel nicht den Auserwählten, der den Weg zum Baum der Erkenntnis gefunden hat. Mach dich nicht lustig über die biedere Herde, die drunten im Dorf brav ihrer Christenpflicht obliegt. Du weißt doch, was da alles heute nacht zur Dorfkrippe hingetragen wird: die Sehnsüchte, die Danksagungen, die Ängste, die Krankheit, das Altsein, das Sichaufopfern für jemanden, die Mühsal, die Arbeit, die versteckte Armut, die Leere des Alltags, die Öde des Alleinseins. Ihr Horizont ist eingeeengt, auf ihren Regalen thronen keine Philosophen, aus den Fernsehröhren löffeln sie den Einheitsbräu, der von publikumswirksamen Blödlern gemixt wird. Und doch beseelt auch sie die Liebe, die sich nicht in wohltönenden Perioden ausdrückt, sondern in einfachen Handreichungen, im einfachen Füreinander und Miteinander. Und jetzt rauscht für sie die Orgel, singt der Chor Vierstimmiges von Mozart und Orlando di Lasso, glänzt das Gold, flackern die Kerzen, öffnet sich der Himmel, wird die Poesie wahr: gönne ihnen diese Seligkeit, Heribert, und gib es zu, du gingest jetzt gern mit ihnen den demütigen, kindlichen Weg.

Vor dem Vaterunser sagt Schilles: Es ist jetzt halb acht abends in den peruanischen Anden. Dort betet jetzt eine der unseren, Béatrice Grahn, das Vaterunser mit uns. Sie führt dort im Indiodorf denselben Kampf wie wir hier in Ixe, den Kampf für die Heimat Erde und die Würde des Menschen.

Ich habe auch eine Frau und zwei Söhne, die sind jetzt auf Skiurlaub in Megève. Die Frau hätte Weihnachten gern mit ihrem Mann gefeiert, da ist aber der kleine Thierry Grabn, der nicht allein gelassen werden darf in den langen Nächten des Après-Ski. Sie haben mich heute abend angerufen und mir ein "bon Noël" gewünscht. Sie waren alle sehr aufgeräumt, nur Bérengère hatte eine wehmütige Stimme. Sie sagte mir: Ich denke ständig an Béatrice. Und ich denke jetzt an dich, Bérengère, an all das Versäumte, an ail die Mißverständnisse. Werden wir je wieder so richtig zueinanderfinden?

Jetzt sprechen Gérard und Linda miteinander das Schlußgebet: Sollen wir ja sagen, Vater, wenn die Verführer uns aufrufen, ihnen blind zu folgen? / Sollen wir die Ungerechtigkeit hinnehmen, ohne aufzumucken? / Sollen wir die Entwürdigung von so vielen hinnehmen, ohne einzugreifen? / Sollen wir zu einer Masse werden, die man abspießt mit Spiel und Wein? / Hast du uns zahm und gefügig gewollt? / Mutlos und stumm, ängstlich und schwach? / Gib uns die Kraft, aufzustehen und Frei zu sein, / lehr uns den heiligen Ungehorsam, / lehr uns kämpfen / mit deinem Wort, in deinem Geist / gegen jede Gewalt, gegen jede Lüge, / für die Rettung unserer Erde, / für die Würde des Menschen. Amen.

Und sie gehen beide durch die Reihen und umarmen einen jeden von uns. Mehmet wirft Kieferscheite ins Feuer, stochert darin herum, die Flamme schießt hoch, der Türke streckt die Arme gegen Himmel und ruft: Allahu Akhbar!

Leute, sagt Schilles, in Lüis Hof, der Schule gegenüber, gibt es Vin chaud für die Franzosen und Glühwein für die Deutschen. Ihr seid alle eingeladen.

(p. 278-281)

DIE BÜRGERINITIATIVE BESETZT DAS IXHEIMER CENTRE CULTUREL

Abends kamen dann die Männer. Heribert, fragten sie, was hast du jetzt vor? Brechenmachers Hof ist nun wieder in Ixemer Händen, sagte ich, das ist nun unser Gemeinschaftshaus. Heribert, sagten sie, die Stimmung hat umgeschlagen, nicht nur im Dorf, sondern auch in der Siedlung. Fast alle stehen hinter dir. (...) Du mußt unser neuer Maire werden.

Der Räuberhauptmann nahm den ihm dargebotenen Dorfschlüssel dankend an und lud die Bürger zu einem Umtrunk ein.

Am zweiten Abend brachten sie ihre Frauen mit. Sie gingen durch die Räume, betasteten, bewunderten, sagten: So was hatten wir auch zu Hause, wo ist es denn hingekommen; sagten: Großmutter hat immer wieder davon erzählt; sagten: Schade, daß das alles verlorengelassen; setzten sich zu den Besetzern in den Stall, sangen Lieder, erzählten Anekdoten, erzählten Witze, sagten: So was gibt's leider heute nicht mehr, daß man zusammensitzt und singt und erzählt, heute hockt man vor dem Glotzkasten und vergißt zu leben.

Am dritten Tag war Schott bei uns, las alemannische Gedichte vor und redete auf uns ein, die Sprache nicht zu verschachern, aus Snobismus, aus Aufstiegswahn, nahm die

Mechanismen der Entfremdung auseinander und erklärte uns, wie man die elsässische Zweisprachigkeit handhaben sollte. Die Ixemer saßen um den großen Guru herum mit offenen Mündern und gläubigen Augen: Ja, das stimmt, ja, wir haben uns hinters Licht führen lassen, ja, das tut gut, so etwas zu hören, zu erfahren, daß wir nicht der letzte Dreck sind, daß wir uns nicht schämen brauchen und daß wir uns nicht häuten brauchen, um vollwertige Menschen zu sein. Merci, Schott, Ihr seid unser Mann.

Am vierten Tag sprach der Wissenschaftler Herrsch zu uns, sprach von der Verwundbarkeit der riesigen Versorgungsanlagen, von der Unverantwortlichkeit der Atompolitik, von alternativer Energie, von der Rückkehr zur menschlichen Dimension, zur praktizierten Gemeinschaft.

Ja, sagten sie, das stimmt, ja, der hat recht, der Professor, ja, so sollte es sein. Merci, Herrsch, Ihr seid unser Mann.

Da stieß mir einer den Ellenbogen in die Rippen: Ja, so sind sie, sagen zu allem ja und amen. Gestern folgten sie dem Müller, heute folgen sie unseren Leuten. Und keiner stellt nichts in Frage. Bei denen kommt kein Zweifel auf, nie. Was von einer Kanzel verkündigt wird, das ist für sie Evangelium. Da gibt's noch eine Menge Arbeit, Heribert, bis in Ixe kritisch gedacht wird!

Aha, der Güschtis Michel, der entpuppt sich. Den habe ich so nicht gekannt.

Aber bei uns in der Gewerkschaft ist es genauso, fuhr er fort. Es ist zum Verzweifeln. Es müssen immer andere für sie denken.

Am fünften Tag kam Bérengère (44), musterte mißbilligend ihren vergammelten Mann, besah sich kopfschüttelnd unseren Saustall, schlug die Hände überm Kopf zusammen beim Anblick der durcheinandergewirbelten Wäsche- und Trachtenstücke, fischte die Patricia, die Martine und die Fabienne aus einem eingenebelten Gitarrenkollektiv, verstärkte ihre Raumpflegekolonne durch herumlungernde männliche Hilfskräfte und teilte die Arbeit ein. Mich schickte sie nach Hause ins Bad.

Als ich ihr abends vorschlug, mit mir in Brechenmachers Bett zu schlafen, erwiderte sie schroff: Im Museum wird nicht mehr geschlafen, compris?

Compris, so wird also heute nacht auf dem Stroh geschlafen.

Und Patricia lachte mich herausfordernd an.

Am Samstag und am Sonntag kamen dann die Besucher von überall her. Wir verkauften Aufkleber und Flammkuchen. Wir hielten Palaver ab. Bérengère und ihre Dolmetscherin Patricia führten die Gäste durch die Gemächer. Sylvie kam mit ihrer Schulklasse, pfarrer Weber mit den Erstkommunikanten. Es kamen auch ein Seniorenklub, Vertreter der Bauerngewerkschaft, eine Fußballelf nach dem Match, ein deutscher Touristenbus, eine von Mehmet angeführte Türkengruppe und Zettemer, Ahwillemer, Bähhoffener, Cehdörfler sowie jede Menge Städter.

Und es kamen alte badisch-elsässische Frontkämpfer von Wyhl (45), Heiteren (46), Kaiseraugst und Gerstheim (47) sowie Malville (48) – Veteranen und auch Brokdorf – und Gorleben-Reservisten (49), hatten ihre vom Lagerfeuer geraucherten, von Polizeigriffen gezeichneten Uniformen an, einige reichten Narben von Platzwunden zum Befühlen herum, andere wärmten in Kochgeschirren eingedickte Besetzer-Erinnerungen auf, die dann flüssig wurden, so daß man sie mit dem Löffel rühren konnte. Eßt davon, sagten sie.

Uns schmeckte der Eintopf nicht. Warum habt ihr kein echtes Freundschaftshüs auf dem Osterberg aufgeschlagen, fragten sie, das wäre zünftiger und sinnvoller gewesen, als hier bei elektrischem Licht im dampfbeheizten Museum Touristenattraktion zu spielen. Ja früher, da war's anders, radikaler. Der nächtliche Angriff auf die Hütte? Ja, das war schon was Echtes, da hätten wir früher aber anders darauf reagiert. Gewaltlos natürlich, aber radikaler. Wie? Radikaler, eben. Sitzstreik vor der Präfektur, in der Präfektur, zum Beispiel, die Bullen provozieren, oder was weiß ich, aber nicht brav hier in der warmen Stube sitzen und Kaffeekränzchen halten. Schenkt den alten Soldaten ein, trinkt, Kameraden, aber verschont uns mit euren aufgewärmten Fronterlebnissen, wir wollen uns eigene Erfahrungen sammeln, denn mit fremdem Erfahrungsmaterial können wir Ixemer nicht gut umgehen, das hat sich in der Vergangenheit immer wieder gezeigt. Haltet euch aber trotzdem bereit, Kameraden, den Schlafsack gerollt, das Kochgeschirr und die Gitarre griffbereit, übt euch im Geländelauf und im Baumklettern, wer weiß, vielleicht werdet ihr hier mai gebraucht.

Und es kam uns die liberale Bourgeoisie besuchen, wohlwollend, interessiert, agiler Blick und schnelle Zunge, sie beroch uns, befragte uns, beklopfte uns, fand uns unheimlich authentisch, ließ sich von Eddes das Lied des Hababb vorsingen, das unser Edelweiß- und Ave-Maria-Bariton getextet und komponiert hatte, das Lied vom Hababb, dem Dorfgeist, der in die schuldigen Leiber fährt und sie sündenfrei macht, der die Beben vorausspürt und die Geschichte ins Rollen bringt. Sie hörte sich das an, die fortschrittliche Bougeoisie: Volkskultur live erlebt, ist das kein Événement, mal was anderes als Theater, Cabaret und Folk-Festival, du, chéri, da läßt sich doch ein manches von diesem Happening als ästhetischer Kitzel mitnehmen, nicht? Bitte, packen Sie uns das ein, in Original-Umweltschutz-Papier natürlich, hergestellt ohne Gewässerbelastung, Bleichung oder Färbung, es ist kein einziger Baum dafür gefällt worden. Und fragte dann, ob wir Besetzer zu Fuß oder per Rad oder mit dem Auto gekommen seien, jaja, als Ökologin müsse man eben glaubwürdig sein das schulde man ihnen, den wohlwollenden, interessierten, generösen Besuchern, die nach vollzogener Peep-Show – wieviel hast du dafür gegeben, mon chéri, einen Hunderter? Oui, sie haben's verdient – zum Roten Ochsen zogen, dort für zweihundert pro Person soupierten und dann zu Hause in ihren Design-Wohnlandschaften den aufregend schönen Tag mit einem Wodka beendeten.

(...)

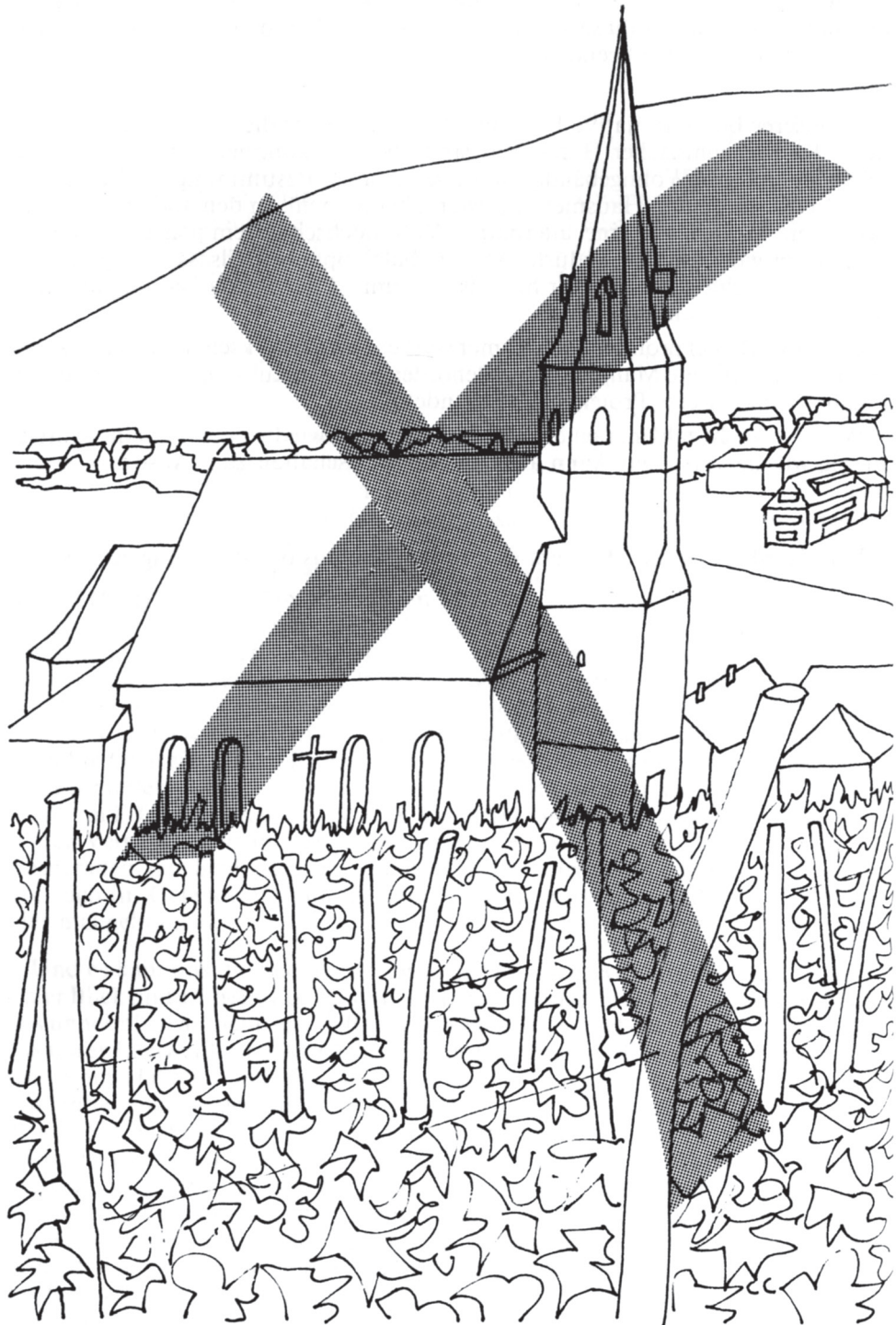
In unserer Bürgerinitiative läuft die Diskussion über die zukünftige Verwendung des Brechenmacher Hofes. Wir sind übereingekommen, das Museum zu schließen und das Wohngebäude wieder seiner alten Bestimmung zu übergeben, der Mieter würde den Hausmeisterposten übernehmen. In den anderen Gebäulichkeiten würden wir eine alternative Volkshochschule einquartieren, deren Programm ganz auf die Bedürfnisse der dialektophonen Elsässer eingerichtet wäre, wir möchten, daß Kultur hier als Instrument der Solidarisierung und der Identifikation gehandhabt wird.

Güschti Michel proliferiert sich immer stärker. Als Gewerkschaftsfunktionär ist er auch der geeignete Mann, mit den Behörden und der Kulturagentur wegen der Finanzierung unseres Projekts zu verhandeln.

Wenn sie nicht zahlen, sagt er, lassen wir den Hof wieder vergammeln. Kultur, so wie wir sie verstehen, kann auch in den Wirtschaften zum Ausdruck kommen.

(...)

Und Heribert Grahn? Er zieht sich so langsam aus der Bewegung zurück.



4. Entre désespérance et confiance

bluddi hand (1983)

noeh emol
en dere sprooeh
voràss se verleseht
noeh emol
àlles

noeh emol
fer dee haemet
voràss se verleseht
noeh emol
àlles

dann

äu unseri haemet
eseh d walt
äu unseri sprooeh
eseh e sehléssel
zer walt

gsen ?

*la clé tourne à vide :
ils ont faussé la serrure*

(p. 10-11)

GOOL

wilàng sehun läufi
ufem platz erum
àls
fulbeek haf- un forwardzanter
dribbli fauli kephi
händs
sehueki en d lit
sehueki en d wulik
un àllewil weder vor mer
dee mür
hàlt
pfiffe net àb
villicht sehiëssis doeh emol
min gool

*mais le but sera invalidé
pour hors-jeu*

(p. 24-25)

BLUDDI HAND

1

bluddi hand
wàs kànni demet
àanfänge
ech kànn e strüss
bende
ech kànn en àpfel
brache
bluddi hand
wàs kànni demet
àanfänge
ech kànn e gsecht
datschle
ech kànn e bruscht
sträichle
bluddi hand
wàs kànni demet
àanfänge
ech kànn se uf d füscht
laije
ferdàss se wàrm wurd
un s masser kekke losst
bluddi hand
wàs kànni demet
àanfänge
alles

*et nos mains nues
feront lever le blé*

(p. 34-35)

2

hand àn de màschin
hand em dàig
ladderigi pergàmantni
spüre vàn èl un ard
d walt ufgeböit àlle daa weder
uf arwet un hoffnung
hand uf de origel
hand uf de stàffelej
hand wo s lawe kläide
en blüescht un poesie
d walt ufgeböit àlle daa weder
uf scheenhäit un hoffnung
dräim vàn hand
wo sech süeche wo sech fende
wo sech gan uf unsre hüt
uf unsre seel

dräim vàn hand
hand wo haele un wo dreeschte
hand uf àlle unsre wunde
vàn liib un seel
un knochigi hand
üsghungerti àbgstorweni
un hand üsem wàsser ghebbt
zem letschte schrej
un gerésseni gsangti
blüedigi
àbghàckti hand
sträichhelzle unter d fengernaajel
un no
e najel durich de balle un
àns kriz metem
hand
menschehand

(p. 36-38)

ENGAGEMENT

kumm unterschriwe fer
d lenkse em chili fer
d schwärze en südàffrik fer
d indiàner en de stààte fer
fer fer
koschts ebs?
müessi àne?
abba
s koscht nix un
müesch net àne
güet
no kumm har däss i
unterschrib
denne welle mrs
zäije
denne menscheschender
dert

*signons signons
qu'un sang impur
abreuve leurs sillons*

(p. 68-69)

LEHRE

mer müen s nawenànd
lehre
mer m üen s metenànd
lehre
mer müen s ferenànd
lehre
mer müen s naesawe
lehre
mer müen s jasawe
lehre
mer müen s ufrachtgehn
lehre
mer müen s händgan
lehre
mer müen noch àlles
lehre
fer werikli mensch ze
ware

et être un peuple debout

(p. 100-101)

La roue du paon (1988)

QUE FAIRE ? I

Ils étaient six, six conspirateurs attablés dans l'arrière-salle d'un troquet strasbourgeois appartenant à un Pied-Noir d'ascendance judéo-espagnole et peuplé d'Ibériques, de Maghrébins et de Turcs, bref, ils étaient six alsacophones noyés dans une marmite méditerranéenne: le plus sûr endroit pour conspirer en dialecte... ou en quelque chose lui ressemblant.

Ils étaient six autonomistes rêvant de bouleverser l'ordre politique en Europe occidentale en dynamitant les frontières, en appelant toutes les tribus germaniques et gauloises à secouer le joug étatique, à mettre fin à l'égoïsme et à l'intolérance des stato-nations toutes nées dans le sang et le mensonge, bref à faire une Europe nouvelle, l'Europe tribale, anarchiste et fraternelle.

Ils n'étaient que six, six révolutionnaires alsaciens seuls contre tous les autres, les Français, les Allemands, les Américains, les Soviétiques, les capitalistes, les collectivistes, les impérialistes de toute couleur et les Alsaciens eux-mêmes, en procession derrière la bannière de St Masoch vers tous les lieux où l'on déculture et dépersonnalise, six autonomistes cultivant le dernier rêve de tous les minoritaires avant leur élimination définitive: entrer dans l'Histoire, le brandon d'Hérostratos à la main. Et le chant des poètes du Futur leur garantirait l'immortalité.

Ils s'appelaient Ittel, Gerber, Joss, noms hérités des chefs de l'alsacienne Guerre des Rustauds de l'An 1525. Ils s'appelaient Vix, Lux et Lentz, vieux prénoms alémaniques correspondant à Guy, Luc et Laurent. Trois d'entre eux ne parlaient qu'un alsacien approximatif, maniant le code-switching (50) avec une dextérité forçant l'admiration de mon ami le socio-linguiste autrichien, le Dr Wolfgang Gmundner. Et l'un d'eux, Vix Lemâtin, tout en comprenant notre idiome, ne le parlait pas du tout car n'était-il pas originaire de Franche-Comté où certains vieux nostalgiques du Téméraire exigeaient encore, en 1981, à être enterrés le cul tourné vers la France? Du moins le prétendait-il.

Mais pourquoi employer un temps du passé pour parler de ces six irréductibles? Ne sont-ils pas toujours en vie? N'ai-je pas vu Gerber l'autre jour dans son lycée où il fait fonction de conseiller d'éducation? N'ai-je pas reçu une carte postale de Joss qui voyage entre Lille et Carcassonne pour le compte d'une grosse boîte d'assurance-vie? Et les autres, ne fréquentent-ils pas toujours le troquet turcoarabo-portugais dans ce faubourg populaire strasbourgeois où s'ébauche la nouvelle race locale qui sera – espèrent-ils – plus résistante à la culture bourgeoise d'obédience parisienne que l'ancien tissu ethnique qui s'en va par gros lambeaux au gré des tourbillons provoqués par leur propre autodafé?

Ils m'y avaient invité récemment pour me conter leur désarroi, pour nous accuser aussi, mes pairs et moi, d'avoir ancré notre identité et notre culture dans les eaux molles d'un régionalisme béat. Et après qu'Ittel m'eut pleuré en termes élégiaques son amour inassouvable pour le splendide corps lunaire de la sorcière Odile, je fus mis sur la piste du rapt du siècle, celui du Président Directeur Général de l'Entreprise La France, rapt qui fit trembler pendant quelque temps les puissances de l'argent et la Bastille politique mais qui se termina, comme vous le savez, dans l'indifférence générale.

Quel long et difficile et douloureux chemin avaient-ils déjà parcouru, ces Ittel, Gerber, Joss, Vix, Lutz et Lentz, braves jeunes gens descendus de la Montagne, le Sermon dans la poche ? De quels combats sortaient-ils, démunis à présent de leurs certitudes évangéliques, privés à présent de leur foi dans le dialogue, apôtres mués en rebelles, poètes changés en desperados ?

Il y a peu de temps encore, on les voyait sillonner le pays, la guitare en bandoulière, chanter la langue retrouvée, crier les joies ressuscitées, crever les tabous chauvins, balayer d'un accord en dièse les frontières géographiques et les autres, toutes les autres. Il y a peu de temps encore. Ils croyaient réveiller les consciences, ils croyaient libérer leurs compatriotes de leurs fantasmes, de leurs inhibitions, ils croyaient... Ah, qu'est-ce qu'il ne croyaient pas tout !

Mais hélas, l'Alsace continuait à s'empiffrer de nourritures frelatées, continuait à roter et à péter, continuait à s'assoupir après chaque petit orgasme provoqué par ces titilleurs de clitoris, à s'assoupir béatement, le menton appuyé sur son grasdouble tandis que les mouches à viande déposaient leurs œufs dans son nombril.

L'Alsace qui se moque de tout ce qui fleurit sur les lèvres et dans le cœur de ses utopistes. L'Alsace qui s'irrite de tout ce qui dérange sa digestion. L'Alsace qui ignore le Chili, l'Afghanistan, l'Afrique du Sud et tout ces autres lieux où s'exerce la sanglante loi du plus fort. L'Alsace qui ignore sa propre détresse culturelle. L'Alsace qui ne fait plus rien d'autre que de se traduire et qui en se traduisant perd son identité, sa vérité, se transforme en un peuple de clones, produit raté issu d'une union déséquilibrée. L'Alsace... etc. La grande imprécation n'en finissait plus, ce soir-là. Je fus pris de pitié pour ces désespérés, essayai de relativiser leurs accusations, fus moi-même mis en question par leur réquisitoire et accédaï finalement à leur demande, à savoir être le chroniqueur de leur vain combat.

Reconstituer l'historique de la maturation des six conspirateurs ne fut pas chose facile. À l'instar de tous les minoritaires illuminés, ils sont inaptes à la rigueur de l'interview et dévient constamment, prenant la clé des champs où s'élaborent les mythes nés de brumes celtiques et de mirages arabes.

C'est ainsi que Vix tout à coup se taisait, ses doigts se mettaient à courir sur la harpe irlandaise, les arpèges s'enfilant en de lancinantes modulations qu'une main pleine ramassait en fin de course pour lancer la grenade dans un pub orangiste, les cordes crevées cinglant l'air en écho aux balles perdues.

Viva la muerte ! criait Lux – dont le grand-père avait fait la Guerre Civile en Catalogne dans les rangs des Brigades Internationales – Lux se précipitant des hauteurs de Roncevaux au nom d'Euskadi, hésitant entre un guardia civil et un C.R.S., les loupant l'un et l'autre.

Mais ne voici pas Lentz astiquant sa kalachnikov, ajustant sa keffiah, tirant sa direction de marche à la courte paille : Kaboul ou Beyrouth ? Les pailles se révélant être de longueur égale, il se met à brailler « Yeroshalaïm » jusqu'à ce qu'un Maghrébin lui plonge la tête dans l'évier du zinc.

Et Gerber, ensuite, étalant les peintures de guerre sur le front et les joues, sa gueule de mustang hennissant de volupté assassine, Gerber déclamant : ce fut à Wounded Knee en 73 que j'eus la révélation. Le Sioux Buddy La Monte est mort dans mes bras. Bury my heart

at Wounded Knee ! Et il chantonne en tambourinant sur la table : In a sacred manner I live. To the heavens I gazed. In a sacred manner I live. My horses are many... Et il termine sa mélodie indienne en pleurant : My horses are dead.

Et Ittel ? Ittel gardait la tête froide et me dit : Dans ce métier, on devient mythomane, forcément. Et on cherche ses rêves là où il y en a. En Alsace, pas moyen d'en trouver. La Guerre des Paysans, c'est loin, très loin. Alors appelons les rêves des autres à la rescousse. Mais les kalachnikovs d'emprunt ne tirent qu'à blanc. En Alsace, toute poudre est mouillée et nos explosions se réduisent à des pets en sourdine. Ils ne peuvent même pas.

Les voici donc revenus de leur trip. La fumée de marijuana est aspirée par le ventilateur. Six schnaps pour récurer le mental. Des conneries, dit Gerber. Mais avons-nous d'autre issue que la fuite dans les mythes ? On nous crache dans la main tendue. On se moque de notre gentillesse. On pervertit notre argumentation. On bloque nos portes. On nous chloroforme. On nous déprogramme. On nous reprogramme. Et nous nous retrouvons mutants. Merde, comme ils disent. Tu sais ce qu'il faut ? Il faut leur faire peur. Peut-être respecteront-ils le poing s'ils ne respectent pas la main tendue ? Eh bien, ils vont voir de quel bois on se chauffe, nous autres. Nondédié !

Alors, qu'est-ce qu'on va faire ? Occuper la cathédrale, s'enchaîner au Pilier des Anges ou, mieux encore, à la chaire de Geiler (51) ignominieusement trahi par ses lointains successeurs au nom des raisons d'Église et d'État solidaires et conjuguées ? Roquetter les émetteurs de télé, ces dispensateurs logorrhéiques d'une culture de camelot ? Incendier avant la rentrée une école maternelle, lieu premier du conditionnement linguistique ? Ou bien avez-vous d'autres idées ? Mais pas de sang, s'il vous plaît, la vue du sang nous lève le cœur. Feuilletons le catalogue des actions minoritaires. On n'y trouve pas grand-chose qui soit dans nos goûts. Pourquoi ne pas commencer par un hold-up, dit Joss, il nous faut une base logistique, donc du fric. Et pourquoi pas la Poste de Strasbourg ? D'autres y ont déjà puisé avec succès. On croira qu'ils sont revenus et personne ne pensera à nous.

Kwatsch, dit Gerber. Tout ça, c'est de l'archibanal, ça ne prend plus, les sit-in, les plastiquages d'émetteurs et caetera. Nous devons être plus inventifs, plus créatifs, plus hardis. Il nous faut du sensationnel, du jamais vu !

Ce fut le silence. On entendit les méninges malmenées couiner dans leur logement, les dents moudre du sable, les ongles gratter les barbes, les chaussures racler le lino.

Ce fut Ittel qui trouva. Mais nous sommes trop peu nombreux, rétorquèrent-ils, soudain pris de vertige, alors qu'il faudrait un régiment pour mener l'opération à bonne fin ! Et tu te rends compte, nous aurions toutes les forces armées à nos trousses, tout l'appareil policier, que dis-je, le pays entier, 50 millions de Français et les Alsaciens eux-mêmes nous maudiraient. Puis, où le planquons-nous ?

En Poméranie, en Ukraine, à Tambov, à Saïgon, dans les Aurès, ou bien connaissez-vous d'autres endroits où lui ou ses collègues de la confrérie internationale ont expédié les Alsaciens pour qu'ils y tuent puis crèvent à leur tour ? cria Ittel. Non, camarades, nous ne serons pas en peine pour trouver des endroits adéquats.

Non, répliquèrent-ils, nous avons certes un côté dingue, mais ce que Ittel nous propose relève de la folie suicidaire. Qu'il aille donc le cueillir lui-même et qu'il le cache sous l'édrédon d'Odile !

Il s'ensuivit un brouhaha ponctué de chopes renversées et de coups de poing sur la table. En vinrent-ils aux mains? J'en profitai pour me sauver à l'anglaise. Le lendemain, je dus partir pour un séjour de quelques semaines à l'étranger. Lorsqu'arriva ce que vous savez, je décidai de prolonger ce séjour jusqu'à ce que la situation se fût calmée. À mon retour, je rencontrai Ittel – fut-ce un hasard? – sur un parking de supermarché en train de charger sa R4 de victuailles.

Ils ont eu les foies et se sont défilés, les autres, me dit-il. Et moi, j'en ai parlé à Odile. Et Odile a dit oui. Et ça a marché. Du moins le premier acte fut réussi. Pour ce qui est de la suite des événements...

Ils étaient six autonomistes alsaciens, coincés entre l'illusion et le possible. Ils sont toujours là, à la fois irréductibles et irrésolus, essayant d'émerger de la graisse qui, en pulsions lentes, s'étale sur le pays.

Et Ittel me dit: Je vous livre les clés de l'affaire. Suivez-la, il n'y a plus aucun danger, malheureusement. Mais faites-en un bouquin. Pour que nous sachions enfin que nous existons. Que nous ne sommes pas des fantômes hantant un rêve alsacien.

(p. 16-22)

QUE FAIRE? II

Un président disparaît, un avion est détourné, des otages sont tués, un tremblement de terre ravage une contrée, des Libanais sont massacrés, des vallées afghanes sont napalmées, des Sahéliens meurent de faim, une révolution déstabilise l'Amérique Centrale, une guerre tribale éclate en Afrique: les cinq colonnes à la une se bousculent, l'une poussant l'autre et la faisant chuter dans l'oubli. Seul l'événement du jour nous occupe, nous préoccupe. Celui d'hier disparaît dans la légende de l'Histoire et nous finirons par l'assimiler à un cauchemar que nous aurions fait suite à un repas du soir trop copieux.

C'est ainsi que le groupe des cinq, ayant délégué le sixième homme, Ittel, à la garde de l'otage et au conseil d'Odile, muni de recommandations péremptoires et d'une mitraillette Sten, se désintéressa bien vite du prisonnier de Blôderschê (52) et reprit ses séances clandestines de lamentations alsaciennes, d'explosions verbales et d'élaboration de projets irréalisables. Puis ils entreprirent quelques raids sprayeurs dans tous les azimuts du pays, projetant leur idée fixe d'autonomie sur des ponts d'autoroute, des cabanes de cantonnier et des murs d'usine. Ils collèrent quelques tracts rageurs sur des colonnes Morris, bien vite recouverts par d'autres affichettes groupusculaires d'extrême-droite et d'extrême-gauche.

Ils tentèrent ensuite de se rapprocher des militants culturalistes pour se sentir moins seuls mais furent bientôt écœurés par la logorrhée utopiste des enfants de mai 68. Ils prirent contact avec des syndicats ouvriers et s'empêtrèrent dans le jargon marxo-communard. Ils tentèrent de s'allier aux écologistes mais ceux-ci leur firent comprendre que l'aliénation linguistique était un bien petit problème face à la destruction de la vie par la chimioocratie toute-puissante. Et si les pacifistes les tolérèrent quelque temps parmi eux, c'est parce qu'ils leur servaient d'interprètes avec leurs frères allemands.

Les cinq tâtèrent encore de tous les courants marginaux alternatifs: ils picorèrent des grains de sésame, apprirent à jouer de la flûte indienne, se teignirent les cheveux à la punk, déambulèrent en robe safran en psalmodiant « hare Krishna ».

On les accueillait à bras ouverts dans toutes ces tribus des frontières du temps de vivre. Mais dès qu'ils prononçaient les mots « Elsass » et « Elsässer », on haussait les épaules et les reconduisait fraternellement à la porte des ashrams. L'Elsass, leur disait-on en français, c'est le conservatisme épais, munstérisé, gewürztraminerisé, kouglopfisé. Ce n'est même pas une nostalgie : du vil passéisme petit-bourgeois, pouah.

Quiconque se bat pour une langue minoritaire germanique dans un pays où la langue nationale a remplacé Dieu et le Roi, où même les athées et les anars se prosternent devant cette idole, celui-là est réduit à l'impuissance, livré à la dérision, déchu de son humanité, dit Joss.

Ils se décidèrent alors, en désespoir de cause, de frapper un grand coup, eux-mêmes, de leurs mains et sans le secours du supranaturel ; de placer l'Alsace, enfin, au niveau détonnant de la Corse. Ils volèrent de la dynamite sur un chantier de l'ONF (53), firent sauter un monument patriotique, furent suspectés et arrêtés mais relâchés aussitôt faute de preuves. Dans ce pays, il n'y a même pas moyen de devenir un martyr, se lamenta Lux.

Ils décidèrent alors de dire merde à l'Alsace et de dissoudre leur groupe. Ils se séparèrent sans même une dernière cuite collective et se dispersèrent à tous les vents. Mais ils restèrent l'oreille tendue, espérant qu'un jour, qu'une nuit l'appel d'Odile les réunirait de nouveau et qu'Odile, telle Jeanne d'Arc... Mais n'anticipons pas et laissons-leur le temps de mûrir...

(p. 52-54)

ODILE : LA SORCIÈRE N'ENSORCELLE PLUS

Ici, comme vous le constatez, nous sommes entrés dans la mauvaise saison. L'année a fait un grand bond pendant vos courtes vacances. Il a neigé, neige sale et fondante, les journées sont brèves, maintenant, et si tristes. Qui est responsable de ce grand bond d'un bel automne dans un hiver morose ? Est-ce moi (54) qui n'ai plus la force d'immobiliser la saison ? Est-ce ma hâte de m'approcher du dénouement ? Est-ce le destin qui redistribue les cartes ? Est-ce une intervention de l'auteur qui veut accélérer le rythme de son roman ? Ou est-ce Monsieur qui, au fur et à mesure qu'il prend conscience de son identité et de son pouvoir, grignote le mien où il le peut ? Et si c'était lui ? J'ai peur.

Après mon entrevue avec Béreswinde, je m'en fus au Mont Ste Odile. Non pour y chercher conseil ou aide, mais pour m'envelopper de silence. Pour m'oublier dans un bref espace de nirvana. Je m'assis sur un rocher et je remplis le pays nocturne de douceur et de sérénité, essayant de créer une Alsace d'avant et d'après à la fois, de la pureté originelle et de la rédemption finale. Mais je n'arrivais pas à fixer cette image : à peine créée et re-créée, elle s'effilochoit et se diluait... Je me réfugiai ensuite dans la chapelle. Deux hommes étaient agenouillés devant le tabernacle et priaient le chapelet. En allemand. Et je me mis à prier avec eux. Le murmure monocorde, les invocations répétées, la rupture de rythme à la fin des dizaines, la mélodie de l'allemand liturgique, la lumière vacillante des cierges, une présence invisible mais presque palpable de l'immatériel : je me sentis envahie d'une joie mystique indicible...

Odilia m'attendait devant la chapelle. Elle me prit par la main, nous quittâmes l'enceinte du couvent et pénétrâmes dans la forêt. Arrivées à sa fontaine, elle remplit un verre

d'eau de source et me le tendit. Je bus. Pendant l'espace d'une seconde, je fus comme illuminée de l'intérieur. Ai-je entrevu la vérité ? Mais comme je voulus la saisir, tout s'éteignit. Et j'étais seule.

Monsieur donc a pris les choses en main, ici. Par quoi commencerai-je ? Par la messe, bien sûr, son action la plus spectaculaire. Vous savez déjà ? Oui, le village ne parle plus que de cela. Je commencerai donc par la fête de la choucroute qui fut la première étape dans la conquête culturelle de Blôderschè par notre Monsieur.

Dimanche d'octobre. Quatre heures de l'après-midi. Sous le chapiteau, environ un millier d'Alsaciens et de Badois au coude à coude. Non, pas d'orchestre, la coopérative n'ayant pas fait de bonnes affaires l'an passé. Rien qu'un animateur avec son micro baladeur, faisant office aussi de disc-jockey. L'animation ? Concours du plus gros mangeur de choucroute et autres bonnes trivialités rurales. Notre occupation ? Nous mangions de la choucroute, mon Dieu, mille choucroutes arrosées de sylvaner. À notre table les Tuchscherer, les Umbdenstock, les Schmauchmann. Nous papotons en alsacien. Madame Umbdenstock s'entretient en français avec Monsieur. Celui-ci la complimente pour sa prononciation et ses traits d'esprit. Madame Umbdenstock, toute fière de cet éloge, s'adresse maintenant en français à ses voisins. Ceux-ci, pour ne pas être impolis, changent immédiatement de registre, l'un après l'autre. Monsieur constate cette progression avec un plaisir visible et l'accompagne d'un chapelet de compliments. De notre table, le français saute à la table voisine, un obstacle après l'autre est pris en douceur et bientôt il n'y a plus que les Badois à parler l'alémanique. Il serait temps qu'ils apprennent le français eux aussi, dit Tuchscherer, maire de Blôderschè et président de la coopérative choucroutière. Et Tuchscherer de se rendre chez l'animateur-disc-jockey et de lui demander de ne plus passer désormais que des disques français, du musette surtout, genre que notre invité semble affectionner tout particulièrement. Mais Monsieur refuse poliment de trop imposer son goût musical et propose de garder quelques intermèdes allemands pour faire plaisir, comme il dit, à nos hôtes d'Outre-Rhin. Ce qui nous donne un pot-pourri assez cocasse et finalement typiquement alsacien auquel il faut ajouter le bruit lointain d'une rafale de mitraillette perçu au cours d'une pause : Ittel avait quitté notre table, blême de rage. Monsieur et moi prîmes congé vers les neuf heures. Nous n'étions pas encore rentrés à la maison que la musique allemande revint en force pour ne plus s'interrompre jusqu'à minuit passé. Ce que Monsieur dut souffrir dans sa chambre, malgré le double vitrage !

Vous riez ? J'en riais aussi. Je n'en ris plus. Saviez-vous qu'il s'est rendu à l'école ? Qu'il a fait réciter et chanter les petits Blôderschois ? Qu'il leur a chanté longuement les vertus de la langue française, nette, claire, mélodieuse ? Qu'il a tenu sa cour en salle de musique entouré de tout le personnel enseignant ? Qu'il leur a parlé de l'universalité de la culture française ? Que les enseignants lui ont offert un vin d'honneur avec kouglopf ? Qu'il s'est fait appeler Monsieur X., les prie de bien vouloir respecter son incognito ? Qu'il n'oubliera pas Blôderschè une fois qu'il sera rentré chez lui et qu'il aura repris ses fonctions ? Que certains ont cru reconnaître en lui un membre de l'Académie française, d'autres un haut fonctionnaire de l'Éducation nationale chargé de sonder la réalité scolaire alsacienne ?

Oui, il y était allé sans moi. Il part quand il le veut. Même la mitraillette d'Ittel ne le retient pas. Il l'écarte du petit doigt, dit : Excusez-moi, et sort.

Ils ne m'ont pas reconnu, me dit-il après son escapade à l'école. Curieux, non ? Après tout, les disciples d'Emmaüs n'ont pas reconnu le Christ non plus qui cheminait avec eux.

Leurs yeux ne s'ouvrirent que lors de la fraction du pain. Quel signe faudra-t-il aux Blôderschois pour qu' ils me reconnaissent, moi? Je vis une expérience extraordinaire, fascinante, et ce, grâce à vous, chère amie. Merci.

Vous ne riez plus, hein? L'auberge? Il ne veut plus y aller. Il n'aime pas cette promiscuité masculine, pecquenaude, alcoolisée. Ce qu'il aime, par contre, c'est complimenter les Blôderschoises sur tout et n'importe quoi. Dès qu' il paraît, elles trouvent toutes à faire sur le pas de leur porte, à leur fenêtre ouverte, et Monsieur s'arrête chaque fois pour un ou deux mots gentils. Seules quelques vieilles résistent à son charme et se détournent à son passage. Et n'en ai-je pas vu une qui se signait en cachette comme s'il était le Malin en personne?

Et c'est le moment et l'occasion maintenant de me poser la question: Odile, n'as-tu pas toi aussi un faible pour ce Monsieur? Et ne l'aimais-tu pas cette nuit-là dans la forêt du Rhin quand ta tête reposait sur son flanc? N'était-ce pas de l'amour quand je tirais tous les registres de la séduction jusqu'à ce qu'il sortît de son mutisme, ma coccinelle chérie... Était-ce de l'amour ou du béguin, un caprice ou une coquetterie, une tendresse incontrôlée ou un fantasme?

Cette sensation étrange de briser un tabou, de franchir une frontière interdite, de commettre un sacrilège... Et s'il avait cédé, aurais-je trahi la cause d'Ittel? Ne m'étais-je d'ailleurs pas déjà éloignée d'Ittel? Ne m'étais-je pas détachée de lui, ne fût-ce que momentanément? N'était-il pas devenu un objet familier qu'on range dans un tiroir, sachant qu'on pourra le reprendre quand on le voudra? Ne l'avais-je pas caché derrière un rideau de lianes, sûr de sa fidélité, de sa patience, de son pardon? Mais, si, écartant le rideau, je ne l'y avais plus retrouvé?

Peut-on aimer deux hommes avec la même intensité? Peut-on simultanément et pleinement vivre deux amours sans que l'un ne s'étale, boutant l'autre hors du cœur? Notre fonctionnement n'est-il pas binaire? Il y a deux pôles, il y a le oui et le non, il y a le bien et le mal, il y a l'homme et la femme. Toute intrusion tierce n'est-elle pas alors anormale, génératrice de désordre, destructrice? Et je prolonge mon raisonnement, j'extrapole en me plaçant dans le contexte culturel alsacien: comment un pays peut-il vivre dans deux langues, ce qui est aussi vivre deux amours? Le bilinguisme ne serait-il qu'un état passager, le croisement des deux langues, l'une dans son mouvement ascendant, l'autre dans son mouvement descendant? Maudites questions qui ne suscitent que doute, confusion, désespoir. Et pourtant, et pourtant, ne faudra-t-il pas un jour dépasser ce manichéisme, briser ces tabous-là, s'évader du conventionnel, divaguer en liberté et cultiver tous les amours qui s'offrent à nous? Ce monde compartimenté en enclos nationaux n'a-t-il pas besoin d'une nouvelle éthique culturelle pour survivre? Et cette éthique ne pourrait-elle pas être élaborée ici?

(p. 108-112)

BÉRESWINDE ⁽⁵⁵⁾

Voici que je suis conviée à participer à une création littéraire. Vous dirai-je combien j'en suis fière et émue ? D'autant plus que c'est en langue française que je vais faire mon entrée dans ce monde fascinant de la magie du verbe. J'adore la langue française. Je l'ai apprise au pensionnat de Fénétrange. Rien de tel, dans l'Alsace-Lorraine allemande d'alors, que des bonnes-sœurs pour vous apprendre un français endimanché. Mon seul défaut, d'après Guillaume, c'était ma prononciation du phonème « on » dont je faisais un « an » typiquement lorrain, n'est-ce pas man chéri ?

Guillaume, vous le savez déjà, c'est Guillaume Deux, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, assez belle prestance malgré sa taille plutôt moyenne et son bras atrophié. Oh oui, j'ai honte d'avoir gardé un bon souvenir de ce méchant ennemi de la France... Mais ce que vous ne savez pas, c'est que Guillaume, lui aussi, aimait la langue française, recevant volontiers son hommage en son château d'Urville à Courcelles-Chaussy. Et puis, et puis, il était très galant, comme savaient l'être les Allemands de la vieille école, avec un rien de saccadé dans les gestes, mais avec une courtoisie inimitable même par des Français.

Nous nous sommes donc aimés en français, enfin ce que aimer veut dire dans ce cas, moi étant en service commandé, lui ayant des problèmes avec les pointes de ses moustaches. Ce fut agréable quand même, je l'appelais nan-nan Willy, lui me disait : ma cholie caille, en lissant sa fierté retrouvée.

Les lectrices trouveront surprenant qu'une vieille femme, alsacienne de surcroît, dévoile ainsi ses secrets d'alcôve, ses plaisirs interdits. Je répondrai que mes sœurs alsaciennes ont tort de se réfugier dans une pudibonderie qui doit être bien stressante, à mon avis. N'est-ce pas grâce à leur audace copulatrice que l'Alsace doit son peuplement si original, fusion de toutes les races d'Europe ? Allons, mes sœurs, assumons ouvertement nos fautes bénéfiques, felices culpas ! Cessons d'occulter et de nous mentir à nous-mêmes ! Éclate, Alsace, de tous tes désirs refoulés !... Mon Dieu, je m'emporte et je dévie du sujet imposé. Excusez-moi.

Je reviens donc à mon Willy qui me promet un grand-duc en me priant d'en choisir un parmi sa progéniture et qu'on marierait à une princesse française... Et nous rêvâmes ensemble d'une Alsace-Lorraine autonome et réconciliatrice des deux peuples. Mais dès qu'il fut dégrisé, ses fantasmes paranoïaques le reprirent et il se replongea dans les délires de sa weltpolitik conquérante. Allai-je jeter un deuxième sort sur ses moustaches ? Je me résignai, sachant par expérience millénaire que nulle sorcellerie n'arrive à contenir la démesure des puissants. Adieu Willy, danc. Ma cholie caille, dit-il, m'offrant son aigle en broche d'or massif. Et il s'en fut joyeusement à la guerre.

Neuf mois plus tard, j'eus une fille que j'appelai Herrade. Était-elle fille de Guillaume ou de l'attaché militaire français que j'avais rencontré à un bal de cour à Strasbourg et avec lequel je pensai me refaire une virginité alsacienne ? L'image est osée, n'est-ce pas ? Quoiqu'il en soit, Herrade vint et devint l'Alsacienne la plus conséquente qu'on puisse imaginer : égérie d'un leader autonomiste à 25 ans, antinazie déterminée quelques années plus tard. Vous savez comment elle finit pour avoir voulu débarrasser le monde d'un tyran diabolique. Je ne dévoilerai pas les détails de son aventure tragique. C'est son secret. De toute façon, on ne me croirait pas.

Herrade eut Attale d'on ne sait qui. De son leader autonomiste ou de ce commissaire de police qui la cuisina pendant plusieurs nuits pour obtenir d'elle des renseignements sur les mouvements dits séditieux? Ça aussi, ça reste son secret. Il faut dire que Herrade manquait d'humour et qu'elle prenait tous ses engagements au tragique. En quoi, tout en étant très conséquente, elle était aussi et contradictoirement la moins alsacienne de nous toutes. Et c'est pourquoi elle n'arriva jamais à utiliser rationnellement les dons que je lui avais transmis. Attale, elle, refusa notre héritage, se maria bourgeoisement avec un psychologue et en eut Odile. Chère Odile. Pauvre Odile.

Béreswinde, Herrade, Attale, Odile: cela ne vous étonne pas que nous portions toutes des prénoms odiliens, points d'ancrage de l'histoire sainte d'Alsace? Est-ce par mimétisme? Est-ce par une illusion synchrétique? Ou bien par opportunisme, assurant nos arrières dans un pays foncièrement chrétien? Je vous laisse le choix de l'interprétation. Après toutefois que je vous aurai conté l'histoire de notre généalogie.

Mais tout d'abord il s'agit de définir si nous sommes des sorcières ou des fées. (Ceci à la demande expresse de l'auteur.) Les bien-pensants d'entre vous opteront certainement pour la deuxième définition. Je la récuse et je m'explique il n'y a jamais eu de fées en Alsace. Elles sont d'ailleurs du domaine de la fiction pure et chargées en plus d'un ensemble de connotations doucereuses et infantilissantes. Vous me rétorquerez que le terme de sorcière l'est de connotations sulfureuses. Seriez-vous sérieusement encore influencés par les préjugés des époques obscurantistes? Gardons cependant quand même un zeste de soufre: ça nous donne du caractère et nous garde de la sensiblerie kitsch que la fée répand autour d'elle. Oui, nous sommes des sorcières, mais pas de celles que vous vous imaginez, laides, racornies et verruqueuses, jetant des sorts maléfiques et copulant avec Lucifer sur le Blocksberg, voir Faust. Non, nous sommes des dispensatrices de sortilèges et de charmes bénéfiques: notez la charge érotique de ces termes. Et voyez l'engagement de Béreswinde, celui d'Odile. Seule Herrade a eu des désirs assassins. Elle en a été punie bien cruellement... Nous sommes aussi les gardiennes de ce peuple, je dirais presque ses anges gardiens si l'emploi de ce terme ne vous semblait pas sacrilège. Au fait, ne sommes-nous pas des espèces d'anges de chair, avec les faiblesses et les éblouissements de la chair mais chargées d'une mission salvatrice? Mais je vois blêmir vos théologiens et l'auteur me supplie d'arrêter là mes élucubrations ésotériques.

Venons-en donc à notre généalogie. À l'origine fut Rosmerta qui officiait en son temple du Donon comme médiatrice entre les peuplades rivales des Médiomatrices, des Triboques et des Séquanes. Mais comme ces Gaulois cultivaient l'anarchie et manquaient totalement de discipline, ce qui ne les prédisposait pas du tout à former le futur peuple élu alsacien, elle fit venir Arioviste avec ses Germains. Ce qui fut une grossière erreur dont elle se rendit vite compte, d'ailleurs, car: les Allemands plus tard, il nous faut d'abord la civilisation romaine. Et Rosmerta trompa Arioviste avec Jules César. Vous connaissez la suite: le Germain se sauve à la nage et les légions occupent le pays.

Caïa, fille de Rosmerta et de Jules – ou d'Arioviste? on n'est jamais sûr de ses ancêtres, dans ce couloir – disons donc que Caïa, fille officielle de l'un et putative de l'autre, s'installe à Altitona, promontoire vosgien, y travaille activement au syncrétisme des religions d'origine et d'importation et protège plus ou moins efficacement la pax romana. Eh oui, à l'époque, nos sorcières alsaciennes avaient quasiment rang de déesses et des pouvoirs assez étendus. Nos archives sont ensuite muettes pour ce qui concerne les quatre siècles qui vont suivre. Rien d'important n'a donc dû s'y passer au point de vue géopolitique.

Nous retrouvons au V^e siècle une dénommée Irmgarde qui transforme Altitona en Hohenburc. Elle se dit alamane, ce dont nous sommes en droit de douter car d'autres textes mentionnent à la même époque une certaine Gallica, prêtresse en ces lieux. Nous supposons que cette Gallica, après avoir soupesé le pour et le contre, a finalement cédé à son instinct féminin et adopté la langue des nouveaux maîtres du pays, les Alamans. A-t-elle même, comme jadis Rosmerta, fait preuve d'un sens aigu pour la « realpolitik » en précipitant l'irruption alamane dans le corps déjà en décomposition de l'empire romain : faites vite et bien pour que la nouvelle époque puisse sans tarder être mise en route et que cesse l'anarchie ?

Freya, la fille d'Irmgarde, continua l'œuvre de sa mère en séduisant Clovis en qui elle voyait prophétiquement le grand réorganisateur de l'ordre occidental. Se disant par ailleurs qu'une intégration à la puissance franque valait bien une messe, elle cadenassa les portes de Walhalla et se fit chrétienne.

Et voilà : nos aïeules avaient bien préparé le terrain, maintenant pouvait s'élaborer, sur un solide substrat celto-roman, la nouvelle race alémano-franque, terrienne, conservatrice, chrétienne et aimant l'ordre par-dessus tout.

Puis leur trace se perd de nouveau car vient le temps des saintes qui prennent le relais, s'établissent à Hohenburc et en font l'Odilienberg, notre Mont Sainte Odile, vigie chrétienne de l'Alsace.

Et silence total des archives durant tout le Moyen-Âge pour les raisons que vous savez, l'inquisition brûlant tant de fausses sorcières que les vraies, ayant enterré leur brevet au plus profond du Bastberg (56), durent abandonner l'Alsace à tous les démons politiques. Ce fut ainsi que Louis XIV put s'emparer du pays sans qu'il y ait eu intervention pour ou contre de notre part. Nous réapparûmes pendant la Grande Révolution. Malheureusement, mon aïeule Jakobine, qui était de service à cette époque, s'enticha tellement de Saint-Just (57) qu'elle lui livra quelques modérés éminents tel le maire De Dietrich. Son immaturité politique et son exaltation lui firent même jouer le rôle de la déesse Raison, dans le chœur de la cathédrale. Cela ne lui porta pas chance car son amant se lassa bientôt d'elle et la fit guillotiner à Paris en compagnie de son âme damnée, le moine défroqué Euloge Schneider. Une autre conséquence de sa folie fut que les saintes d'Alsace, réunies en assemblée extraordinaire, retirèrent à notre corporation ces pouvoirs qui étaient les nôtres, acquis depuis des temps immémoriaux et reconduits régulièrement par convention tacite. Liberté, fille aînée de Jakobine, entra dans un couvent, Égalité, la puînée, gravit le Mont Ste-Odile à genoux : rien n'y fit, les saintes restèrent inflexibles.

Notre histoire était-elle terminée ? Non, puisque je suis là, moi, et que vous m'avez vue mater Guillaume Deux. Que s'est-il donc passé ? Les saintes, lasses de s'occuper du contentieux alsacien dans tous ses détails, trop naïves aussi pour démêler les fils de la magouille politique et ne voulant plus se salir les mains avec la boue de ce monde, m'incitèrent à reprendre du service, dans les limites du permis, bien entendu. Les pauvres durent se voiler la face lorsqu'elles apprirent mes exploits haut-koenigsbourgeois...

Voilà, êtes-vous satisfaits de mon condensé historique ? L'auteur opine du bonnet, affirmant que c'est une vision assez insolite et plutôt impertinente que récuseront certainement les historiens en titre mais qui, à mon avis, devrait ouvrir des pistes nouvelles de recherche et d'interprétation. Pense-t-il cela sérieusement ? Son œil pétillait de malice. Et il

me dit : C'est comme si j'avais fantasmé par votre intermédiaire, Béreswinde. Vous êtes un merveilleux médium. Merci du compliment, monsieur.

Odile. Chère Odile. Pauvre Odile. Je l'attendais depuis quelques nuits au Bastberg, assise sur mon banc de brume. Nous nous tombâmes dans les bras et pleurâmes un bon coup. Puis je lui dis : Ce que tu as entrepris là, petite, aucune autre, dans toute notre lignée, ne l'aurait jamais osé. Es-tu notre aboutissement ? Mais tu dois connaître la prédiction : il en viendra une qui portera notre art à son sommet. Elle en mourra, brûlée vive par son propre feu. Et notre lignée s'éteindra définitivement avec elle. Ma petite folle, arrête ce jeu suicidaire, je t'en supplie.

Et je lui dis que l'Alsace était trop petite, trop insignifiante pour se mesurer au monde et à l'Histoire. Chacune de ses victoires a toujours été suivie d'un maléfique retour du bâton. L'Histoire ne courtise que les puissants. Elle écrase les petits dès qu'ils essaient de relever la tête. Les petits sont faits pour vivre à l'ombre. Creusons donc nos galeries comme la taupe et vivons-y heureux à l'abri des soleils brûlants. Et ce Monsieur, qui est-il au fait ? Le Grand Subtil ? Le Grand Manipulateur ? Le Grand Tentateur ? En tout cas, il est plus fort que nous. Il ne semble pas encore s'en rendre compte. Le pressent-il ? Il ne faut pas qu'il en prenne pleinement conscience. Non seulement il t'échapperait, dis-je à la petite, mais il te, il nous ridiculiserait. Alors ne lui en fournis pas l'occasion. Rechange-le en daim et dépose-le à son point de départ. Et cela n'aura été qu'un mauvais rêve sans autres conséquences.

Nous nous tombâmes une deuxième fois dans les bras et pleurâmes à chaudes larmes. Oui, lui dis-je finalement, si tu avais pu le subjugué sexuellement, cela aurait peut-être marché. Mais tu n'es pas faite de cette chair, ma pauvre, ma pure. Et puis tu aimes ce crétin d'Ittel. Tu es trop femme, ma chérie, et pas assez sorcière... Au fait, mais c'est un compliment que je viens de te faire là ! Au fond, tu as peut-être raison. Et la femme aurait-elle finalement un pouvoir plus grand que la sorcière, le pouvoir de l'amour ?

J'avais posé mon bras sur son épaule et nous regardions dans la nuit. La lune glissait sur la plaine et découpait d'insolites silhouettes. Sur une des croupes des Vosges nous crûmes apercevoir comme un alignement de phares. Odilia... murmura la petite. Allez, va maintenant, lui dis-je. Je ne suis plus seule à veiller sur toi...

Mais au fait, ne vous avais-je pas convoqué pour vous sommer d'annuler cette histoire et de rendre sa liberté à cette pauvre petite ? Et voici que vous m'avez bien eue avec votre proposition de collaboration littéraire. Vous voyez, même de vieilles sorcières cèdent à cette tentation-là. Et je constate qu'il nous faudra maintenant tenir jusqu'au dénouement. Mais que j'ai hâte de retrouver les sphères de l'oubli et de la sérénité dont vous m'avez tirée. Allez, mon auteur, accélérez !

(p. 115-122)

LA BASSE-COUR

Et me (58) voici englué jusqu'au cou dans une histoire impossible dont je ne vois pas l'issue, à moins que... Avec toute une ménagerie sur les bras. Ça piaule, ça couine, ça caquette, ça cacarde, ça trompète, ça tambourine dans tous les coins. Et Joss (59) et moi on se gratte jusqu'au sang, envahis qu'on est par les puces et poux.

J'avais dit à Odile: D'accord pour la razzia, qu'on se défoule un bon coup. Mais après, qu'est-ce qu'on en fait. – On verra bien, dit-elle.

Odile est partie, tout de suite après cette opération-rafle. Elle m'a parlé de convocation urgente devant le Grand Conseil. Un truc de sorcières encore, quoi. Ca m'a fait rigoler. Avec la magie c'est comme pour les miracles: plus il y en a, moins on y croit. Elle est partie vexée, me lançant: C'est bien toi qui as eu cette idée saugrenue du rapt. À toi maintenant de te débrouiller avec.

Si je suis triste qu'elle soit partie? Non, mon cher Auteur, je ne parlerai plus de mes états d'âme. Je me suis fait piéger une fois, cela suffit. Disons que son absence m'arrange. Je n'ai plus à tenir compte de sa naïveté idéologique. Je pourrai enfin trancher dans le vif car, réflexion faite, c'est le seul moyen de m'en sortir, de nous en sortir.

Ittel est donc assis dans sa brouette, un berger allemand à ses pieds, et autour d'eux ça grouille de plumes et de poils. Il faudra que je mette les leghorns de Mathis dans la cour, elles risquent trop dans cette agitation chaotique. Quant aux lapines pleines, je les ai enfermées dans le dernier clapier, au fond de la grange.

Voyons, qu'est-ce que j'ai ici: des poules de races indéfinissables, quelques coquelets rouges, un plus grand nombre de coqs noirs, un troupeau d'oies, quelques pintades, des dindons, des lapins, tous des bouquets, et même quelques cochons d'Inde. Bref, une basse-cour indigne d'un éleveur, si Mathis voyait cela! Et puis il y a ce trompette-de-gloire à la queue tricolore, assis sur son haut perchoir comme sur un trône.

Étudions maintenant le comportement de cette faune. Au début, c'était l'affolement. On avait l'impression que les bêtes avaient énormément de difficultés à s'adapter à leur nouvelle condition. Certaines s'étaient probablement trompées dans leur choix au moment de la métamorphose. Il faut dire qu'Odile ne leur en avait pas laissé le temps. C'est ainsi que des volailles essayaient de tambouriner et des lapins de marcher sur deux pattes. Mais maintenant tout semble rentrer dans l'ordre voulu par leur nouvelle apparence.

L'observateur informé arrive cependant à déceler la provenance de chaque espèce et sous-groupe. Dirons-nous que tel dindon nous rappelle tel sénateur, telle pintade telle aliénatrice de charme, tel carré d'oies un certain cercle de bridge? Non, je ne vous livrerai aucun nom. L'auteur me l'a d'ailleurs formellement interdit, pour des raisons de déontologie, prétend-il. Laissons donc planer le doute. Le lecteur avisé des choses d'Alsace n'aura cependant aucune peine à se constituer sa ménagerie personnelle: les médias nous livrent les matériaux en kit. La variété n'est, hélas, pas bien grande: pas d'aigles, pas de lions, pas de taureaux, même pas d'éléphants écrasant de la porcelaine. Tout est en petit format, soit du genre gratte-fumier, soit du genre m'as-tu-vu, soit du genre béni-oui-oui. Petit pays, petites gens, petits esprits, un Lilliput, quoi, sans ingéniosité, sans projet d'avenir, rien que de la magouille et des comptes d'épicier. Et puis il y a moi avec mon lamento furioso, défouloir classique des marginaux... Cesse de glapir, Joss, même si c'est pleine lune.

Mais revenons à notre pullulement. Voici que les coqs noirs poussent leurs congénères rouges dans le coin de la grange. Allons-nous assister à un combat de coqs ? Les rouquins sont en minorité mais ça ne les empêche pas d'avoir plus de sens tactique que les gros noirs. Dans ce coin, il y a un tonneau sur lequel ils se hissent d'un bel ensemble, faisant front d'un bloc puis fonçant en piqué dans les plumes majoritaires. Les téméraires ! L'effet de surprise passé, ils finiront quand même par se faire tailler en pièces. Vais-je laisser faire ? Non, quand même pas, le paysage gallinacéen en deviendrait par trop monotone. Vas-y, Joss, sépare-les ! Mais le roi, du haut de son trône, lance un cri strident qui fait trembler les vitres. Et immédiatement tout rentre dans l'ordre.

Le roi. Il faut que j'en parle, maintenant. Nous l'avions quitté coq ce soir-là, après la rafle. J'ai vidé les paniers et les cartons qu'Odile avait remplis et il en sortit un grouillement de minuscules bestioles auxquelles Odile dit en étendant la main Croissez... mais ne vous multipliez point ! – Le mini format s'était imposé de lui-même pour des raisons de logement dans l'Estafette. – Quand nous retournâmes dans la grange, le lendemain matin, les bestioles avaient effectivement grandi et atteint leur taille normale. Quant à notre Monsieur Coq – qui n'avait pas été inclus par Odile dans son ordre de croître – il s'était métamorphosé de son propre chef en paon majestueux. Oui, en paon. Cela ne vous étonne pas ? Moi non plus. N'empêche, nous étions sidérés, Odile et moi. Il est très fort, murmura-t-elle. Oui, il est très fort. Et qui peut savoir quelle surprise il va nous réserver encore ? Quand j'ai voulu m'approcher de lui il a poussé son cri diabolique qui vous glace la moëlle et il a fait mine de s'élancer sur moi. Et il l'eût fait si Joss n'avait pas bondi et montré ses crocs. Oui, oui, Joss, t'es un brave chien. Mais cesse donc de me lécher les mains ! nom de ! Couché, Joss !

Le voici maintenant qui descend de son perchoir. C'est l'heure de la promenade de Sa Majesté. Accourez, manants et chevaliers, damoiselles et matrones, accourez pour l'hommage des féaux à leur suzerain ! La cour se met en place, les espèces se regroupent. Coups de bec sournois d'un coq rouge à son voisin noir. Les dindons se rengorgent. Les pintades se marchent sur les pieds les unes aux autres. Les oies cacardent en sourdine. Les poules se lissent une dernière plume et les lapins sont prêts, assis sur leur percussion, une planche de coffrage que j'avais posée le long de l'allée de parade.

Le paon s'avance à pas majestueux, en déhanchements légers, la queue aux ocelles tricolores déployée en éventail balayant les têtes des premières lignes de la haie d'honneur, celles de deuxième ligne ouvrant grand les becs pour boire le vent sacré. Et voici que la garde se met à tambouriner, rataratapan, que des poulettes se forment en compagnie de majorettes précédant le Souverain dans sa promenade ; voici que le cortège tourne derrière ma brouette, Joss découvre ses crocs, la foule accourt de ce côté-ci, Sa Majesté daigne pencher légèrement la tête à droite et à gauche, le petit vent produit par sa queue me chatouille les narines – tiens, l'odeur me rappelle quelque chose : ces effluves de musc qui empestent notre salle de bain longtemps encore après la toilette de Monsieur. Mais je n'ai pas aperçu les cochons d'Inde. Où sont donc passés les cochons d'Inde ? Les voilà : ils se sont réfugiés dans un clapier et bouffent les carottes des bouquets. Cela devait être des gens raisonnables dans une autre vie – ou bien des inconscients. En tout cas ils sont bien trop petits pour que l'on puisse s'offusquer de leur manque de tact.

Et moi ? Eh bien, je ris, je ris. Et j'en crache plein votre micro, cher Auteur. C'est une caméra d'ailleurs qu'il m'eût fallu pour rendre dans tous ses détails cette scène indescrip-

tible, digne du carnaval de Bâle. Et voilà, c'est terminé. Les tambourineurs chassent les cobayes et récupèrent leurs carottes et la volaille se disperse, commentant l'événement. Tandis qu'un gros dindon inspecte respectueusement une fiente tombée – à son intention ? – de l'auguste orifice.

Voilà, c'est terminé pour moi aussi. Le fourrage est distribué, les esprits se sont calmés, le roi aspire au repos, moi aussi. Joss, tu montes la garde cette nuit, c'est ton tour.

Joss. Je n'ai toujours pas parlé de Joss. Le lecteur sait qu'il s'agit d'un chien berger allemand et qu'il adore me lécher la main. Il aura compris aussi que nous sommes de connivence, ce chien et moi. Un Joss – vous vous rappelez ? – avait été l'initiateur d'Ittel. Joss le taciturne anarchiste allemand reconverti en illusionniste alsacien. Il eut la malchance de se trouver seul des cinq dans notre troquet faubourien, le jour de la rafle.

Et il faudra maintenant que je vous parle de cette opération. Mais montons chez moi. La puanteur que ce peuple dégage ici commence à m'indisposer.

Il n'est pas bon que le coq soit seul, avait dit Odile après ce matin mémorable où il imposa au village le réveil à la française. Qui sait ce qu'il va nous inventer encore s'il doit passer ses journées à ruminer tout seul au haut de son perchoir. Il lui faut de la compagnie sur laquelle il pourra se défouler si des envies lui prennent. Je dis à Odile : Et les leghorns ? Elle me répondit : Tu rigoles ou tu n'as rien compris. – Bon, dis-je, ton plan ? – Ramasse tous les paniers et cartons que tu peux mettre dans l'Estafette, dit-elle. Prends aussi de ce tissu à carreaux rouges dans lequel nous avons coupé les rideaux de la cuisine. – On va faire le marché ? lui demandai-je. – Oui, dit-elle.

Ah ! la fantastique journée que nous avons passée ensemble ! D'abord un bon gueuleton dans un restau chic, rempli d'Allemands d'ailleurs, comme c'est devenu la norme en Alsace. Prise de bec avec un gros Teuton qui s'irritait de ce que « notre » belle langue n'était plus guère parlée en Alsace, Ittel répliquant que c'étaient les Alsaciens qui avaient tenu cette langue sur les fonts baptismaux, qu'ils avaient en conséquence le droit d'en disposer comme ils l'entendaient, Odile pouffant de rire et lui bourrant les côtes, puis Ittel tapant dans le dos du gros Rhénan pour débloquer la choucroute que l'autre avait avalée de travers et le patron offrant une bouteille pour clore l'incident.

Après le repas, une bonne séance de jogging dans le vignoble et finalement pour Odile, au sommet d'une butte, un exercice de concentration, Odile accroupie en position de zen, les yeux fermés... et ça durait, ça durait, et j'eus la sensation, un moment donné, d'être effleuré par une présence invisible. Bonjour Béreswinde ! dis-je en rigolant. Ce qui fit surgir Odile de son nirvana. Elle se mit à m'enguirlander si copieusement que je pris peur de me retrouver changé en coq ou en quelque autre bestiole de cet acabit et m'enfuis à grandes enjambées.

Bon, finalement on reprit la route direction Strasbourg. Arrivés aux portes de la ville, arrêt sur un parking. Odile sort un plan détaillé de la ville ainsi que le carnet mondain d'un grand quotidien régional. Tiens, dit-elle, voici les interventions que j'ai prévues. A toi de composer l'itinéraire. Tu connais la ville mieux que moi.

Ce fut un véritable travail d'état-major.

(...)

Nous nous arrê tâmes ainsi devant un collège à l'heure de la récré, un local officiel où avait lieu une remise de décorations, une wynstub que nous savions être le refuge de telle clique politicienne, un temple de la culture, un studio de l'audiovisuel, un institut universitaire et un salon grand-bourgeois aux alentours du Palais de l'Europe, etc. J'avais subrepticement introduit dans la liste d'Odile des objectifs militaires et cléricaux dont le traitement m'aurait réjoui le cœur. Mais Odile s'en aperçut et les biffa, ne voulant pas d'histoires avec l'Église, sa sainte patronne étant très chatouilleuse sur ce point-là (nous sommes en pays de concordat, pardi !); quant aux militaires, elle n'en voulut point, ayant déjà suffisamment de tambours, de trompettes et de clairons dans son lot de civils.

L'Opération se déroula de la façon la plus simple du monde. Je stoppais devant l'immeuble indiqué, Odile descendait de voiture, un panier sous le bras, franchissait les portes, certaines s'ouvraient d'elles-mêmes, d'autres étaient tenues grandes ouvertes par des portiers, huissiers ou policiers au garde-à-vous. Quelques minutes plus tard elle en ressortait, le panier recouvert d'une pièce de tissu à carreaux rouges, elle le déposait dans l'Estafette et je redémarrais aussitôt. Qu'est-ce que tu nous ramènes ce coup-ci ? lui demandais-je. Tu verras ça à la maison, me répondait-elle invariablement. Je devinais cependant aux couinements et piailllements quelle était l'espèce ramassée. Quand la voiture fut pleine, elle me dit de passer par la rue de Pflatschheim où se trouve notre troquet. Elle en ressortit bientôt avec ce magnifique berger allemand qui eût fait la fierté de chaque cynophile. Il s'appelle Joss (60), dit-elle simplement. Je la saisis à la gorge, la secouai en hurlant : Sale sorcière ! Tu as osé ! Rends-lui son apparence humaine ou je t'étrangle ! Elle sanglota : Je t'assure, Ittel, je ne l'ai pas forcé ; il l'a voulu, de son plein gré ! Et le chien sauta sur moi et se mit à me lécher la figure. Va-t-en, sale cabot ! Je lui fichai mon poing sur le museau. Il eut un gémissement et se remit derechef à me lécher. Ittel, mon chéri, calme-toi, ce ne sera que pour quelques jours, je te le jure ! me dit Odile d'une voix étranglée... À ce moment-là, le contenu des paniers et cartons se mit à produire un vacarme épouvantable, je tapai dessus avec ma casquette, ce qui eut pour effet un redoublement du vacarme... qui fut calmé subitement par un grognement bref du chien. Tu vois, dit Odile, il a plus d'autorité que toi. Tu auras besoin de lui, tu verras.

Bon, qu'auriez-vous fait à ma place ? Puisqu'il le voulait bien. Ils sont tous maso, ceux de son espèce... J'eus donc honte de ma colère, demandai pardon, l'obtins aussitôt, une langue de femme dans ma bouche, une langue de chien sur ma main. Revenons chez nous, maintenant.

Et voilà, vous savez tout. Puis Odile est partie. C'est moi le patron ici, à présent. Quels sont mes projets ? Nous verrons cela demain. Pour ce soir quartier libre. Je m'en vais taper le carton avec Mathis et Fajnsilber. Rien de tel qu'un bon skat pour vous libérer l'esprit.

(p. 135-145)

UNE SOLUTION ?

Les faits, maintenant. À la fin de l'acte précédent, nous avions en présence dans la grange, d'un côté Ittel et Joss, de l'autre côté Monsieur Paon. Tomba du ciel, soudain, la voix d'Odile, sarcastique et chaude à la fois. Après un court instant de silence, la voix se matérialisa. Odile prit le bras de ses deux amis et les entraîna hors de la grange. Barricadez tout, dit-elle, devant et derrière. Ce qui fut fait dans l'heure. Dans l'heure aussi arrivèrent les quatre autres compagnons. Tenons conseil de guerre, dit Ittel. Sans moi, dit Odile. Je ne vous suis plus d'aucune utilité.

Les six se réunirent dans l'atelier. Ittel les mit au courant de la situation, évitant cependant de parler de la capture et de la métamorphose de Joss en berger allemand.

Quel beau conte de Grimm cela ferait ! s'exclama Gerber. J'aurais aimé voir ça de mes yeux et en garder l'image jusqu'à la fin de mes jours. – Tu as tort d'en rire, dit Joss. C'est pleurer qu'il faudrait sur la médiocrité et la soumission alsaciennes. Mais j'ai comme une impression qu'Ittel ne nous a pas tout raconté, qu'il a omis certains détails importants. – Non non, répondit Ittel d'une voix rauque. Il ne s'est passé rien d'autre. C'est tout.

C'est tout ! s'exclama Lentz. Il dit : c'est tout ! Comme ça, simplement : c'est tout. Dis-donc, Lux, pince-moi et dis-moi que je ne rêve pas ! – Tu ne rêves pas, dit Ittel d'une voix sèche. Il est des choses... – Ça va, Hamlet, l'interrompit Joss. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? On n'est pas venu simplement pour se faire raconter un conte de Grimm, revu et corrigé par Odile.

Ittel leur parla de son projet initial d'un procès, d'une sorte de tribunal Russel à l'alsacienne. Je n'ai pas pu prévoir ce qui s'est passé ensuite, dit-il. Vix Lemâtin trouva plutôt amusant qu'on jugeât « l'épouvantail ». Ittel le tança vertement, disant que dans ce corps monstrueux se cachait tout de même un être humain avec ses facultés intellectuelles, ses sentiments et son âme, qu'on lui devait donc le respect qu'on doit à tout homme, fût-il notre adversaire, qu'il interdisait par conséquent tout qualificatif péjoratif à l'égard du prévenu. Vu, chef, grogna le Franc-comtois. Mais quel splendide trophée il aurait fait ! Imagine un peu qu'on le condamne à avoir la queue coupée et imagine ensuite cette parure étalée sur le lit d'Odile !

Ittel allait le saisir à la gorge lorsque j'intervins. L'auteur m'avait dépêché en catastrophe sur les lieux. Je pris tout de suite la parole : Je vous propose d'attendre, mes amis, la croissance du paon étant peut-être une dernière étape avant le retour définitif à la configuration originelle ?

Qui est-ce encore que celui-là ? – demanda Gerber. Un Juif, répondit Ittel. – Alsacien ? – Non, polonais ou quelque chose de ce genre. – Alors de quoi il se mêle ? – Un Juif polonais, c'est un paumé comme nous autres : plus de schdetel, plus de yiddish, et la patrie n'est qu'une marâtre. – Et quel rôle joues-tu dans cette comédie burlesque ? – C'est peut-être lui le deus-ex-machina ? – Serais-tu notre Messie ? Alors parle, oracle de Yahweh !

Taisez-vous, goïm ! Sinon je revêts mon manteau de poil et j'appelle l'ire de tous les prophètes sur vous, inconscients que vous êtes ! J'ai été envoyé ici pour vous aider à trouver une solution car seuls, vous en êtes incapables. Car vous êtes des faibles, purs peut-être mais faibles. Même munis d'une artillerie terroriste, vous restez des faibles. Vous n'avez pas de concept, rien que des clichés pseudo-révolutionnaires dont vous vous gargarisez.

Et le seul acte terroriste dont vous puissiez vous targuer, a fini en queue de poisson. Pourquoi? C'est que vous n'êtes pas habités, pas brûlés par l'Esprit. Vous ne faites que des éruptions cutanées; au plus profond de vous-mêmes il n'y a que doute et désespoir. Vous avez parlé de rêve, auparavant, or vous n'êtes vous-mêmes qu'un rêve, le rêve alibi du subconscient alsacien.

Voyez Juda (61). Juda a été mortifié, écrasé, dispersé tant de fois. Mais Juda est ressuscité à chaque fois. Et pourquoi? Parce que Juda pense dans une autre dimension temporelle et spirituelle que vous. Juda a connu, comme vous, toutes les trahisons, toutes les démissions, toutes les désertions. Mais Juda a pu à chaque fois se ressaisir. Et pourquoi? Parce que ce qui restait de Juda a refait souche dans sa vérité. Et parce que le cœur de Juda est resté rebelle. Même contre Yahweh, s'il le fallait.

Nous aussi, nous sommes rebelles, dit Gerber.

La rébellion, amis, c'est d'abord dire: Je suis celui que je suis. Et non pas dire: Je ne suis pas celui que vous voulez que je sois. Il faut vivre et se battre dans l'affirmation et non pas dans la négation. La rébellion, c'est entrer dans les assemblées et dire l'évidence d'une voix d'airain. Et non pas se défouler dans des foires alternatives, marginales et par là même, sécurisantes. La rébellion, c'est être prophète. Et c'est accepter d'avance le sort qui est réservé aux prophètes: être chassés, être outragés, être emprisonnés, être mis à mort. Mais n'oubliez pas que l'Esprit a toujours fini par donner raison aux prophètes. Et Achab fut frappé et Sédécias et tant d'autres princes. Mais vous, vous n'êtes pas faits de ce bois dont on fait les prophètes.

Si tu es venu pour nous prêcher, va-t-en. Nous n'avons nul besoin de prophètes, dit Gerber.

Tais-toi, Gerber, dit Ittel. Il a raison. Et ta réaction en est la preuve. Mais là où Sammy se trompe, c'est que nous ne sommes pas des Juifs. Nous n'avons pas quatre mille ans de tribulations derrière nous, seulement un siècle. Nous sommes arrivés bien trop tard sur la scène de l'Histoire, et on nous a coincés entre deux appétits féroces. Dans ce choc des nationalismes aveugles nous ne pouvions inventer autre chose pour survivre que le refus absolu de la violence, y compris de la nôtre. Chez nous, Judith n'a nulle envie de trancher la tête à Holopherne. Si elle a capturé Holopherne, c'est pour le convertir. Hélas, cela n'a pas marché. Et nous ne savons plus comment nous tirer de ce mauvais pas, nous et lui. Alors, toi qui as une expérience plurimillénaire de pépins en tout genre, aide-nous à trouver une solution.

Ce jeune homme me plaît et il m'a l'air d'être «bibelfest»*. J'aurais plaisir à discuter avec lui, plus tard, cela me changerait des lamentations mathysiennes...

Bon, qu'allons-nous entreprendre maintenant? Un procès aurait permis à ce Monsieur de faire son discours de Blatterschème, thèse, antithèse et synthèse, définissant clairement la position monopolistique, sans faux-fuyants ni petites phrases à double sens car je lui aurais servi d'advocatus diaboli et l'aurais guidé d'une main ferme vers sa vérité à lui. Cela n'est maintenant plus possible. On ne peut pas le livrer dans sa morphologie actuelle à la curiosité des médias. Ceux-ci d'ailleurs nous prendraient pour des dingues échappés de quelque culte vaudou. Dimanche, c'est carnaval à Blöderschë, Bürefasnacht, carnaval des paysans. Ce serait une occasion de le faire sortir de la maison. Un masque dans une foule

* versé dans la Bible.

de masques, ça n'attire pas une attention particulière. Mais pour le conduire où? Pour l'abandonner où? Tiens, Sammy, aurais-tu pitié de lui? Aurais-tu eu pitié de Pharaon, toi? Ne pose pas trop de questions. Trouve une solution, n'importe laquelle. Si les princes de ce monde ont eux aussi une providence, comme ils l'affirment si souvent, eh bien, elle pourvoiera à son salut.

J'ai trouvé: téléphonons à mon cousin de Bâle. Que Schmoulé nous procure six costumes d'oiseaux, cela doit se trouver dans les réserves des cliques carnavalesques bâloises. Dans la nuit de dimanche à lundi, les six braves embarqueront avec leur paon dans l'Estafette et fileront à Bâle. Et à quatre heures du matin, ce sera le Morgestraich. Le carnaval alémanique par excellence, le carnaval le plus étrange, le plus envoûtant qui soit. Ils y abandonneront Monsieur en lui souhaitant bonne chance. Peut-être que sur un sol neutre le sortilège qui le frappe sera neutralisé?

Les six braves hésitèrent quelque peu puis se rangèrent à mon avis. De toute façon, ils n'avaient pas le choix. Et Odile, qu'en dit-elle? Judith ne sortit pas de sa tente. Pleurait-elle? Priait-elle? Faisait-elle pénitence?

Je m'en fus à la sauvette, pas fier du tout. Car était-ce vraiment une solution? Et qu'allait dire l'auteur? Il ne dit rien. Il hocha simplement la tête et me tourna le dos. Solution de Juif, doit-il penser maintenant. Digne de figurer dans l'Ancien Testament... Ainsi ils sont, les goïm: ils ne peuvent se passer de notre intelligence, de notre ruse. Et quand nous les avons servis, ils nous méprisent.

Le cousin Schmoulé trouva ce qu'il fallait dans la journée même. Gerber fila à Bâle pour chercher les costumes et les fifres. Lundi matin à quatre heures, me dit-il, nous traversons la frontière à St Louis.

(p. 160-164)

ÉPILOGUE

L'Estafette était prête. Nous avions arrimé le coffre avec les costumes sur la galerie du toit. Allons le chercher, dis-je. Ne nous fera-t-il pas d'histoire? demanda Gerber. Il n'a pas intérêt, dit Joss en découvrant ses canines. Odile lui a parlé, dis-je. Il se tiendra tranquille.

Je me rendis dans la grange. Il se tenait debout près de la porte. Venez, Monsieur, lui dis-je, nous partons. Il se mit en marche, presque comme un automate et me suivit. En traversant la cour, je vis Odile à la fenêtre de la chambre du haut, sa chambre. L'a-t-il vue? Nous l'installâmes dans l'Estafette. Il était assis entre Vix et Lux, Joss en face de lui. Pas d'histoires, hein! dit Joss. Nous sommes tous armés. – Tais-toi, dis-je à Joss. S'il veut s'en aller, il le peut. Personne ne le retiendra.

Je m'installai au volant. Gerber s'assit à côté de moi. La nuit était claire et froide. La lune était pleine. Elle pendait au clocher roman. Nous nous mîmes en route. Bientôt Blôderschè fut derrière nous. Nous roulions sur les petites routes du Ried. Nous devinions les multiples cours d'eau de cette plaine d'inondation aux ponts en bosse que nous franchissions. À notre gauche nous savions le Rhin, flanqué de son canal. Aux deux horizons, les découpages des Vosges et de la Forêt-Noire. Nous naviguions au milieu de la plaine du Rhin qui nous semblait une, Alsace et Bade réunies, confondues. La nuit efface les frontières.

Gerber dit: Ce pays, c'est l'Alémanie. Il s'étend loin dans le sud, jusqu'au Cervin. Il s'étend loin dans l'est, jusqu'au Lech. Ce pays a conçu le Rhin et le Danube. Ce pays alimente la Mer du Nord et la Mer Noire. Ce pays est au cœur de l'Europe la naissance de l'Europe. Ce pays n'a jamais été un empire. Ce pays est une multitude de petits pays jaloux de leur autonomie. Ce pays est la résurgence médiévale des républiques grecques. Mais ce pays est aussi crucifié sur ses frontières, son land alsacien en particulier. Il aurait pu être facteur d'unité en Europe. Les impérialismes des autres l'en ont empêché. Mais ce pays est aussi fertilisé par ses écartèlements. Cependant voici que les fossés tectoniques deviennent de plus en plus larges, de plus en plus infranchissables et les plaques s'écartent les unes des autres, happées par des attractions contraires. Et le paysage se transforme en steppe.

Lux dit: Nous pourrions être, encore. Il n'est pas trop tard. Être d'ici, c'est être deux. Être deux, c'est l'ouverture sur le multiple. Si nous étions vraiment ce que nous devrions être, l'Europe se porterait mieux. Si l'on pouvait établir ici une zone franche des cultures, de l'Esprit...

Lentz dit: N'appartenir à personne pour pouvoir redéfinir toutes nos appartenances. Effacer les frontières comme le fait la nuit. Mais aussi découper nos falaises dans la lune pour qu'elles délimitent notre île, notre heimat. Puis laisser voguer l'île à son gré, du nord au sud, de l'est à l'ouest.

Joss dit: La liberté d'être autre, d'être différent. La liberté radicale, sans compromissions. Et le refus de toute allégeance. Je ne suis pas parce que tu me regardes et qu'ainsi tu me crées. Je suis parce que je suis, ab origine. La fierté d'être autre, d'être différent. La fierté radicale opposée à votre infatuation. Monsieur, ceci est un univers que nous ne soumettrons jamais à vos normes.

Vix dit: En édifiant l'État, vous avez détruit le peuple. Mais il en reste un hard core indestructible. De ces résidus coriaces il naîtra les vengeurs qui contraindront l'État à rétablir le Peuple.

Sélestat, dans notre langue: Schlettstadt, d'où partit le rayonnement humaniste en direction de l'Europe. Monsieur entend-il les voix alsaciennes que la nuit véhicule de Wissembourg à St Louis? Ou bien Monsieur fait-il ici un rêve de daim sous un chêne Louis XIV? Je pense à Odile.

Gerber dit: Pays de passage, pays des sang-mêlé. Pays de transition alors? Non, nous ne sommes pas une transition. Nous ne sommes pas un passage d'un état dans un autre, d'une culture dans une autre. Et nous ne sommes pas juxtaposition mais réunion. Réunion d'états, réunion de cultures. Et si notre intellect est double, notre racine est une. Elle est unicité née de la multiplicité.

Lux dit: Vous n'avez rien compris à notre être en voulant le réduire à vos normes. Vos normes sont simplistes. Vos normes sont réductrices. Vos normes sont manichéennes, elles plaisent aux masses. Évidemment, elles satisfont le pouvoir qui s'appuie sur les masses.

Lentz dit: Enlevez vos œillères. Sortez les boules de vos oreilles. Écartez l'écran de drapeaux qui masque la vérité. Écoutez la vérité qui vous crie: Quel bénéfice culturel, quelle satisfaction morale retirez-vous d'un peuple soumis, d'un peuple rendu veule? Let my people go. C'est en le laissant partir qu'il vous restera.

Joss dit : Nous sommes comme des racines d'orties. Nous sommes inextirpables. Un jour, nous percerons votre beau gazon et nous envahirons vos plates-bandes. Et ne comptez pas sur le temps pour nous supprimer. Le temps est impuissant face à l'espérance. C'est un Yid (62) qui nous l'a dit : il a parlé avec les prophètes. Au fait, nous le savions déjà, nous n'osions tout simplement pas le clamer à votre face. Voici qui est fait. Oui, Monsieur, nous avons la vie dure, nous avons la vie longue. Nous sommes des racines d'orties dans l'humus de votre beau parc.

Vix dit : Nous sommes le feu qui couve. Nous savons attendre. Une brindille de temps à autre nous suffit pour survivre. En attendant le grand vent qui attisera le brasier. Nous aurions pu être feux de joie, feux d'amour sur toutes vos collines, sur toutes vos montagnes. Vous n'en avez pas voulu. Vous avez dirigé sur nous vos lances à incendie. Vous avez vidé sur nous les soutes de vos Canadairs. Nous serons donc le feu souterrain qui sapera vos châteaux-forts.

Colmar. Monsieur a une lueur dans l'œil. Monsieur pense à Hansi, son exécuter de boches. Les coloriages tricolores nagent dans le regard de Monsieur. Sait-il combien de fontaines ont été empoisonnées en France et en Alsace par cet illustrateur de l'inimitié ? Pourquoi Monsieur a-t-il toujours prêté l'oreille aux sarcasmes des faux prophètes ?

Colmar la belle, Colmar l'intransigeante qui déclara en 1662 : Mieux vaut encore avoir lutté vaillamment pour la liberté que de s'être résigné lâchement à une triste servitude... Puis vous avez brisé cette résistance et soumis la ville. De la soumission naquit la servilité, de la servilité, Hansi.

La lune glisse sur les algues de l'Ill. Je pense à Odile.

Gerber dit : De l'autre côté, il y a Fribourg. Pouvez-vous comprendre que Fribourg est plus proche de mon cœur qu'Orléans, par exemple ? Jeanne d'Arc n'a jamais été à Fribourg. Pourquoi vient-elle me hanter maintenant, Jeanne d'Arc ? Elle peuplait nos églises avant le Concile et tout près de Colmar je l'ai rencontrée sur un autel à la droite du Christ alémanique, cuirassée de pied en cap. Qu'est-ce qu'elle fout là, me suis-je dit. Nous vivions hors de votre orbite, en ces temps-là. Et je me suis toujours posé la question : le Valois était-il donc plus proche du cœur de Dieu que le Lancastre ? J'en doute... De l'autre côté, il y a Fribourg. Je m'y sens chez moi. En Alémanie. Dans ma tribu. Vous m'avez interdit Fribourg et imposé Orléans.

Lux dit : Vous êtes très forts. Vous êtes la seule nation qui peut se permettre d'obliger Dieu à son service quand ça va mal et de le mettre à la porte quand ça va mieux. Clovis vous a été un excellent initiateur. Au fait, puis-je vous rappeler que Clovis était un Germain ?

Lentz dit : Moi, l'Alémanie, je m'en fous. Car elle a ses limites étroites. Car elle a ses œillères, elle aussi. Mon île est un concept nomade. Elle jette l'ancre devant Vienne, elle jette l'ancre à Anvers, elle jette l'ancre à Bordeaux. Mon île entend toutes les langues. Mais elle parle l'alsacien.

Joss dit : Briser vos tabous. Détruire vos drogues. Déjouer vos ruses et astuces. Résister à votre chantage, le chantage à l'affection, au patriotisme. Y arriverons-nous un jour ? Dure est la lutte.

Vix dit : Sachez, Monsieur, que je ne suis ni alsacien, ni corse, ni breton, ni basque. Je suis franc-comtois. Vous me direz maintenant : Au moins vous, un vrai Français, vous devriez comprendre ma raison d'état. Je vous répondrai : Oui, Monsieur, je suis un vrai Français en ce sens que je suis de sang français, espagnol, suisse et flamand. Et je vous répondrai : Non, Monsieur, votre raison d'état n'en est pas une, car la vraie France, celle des sang-mêlé, c'est la France de l'ouverture, de la fraternité, de l'émancipation. C'est la France girondine. Vous êtes la fausse France, l'usurpatrice, l'impérialiste née dans le cerveau d'un barbare germanique et d'un imperator latin.

Mulhouse. Ce fut la Suisse, avant la Révolution, Monsieur, république encore plus libre que toutes nos autres cités. Qu'est-il resté de sa liberté ? Vous en avez fait une sous-préfecture.

La lune sur le Vieil-Armand. Soixante-mille morts franco-allemands y maudissent les frontières. Mon arrière-grand-père Franz Aussengiesser y rêve de sa femme, la jolie Bärbel, qu'il dut quitter le matin de leur nuit de nocces... Je pense à Odile.

Gerber dit : Vous avez détourné l'Alsace de sa vocation. Vous lui avez pris le sentiment de sa dignité. Le résultat en est qu'elle est devenue frileuse et qu'elle a sans cesse besoin de se sentir confirmée par Paris. Vous l'avez amputée de ses valeurs propres. Vous lui avez imposé vos comportements, vos tics et votre folklore. Vous appelez cela intrégration dans le corps national. Nous appelons cela destruction de notre âme.

Lux dit : Il faut le dire : vous êtes plus malin que le Prussien cassant et aboyeur, plus malin, évidemment, que le nazi tortionnaire. Vous ne menacez pas, vous ne persécutez pas, vous n'emprisonnez pas. Vous prétendez même vouloir respecter notre originalité et vous nous offrez quelques joujoux culturels pour calmer notre impatience. Mais les mécanismes de l'assimilation tentaculaire que vous avez mis en place voici quarante ans continuent à fonctionner. Vous les camouflez ici et là mais vous n'actionnez pas les freins. Vous n'avez même plus besoin de donner un seul coup d'accélérateur : la machine est bien huilée et fonctionne de façon automatique, ce dont vous vous félicitez in petto. Vous nous avez si bien conditionnés dans vos écoles que nous sommes devenus, sciemment et inconsciemment à la fois, les auteurs de notre propre déchéance.

Lentz dit : Vous prétendez que vous avez changé, que vous nous rendez la liberté de langue. Mais vous vous gardez bien d'institutionnaliser cette liberté. Et vous refusez de la rendre totale. Or la liberté est entière ou elle n'est pas. Vous avez d'ailleurs beau jeu avec nous. Parce que nous sommes des doux, parce qu'il n'y a aucune haine en nous, parce que vous savez que, au fond, même nous autres autonomistes nous aimons ce peuple français dont nous nous sentons solidaires depuis des siècles. Parce que, après chaque rebuffade, nous vous pardonnons et tendons la main pour le dialogue fraternel. Vous la saisissez, cette main, vous la serrez... Mais quand nous la reprenons, nous constatons qu'il nous manque des doigts.

Ittel intervient ici : Et votre crime, Monsieur, répété depuis des siècles, c'est de forcer ceux qui ne demandaient finalement qu'à vous aimer, à vous haïr s'ils tiennent à leur identité, à leur dignité.

Joss dit : Et arrive ce jour où les dupés se révoltent ouvertement. Vous souriez, fort de votre autorité, fort de vos armes. Prenez garde, l'Histoire connaît des revirements subits et imprévisibles, elle connaît des déchirements brutaux qui déjouent tous les pronostics.

Vix dit : Les torrents de lave sont à l'affût de la moindre faille tectonique. Vous êtes assis sur un volcan, Monsieur. Il explosera au moment où vous vous y attendrez le moins. Il est temps encore d'ouvrir votre cœur et votre intelligence. Donnez-vous cette chance et redevenez crédible à nos yeux et aux yeux du monde qui ne croit plus vos rotomontades sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Ittel dit : Vous vous taisez, Monsieur, et vous faites bien. Car les réponses que vous eussiez pu nous donner, nous les connaissons de longue date. Votre logique est celle de tous les puissants : votre vérité ne doit pas être mise en cause parce que cela mettrait en cause votre pouvoir. Taisez-vous et méditez. Et souvenez-vous de ce long monologue alsacien d'une nuit de carnaval alémanique, quand vous serez de nouveau aux affaires.

Comment ai-je pu lui prédire qu'il sera de nouveau aux affaires ? Qui vient de me suggérer que le Morgestraich bâlois exorcisera notre otage et mettra fin à cette fantasmagorie, rétablissant le statu quo ante ? Est-ce Odile ? Est-ce l'auteur ? Quoiqu'il en soit, la prédiction a été faite. Voyons maintenant comment le destin va prendre cette affaire en main.

Nous ne parlons plus. Lux joue de l'harmonica. Nous somnolons. Monsieur dandine de la tête. Il me semble qu'elle a grossi. Elle emplit mon rétroviseur.

Nous arrivons à St Louis. Fasten your belts, chaps, dis-je. Je stoppe peu avant la frontière. Il est trois heures un quart.

Nous nous habillons sur un parking. Schmoulé nous avait préparé un bel assortiment : un pingouin, un archéoptéryx, un vautour, une autruche, une cigogne et... un berger allemand à la gueule particulièrement féroce. Des costumes délirants, des masques horribles. Nous cachons les pattes du paon de larges bandes d'étoffe multicolore. Sa tête a encore enflé, elle n'a plus de paonesque que la huppe et le bec...

Puis nous eûmes droit chacun à un fifre. Gerber nous expliqua rapidement comment en tirer ces mélodies discordantes qui tout à l'heure allaient imprimer leur pulsation obsédante à toute une ville. Monsieur n'eut pas de fifre, pour cause de non-conformité anatomique.

À quatre heures tapantes, le petit groupe compact, un monstrueux paon serré dans son milieu, franchit la frontière. Les douaniers français applaudissent. Les douaniers suisses, imperturbables, nous font signe de passer. Vous y voilà, Monsieur, en Suisse. C'est ça la Suisse, Monsieur, notre tribu sœur. Restée indépendante, elle.

Bâle dans l'obscurité. Même la lune s'était cachée. Gerber prit la tête du groupe, imprimant la cadence, nous suivîmes à la queue leu leu, Joss derrière Monsieur.

Nous marchâmes ainsi une heure entière, sans but, errance cadencée, obliquant à droite, obliquant à gauche, tournant sept fois autour du münster, toujours entre deux valonnements de spectateurs tantôt silencieux, tantôt frénétiques, croisant des cliques enluminées de lampions, les coupant au milieu, tout s'arrêtant d'ailleurs à l'approche de notre commando de somnambules de l'irréel.

Nous marchâmes une autre heure, sortis de la foule, dans des faubourgs noirs, dans des esquisses de campagnes blafardes... et soudain Joss poussa un hurlement de chien-loup : Nom de Dieu ! Il a disparu !

(p. 172-180)

landluft (1983)

pflanz einen rosenstock
an deinen drahtzaun
lass ihn wuchern
frei und ungestüm
es kommt ein jahr
da er den zaun
zum boden drückt
dann brich dir eine rose
steck sie in den mund
und steig hinüber

(p. 42)

III. *Pour ne pas conclure : les langues ne sont pas innocentes*

Auf zwei Stühlen

Nun zu meinen Schriftsprachen. Meine Hochsprachen als Lese- und Schreiberfahrung. Zuerst war Französisch da. Zuerst war Mademoiselle Paulette da, die so penetrant nach Nelken roch und dem Siebenjährigen das Tor zur Welt öffnete. Meine Kindheitsliebe war ein nach Nelken riechendes Schulfranzösisch, eine patriotisch durchwirkte, mit heimischen Suppenägelein gewürzte Exotik. Dann schlich sich des Schuldirektors Steinmetz biederes Schuldeutsch ein, dem die Fastenpredigten des Herrn Pfarrers – die wir Erstkommunikanten nachschreiben mußten – eine religiöse Weihe gaben.

Beide Sprachen liebte ich innig, und so entstand, sehr früh schon, meine Neigung zur sprachlichen Bigamie, die ich dann später institutionalisierte und der ich den Aufbau meiner heutigen Persönlichkeit verdanke.

Doch kommen wir zur Jugendzeit zurück: Hitler marschiert ein, und ein sonderbares Deutsch beherrscht nun meine Szene, bekämpft mein elsässisches Deutsch, verfolgt mein Französisch. An diesem braunen Deutsch kleben Geifer, Blut und Haß. Ich verabscheue es. Und verdamme es nach dem Krieg in die finstere Gehenna, studiere aber trotzdem Germanistik: es war wohl für einen kriegs- und studiengeschädigten elsässischen Studenten das Nächstliegende.

In meinem schriftlichen Ausdruck (die Lyrik ausgenommen, da bediene ich mich des Dialekts) schwimmt nun das Französische oben, das ich jetzt erst richtig erlerne: kein Schulfranzösisch mehr, sondern lebendiges Französisch, in das ich meine elsässischen Bilder hineinwirke. Ich suhle mich förmlich darin.

Dann aber, behutsam und wie auf Zehenspitzen, kehrte das Deutsche in meine Gefühlswelt zurück. Es war ein ganz anderes Deutsch als mein Steinmetz-Deutsch, das Adolf-Deutsch und mein Uni-Deutsch.

So ganz und gar ungermanisch, weder blond noch blauäugig, wo kam es her? Über den Rhein geschwirrt? Oder in mir selbst gewachsen? Und wie halte ich's mit ihr? Ist es Liebe, ist es Verliebtheit? Und die andere, die national-offiziell angetraute, liebe ich sie

noch? Die beiden starren sich an. Werden sie einander in die Haare geraten? Vertrag euch, Mädchen. Und versteht mich, ich kann nicht zu gleicher Zeit hinter beiden her sein. Nein, wir stellen keinen Stundenplan auf, wir überlassen das der Laune, der Phantasie. Auf jeden Fall werde ich alles tun, um eine jede von euch voll zu befriedigen. Ob mich das nicht einmal überfordern wird?

Wie spreche ich nun mit mir selbst, in meinem engsten Familienkreis. Da funktioniert mein Idiolekt (63), meine Familienkoine aus Vaters Alemannisch und aus Mutters Fränkisch zusammengebastelt. Das ist mein ureigenster Ausdruck, der Kode unserer Zusammengehörigkeit, der Liebe. Den haben auch Andrée (64) und die Kinder übernommen, mit einigen umweltbedingten Veränderungen allerdings. Andrée, eine Lothringerin französischer Muttersprache, hat in freier Entscheidung den Dialekt erlernt, und dies war natürlich das lothringisch gefärbte Alemannisch ihres Partners. Und wir verkehren in beiden Sprachen miteinander. Nach welchen bilingualistischen Gesetzen? Ist doch wurscht. Und welches ist nun die Sprache unserer Liebe? Das bleibt unser Geheimnis.

Ich hätte dann noch von meinem zweiten Idiolekt zu sprechen. Das ist das Steinburger Alemannisch, aus dem ich das allzu breite herausgefeilt habe. Und manchmal kleide ich mich ganz städtisch, das wäre dann ein abgewandeltes Straßburgisch. Was spreche ich nun mit wem und wann? Für den Dienstag habe ich zum Beispiel vier verschiedene Aussprachen bereitliegen: Zischdi, Zischdà, Dienschdaa, Dienschdàà. Nach welcher werde ich nun greifen? Bin ich ein Chamäleon, das sich seiner Umwelt anpaßt? Oder habe ich ganz einfach Freude an der dialektophonen Mehrsprachigkeit? Puristen mögen von sprachlicher Inkohärenz sprechen, wenn ich die Dialekte so durcheinanderwirble. Ich ziehe die Phantasie der Ordnung vor.

Aber wie sage ich auf elsässisch «ich liebe dich»? Wie alle Elsässer: «je t'aime». Und ich frage mich, warum ich nie den exotisch schönen Ausdruck aus meinem fränkisch-alemannischen Idiolekt benutze: IGSIDIGAR.

in *Allmende*. Nr. 1/1983, p. 42-44



NOTES

- (1) Les prix et distinctions littéraires se sont succédés : prix Hebei (1976), Grand prix Georges-Holderitb (1978), prix Mölle (Suède) (1979), prix Jacob-Burckardt (Suisse) (1986)...
- (2) speak white : slogan racial aux États-Unis, dans les années soixante.
- (3) Poèmes mis en musique par René EGLES, disque *Umesunscht*, 1977, CEDA : *speak white, haxhax, chinesisich...*
- (4) hameln : cf. der Rattenfänger von Hameln = le joueur de flûte de Hameln.
- (5) Les incorporés de force alsaciens ont été, en grande partie, envoyés sur le front russe (cf. bibliographie : « Incorporés de force »).
- (6) Wackes – Schängèle : sobriquets péjoratifs donnés aux Alsaciens.
- (7) Allusion à l'une des multiples raisons de l'annexion de l'Alsace par le Reich nazi et de l'incorporation des Alsaciens dans la Wehrmacht : la langue commune.
- (8) Schirmeck : camp au statut peu clair, oscillant entre le camp de travail et le camp de concentration.
- (9) Fessenheim : la décision d'y construire une centrale nucléaire a été prise en 1967. Les travaux débutèrent en 1970/71. L'opposition à cette centrale a été forte et s'est développée tout au long des années soixante-dix.
- (10) Une usine chimique devait s'installer à Marckolsheim. Le site a été occupé durant 7 mois en 1975.
- (11) Wyhl (Pays de Bade, R.F.A.) ; le terrain où devait être construit une centrale nucléaire a été occupé en 1975.
- (12) SA = Sturm-Abteilungen : section d'assaut paramilitaires nazies (les « chemises brunes »).
- (13) Euloge Schneider (1756-1794), accusateur public durant la Révolution, il inspirait la terreur avec son tribunal ambulante et sa guillotine ; il est devenu, par là, le symbole de la Terreur en Alsace.
- (14) Le « Souvenir Français » est une association patriotique créée en 1887 (au lendemain de la guerre de 1870) par un professeur alsacien, Xavier Niessen. La mission de l'association : « 1) de conserver la mémoire de ceux et celles qui sont morts pour la France ou qui l'ont honorée par de belles actions ; 2) d'entretenir leurs tombes et les monuments édifiés à leur gloire ; 3) de transmettre le flambeau du Souvenir aux générations successives, en leur inculquant par le culte, la glorification de ces morts, l'esprit de sacrifice, le sentiment du devoir et l'amour passionné de la France. » (Colonel CHURLET, 1970).
- (15) Sur l'« autonomisme », voir la bibliographie : ouvrages d'histoire et *Encyclopédie d'Alsace*.
- (16) Verdun : lieu de bataille acharnée, en 1916, entre les troupes allemandes et les troupes françaises, qui a entraîné des milliers de morts.
- (17) Struthof : les nazis y ont implanté un camp de concentration.
- (18) Zornwiller est le nom du village de la famille Waedelé.
- (19) Jan Pallach : étudiant tchécoslovaque qui s'est immolé par le feu à Prague, en 1969, pour protester contre l'occupation de son pays par les armées du Pacte de Varsovie et pour demander leur départ.
- (20) « Che » Guevara (1928-1967) dirigea, avec Fidel Castro, la révolution cubaine (1956-1959). Il partit organiser la guerre révolutionnaire en Amérique Centrale. Il est devenu le symbole d'un humanisme révolutionnaire, prolétarien et internationaliste.
- (21) Martin Luther King était un pasteur baptiste noir américain qui dirigea l'« Association pour la promotion des gens de couleur », pronant la non-violence dans l'action pour l'intégration des Noirs dans la société américaine. Prix Nobel de la Paix en 1964, il fut assassiné en 1968.
- (22) « Les aventures du brave soldat Chveyk » est un roman humoristique et satirique de J. Hašek. Il y raconte les aventures d'un Tchèque apparemment naïf, mobilisé dans l'armée austro-hongroise. Doté d'un bon sens populaire à toute épreuve, Chveyk révèle par son comportement et ses propos l'absurdité du système social, administratif et militaire qui l'opprime.

- (23) c'est-à-dire la victoire des Francs sur les Alamans et l'installation définitive des Alamans dans l'espace que l'on appellera plus tard l'Alsace.
- (24) = « début de la grande lamentation alsacienne » (en latin).
- (25) Cf. note (19).
- (26) = « suite de la grande lamentation alsacienne » (en latin).
- (27) (latin liturgique) = « prions ».
- (27) Les frères Jacob (1785-1863) et Wilhelm (1786-1859) GRIMM ont recueilli et publié les fameux « Kinder- und Hausmärchen » (1812-1815).
- (29) Cf. note (11).
- (30) Étaient considérées comme « Volksdeutsche » les personnes de « race » et d'origine germaniques même si elles possédaient une autre nationalité.
- (31) davai = « vite » (en russe).
- (32) Bérengère deviendra la femme du narrateur Heribert Grahn.
- (33) Le capitaine Danglas-Villiers est le père de Bérengère, c'est-à-dire le beau-père du narrateur.
- (34) Hanns Martin Schleyer était le « patron des patrons » allemand (= l'homologue allemand du président du CNPF en France). Enlevé et assassiné en 1977 par des groupes de l'extrême-gauche allemande, son corps avait été retrouvé à Mulhouse.
- (35) der Lehrer = le père de Heribert Grahn.
- (36) Thérèse = la fille des aubergistes Baer.
- (37) RAD = Reichsarbeitsdienst – Service du Travail obligatoire du Reich (organisation paramilitaire nazie).
- (38) Gauleiter : gouverneur d'un « Gau », d'une « province » (durant le régime nazi).
- (39) Sippenhaft : système qui consistait à arrêter (en représailles) la famille et la parenté (= « die Sippe ») lorsqu'on ne pouvait pas arrêter le déserteur.
- (40) Wasserpöckchen : les habitants de Haute-Silésie (en Pologne).
- (41) SS-Sturmbannführer : grade de commandant dans les SS (SS = Schutz-Staffeln).
- (42) Tambow : camp de prisonniers de guerre allemands en U.R.S.S. où ont été regroupés les incorporés de force alsaciens (cf. bibliographie).
- (43) Colléco = collectif écologique.
- (44) Cf. note (32) : la femme du narrateur.
- (45) Voir note (11).
- (46) Occupation du terrain en 1977.
- (47) Gerstheim : occupation, en 1977, de l'emplacement où devait être construit un poste important d'E.D.F.
- (48) Il y eut des manifestations violentes (avec mort d'homme) contre la centrale nucléaire de Malville.
- (49) Brockdorf – Gorleben (en Basse-Saxe, R.F.A.) : nombreuses manifestations (notamment violentes) contre les centrales nucléaires de ces sites.
- (50) code-switching : d'une personne qui emploie deux codes linguistiques différents *en alternance* dans un même énoncé, l'on dira qu'elle utilise un code-switching. Ici : le français et le dialecte, en alternance, dans un même énoncé.
- (51) Geiler (de Kaysersberg) (1445-1510), prédicateur et moraliste, pour qui la chaire de la Cathédrale de Strasbourg a été érigée.
- (52) Nom du village où se passe l'action et où le Président de la République est retenu.
- (53) ONF = Office National des Forêts.
- (54) moi = c'est Odile qui parle.
- (55) nom de la mère de Sainte Odile.
- (56) Le Bastberg est une colline de la région de Bouxwiller, réputée pour être un lieu privilégié de rendez-vous de sorcières.
- (57) Saint-Just (1767-1794), figure-symbole du centralisme et de la terreur révolutionnaires.
- (58) C'est Ittel, l'ami d'Odile, qui parle.

- (59) Nom d'un ami autonomiste d'Ittel qui s'est, volontairement, métamorphosé en chien, en berger allemand.
- (60) L'un des amis d'Ittel, cf. note (59).
- (61) Le royaume de Juda, formé après la mort de Salomon (vers 930 avant Jésus-Christ), a été attaqué à plusieurs reprises. C'est Nabuchodonosor qui le détruisit.
- (62) = un juif.
- (63) Idiolecte: l'ensemble des productions linguistiques propres à une personne, et plus particulièrement la variété dialectale parlée par un individu, chaque personne ayant des particularités linguistiques qui lui sont propres.
- (64) l'épouse de l'auteur.

PROPOSITIONS DE TRAVAUX

1. Étude de textes : commentaires et réflexions

zehn klaini negerle p. 18

- comment comprendre ce poème? Quel sens lui donner?
- comment est-il composé et écrit?

SCHANG D SUNN SCHINT SCHUN LANG

speak white – hameln uf franzeesch p. 25

- comment comprenez-vous ces titres?
- à qui s'adresse le poète?
- sous quel aspect traite-t-il les questions de la langue dans ces deux textes?

amerseidel p. 27

- quelle nostalgie l'auteur prête-t-il à la génération des incorporés de force?
- quel vocabulaire utilise-t-il? Quel style/écriture utilise-t-il pour caractériser cette génération?
- quel bilan tire-t-il?

chinesisch – aliénation – rhingold p. 29-30

Les thématiques de ces trois textes sont relativement proches, sans être tout à fait identiques.

Comment caractériseriez-vous chacun de ces poèmes?

Comparez les deux derniers vers de chaque texte. Proposent-ils les mêmes conclusions?

lawesbicht vâns bürehânse jerri vânx ihüse em elsâss p. 30

- quels sont les sujets qu'aborde Jerri dans sa confession?
- quelle est son opinion par rapport aux différents thèmes qu'il aborde?
- que pense-t-il de sa façon de vivre et de sa vie?
- comment se comporte-t-il?
- Weckmann utilise – de manière stylisée – la langue des gens simples; donnez en des exemples et essayez de les caractériser.

DES MEM HITLER p. 40

Le poète a visiblement un « message » à délivrer. À votre avis, quel est-il? Pourquoi, par la langue utilisée, s'adresse-t-il uniquement aux Alsaciens?

FONSE OU L'ÉDUCATION ALSACIENNE

Les araignées p. 42

Essayez de commenter ce texte : quel est son contenu ? Quel est son sens ? Comment l'interprétez-vous ?

Bababa à l'église p. 46

A. Weckmann semble avoir le christianisme vissé au corps ;

- quelle forme de « religion » défend-il ici ?
- dans bien d'autres textes, l'Église, la prière... jouent un rôle éminent. Quelle est, en fait, la « religion » de l'auteur ? (Cf. *Weihnachten in Ixheim in Wie die Würfel fallen*, Odile et Béreswinde in *La roue du paon*, la façon dont réagit l'Église in *Die Fahrt nach Wyhl*; *la wesbicht vans bürehànse jerri*, etc.) Son essai *Elsassischi Liturgie* (cf. bibliographie) peut également donner des éclairages sur cette question.

Kueh p. 48

- quelle est l'action politique de l'élu alsacien selon Kueh ?
- quels sont les moyens à employer pour parvenir à ses fins ?
- comment jugez-vous la « philosophie » politique de Kueh ?
- est-ce une fiction littéraire complète ou l'auteur voit-il réellement les hommes politiques de cette manière ? Comparez avec d'autres textes : le poème *babb le maire* dans la scène du conseil municipal public de *Wie die Würfel fallen*, les personnages politiques dans *La roue du paon*, dans les différents poèmes, etc.

La grande lamentation alsacienne p. 57

- quel sens attribuez-vous à cette « grande lamentation » ?
- comment comprenez-vous le titre « lamentation » ?
- comparez cette lamentation aux deux premiers extraits de *La roue du paon*. Cette proposition de travail est-elle pertinente ? Dans quel sens ?
- comment interprétez-vous la forme et le style dans lesquels est écrite cette « lamentation » ?

DIE FAHRT NACH WYHL p. 65

- essayez de retracer l'itinéraire de Roger Aufschlager et d'en commenter les étapes ;
- essayez d'inventorier les différents thèmes et sujets qu'Aufschlager aborde ou auxquels il est confronté ;
- à quoi ou à quelles conclusions aboutit-il à la fin de son « voyage initiatique » ?
- comment comprenez-vous le style choisi par Weckmann ? Pourquoi et à quelle fin, à votre avis, l'auteur utilise-t-il une technique et une écriture de narration assez particulières ?

WAS IST HEIMAT ? p. 72

- comment Weckmann essaie-t-il de définir sa « Heimat » ?
- en quoi cette façon de définir la « Heimat » est-elle particulière ? Comment conçoit-on traditionnellement la « Heimat » ?
- consultez, par exemple, des dictionnaires de différentes époques et à différentes fonctions : dictionnaires de langue, encyclopédies, dictionnaires politiques ou sociologiques, etc. Les définitions coïncident-elles avec les vues de Weckmann ?

WIE DIE WÜRFEL FALLEN

Das Dorf p. 74

- pourquoi cette volonté de l'auteur de décrire le village qui se trouve pourtant « partout et nulle part » ? Quelle est la fonction de cette description ?
- quelle est en fait la conception de « Heimat » qu'a le narrateur (cf. le texte *Was ist Heimat?*)

Der Erzähler und Berichterstatter p. 75

- l'auteur est-il vraiment fidèle à l'histoire réelle de l'Alsace ?
- quelle pourrait être, à votre avis, l'une des fonctions de ce passage du roman ?

Heribert Grahn's vaterliche Rolle p. 78

Comment analysez-vous les relations du père et de la fille, d'abord adolescente, puis adulte ? Quels sont l'importance et l'enjeu de ces relations ?

Aus der Nazizeit I p. 83

Aus der Nazizeit II p. 85

- pourquoi l'auteur insiste-t-il tant sur cette époque ?
- quelle en est l'importance collective et individuelle ?
- comment comprenez-vous l'intervention de Pool qui n'a pourtant pas connu l'époque nazie en tant qu'adulte ?

Öffentliche Gemeinderatssitzung in Ixheim p. 90

- quels sont les problèmes de fond qui sont soulevés par ce conseil municipal particulier ?
- comment jugez-vous et appréciez-vous les explications et les convictions des uns et des autres ?
- faites une simulation dans votre classe en prenant les mêmes sujets comme thème d'un « jeu simulé » ;
- a-t-on finalement trouvé des solutions aux problèmes posés ? Pourquoi, pourquoi pas ?

Modernität in einer Ixemer Kellerbar p. 92

- pourriez-vous inventorier tous les sujets abordés par l'auteur dans cet extrait ?
- quels liens les sujets ont-ils entre eux ?
- quelle(s) est(sont) l'(les) idéologie(s) des personnages mis en scène ? Et pourquoi le narrateur conclue-t-il par « Es ist alles verhunzt. » ?

Weihnachten in Ixheim p. 94

- comment expliquez-vous que les sentiments de Heribert soient si partagés ?
- comment comprenez-vous la prière de Gérard et de Linda ?

Die Bürgerinitiative besetzt das Ixheimer Centre culturel p. 95

- quel est le ton – et parfois le jugement – du narrateur face aux événements auxquels il assiste ?
- quelle(s) conclusion(s) en tire-t-il ? À votre avis, pourquoi ?

BLUDDI HAND

bluddi hand p. 100

La symbolique de la main est souvent utilisée dans les textes poétiques.

- Comment comprenez-vous le poème de Weckmann (en n'oubliant pas l'adjectif « bluddi »)?
- Pourriez-vous comparer ces deux textes à d'autres textes sur la(les) main(s) écrits par d'autres auteurs?

lehre p. 101

Pourquoi faut-il « apprendre » (« lehrer ») tout cela ?

LA ROUE DU PAON

Que faire ? I p. 102

- que veulent faire les « six conspirateurs » ? Dans quel but ? Avec quel objectif ?
- comment peut-on avoir un but et ne pas savoir comment y arriver, dans leur cas ?
- quelle est leur position (aussi bien très concrètement, là où ils se trouvent, qu'intellectuellement) au sein de la société ?
- pourrait-on établir des comparaisons avec René et Fonse dans les extraits de *Fonse ou l'éducation alsacienne* ? Dans quelle mesure ?

Que faire ? II p. 105

- pourquoi les six amis cherchent-ils des contacts ?
- auprès de qui (quel type de groupes, de gens) cherchent-ils ces contacts ? Pourquoi ?
- pourquoi n'arrivent-ils pas à intéresser d'autres personnes à leurs projets ? Quelle conclusion en tirez-vous ?

Odile : la sorcière n'ensorcelle plus p. 106

- quelles conclusions peut-on tirer de l'attitude de Monsieur et des réactions qu'elle suscite ?
- quelle influence Odile a-t-elle encore sur Monsieur ?
- comment l'impuissance d'Odile est-elle expliquée ou suggérée ?

La basse-cour p. 113

- comment interprétez-vous l'action entreprise par Odile, c'est-à-dire cette idée de l'auteur ? À quoi rime cette transformation ?
- que pourrait faire Ittel à présent pour faire aboutir ses idées et ses projets ?
- que va-t-il se passer, à votre avis, et pourquoi (dans la logique weckmannienne) ?

Une solution ? p. 117

- pourquoi est-ce un juif qui propose un début de solution ?
- il arrive parfois que l'on compare d'une certaine manière, le sort et la destinée des Alsaciens avec ceux des juifs (cf. Claude Vigée : « juif et alsacien, donc doublement alsacien »). Quelle pourrait en être une raison ?

Épilogue p. 119

- quel sens donnez-vous à ce rappel historique ?
- dans quelle mesure ce texte fonctionne-t-il comme un épilogue possible au roman ?

AUF ZWEI STÜHLEN p. 125

- si vous deviez faire une synthèse de la position de Weckmann par rapport aux langues qu'il utilise, qu'en retiendriez-vous ?
- les propos qu'il tient dans ce texte sont-ils conformes à sa pratique et à ses prises de positions telles qu'elles apparaissent à travers les textes de ce cahier ?

2. Réflexions thématiques et synthèses

NOËL

Le thème de Noël est abordé de différentes manières : *D'Hyser àl knöje* (p. 16), *elsassische Wihnächte* (p. 26), « Weihnachten in Ixheim » (in : *Wie die Würfel fallen*), (p. 94), par exemple.

Quel sont les sentiments de l'auteur à l'égard du « Noël alsacien » ?

AMOUR

De très nombreux textes de Weckmann traitent de l'amour, y compris ses romans.

À titre d'exemples, comparez les trois poèmes *jungi Brüt* (p. 17), *als e gitarr* (p. 20) et *lon is d nàcht* (p. 22).

- de quelle manière le poète « parle »-t-il d'amour ?
- quels moyens stylistiques emploie-t-il ?
- l'on a souvent dit que le dialecte était un moyen d'expression limité qui ne permettait pas de traiter un certain nombre de thèmes, comme par exemple l'amour. Comment Weckmann déjoue-t-il cette affirmation ?
- connaissez-vous d'autres poèmes d'amour en dialecte ? (Voir, par exemple, le volume VI de la *Petite anthologie de la poésie alsacienne*, Strasbourg 1972, consacré à la poésie d'amour). En quoi les textes de Weckmann sont-ils ou ne sont-ils pas différents des autres ?

DIALECTE

À travers tous les textes de Weckmann que vous aurez lus, essayez de définir ce que représente le dialecte et son usage pour l'auteur.

AMITIÉ – OUVERTURE – CONVIVIALITÉ

Ces thèmes, Weckmann les traite comme une utopie, une impossibilité, un souhait irréalisable.

Pourriez-vous préciser et nuancer cette affirmation en comparant un certain nombre de textes comme *s büchnawele* (p. 29), *sprooch* (p. 38), *brüeder II* (p. 39), *werter II* (p. 39), *un emol* (p. 39), *pflanz einen rosenstock* (p. 124), etc.

VIOLENCE

- À travers l'ensemble des textes proposés dans ce cahier, essayez de dégager la position de Weckmann face à la violence : qu'on la subisse ou que l'on s'en serve pour se défendre. (Par exemple : *d naachtiil* (p. 38), les textes sur la période de guerre, l'action dans *La roue du paon*, les réactions de Roger Aufschlager dans *Die Fahrt nach Wyhl*, Fonse dans l'épisode de *Kueh*, etc.)
- comment les deux thèmes, celui de la violence et celui de l'amitié (cf. plus haut) cohabitent-ils dans l'œuvre de Weckmann?

POSITION POLITIQUE

Cf. le travail proposé pour l'extrait du roman *Fonse, Kueh*.

Est-il possible de cerner, après la lecture du choix de textes de ce cahier, la position politique (pas forcément au sens partisan du terme) de l'écrivain ?

BIOGRAPHIES D'ALSACIENS

Weckmann affectionne particulièrement les destinées et les cheminements d'un individu sans doute parce qu'il peut suggérer ainsi des comportements plus généraux.

Comparez deux destins : celui de Jerri dans *lawesbicht vâns bürehânse jerri vâns ixhüse em elsâss* et d'Aufschlager dans *Die Fahrt nach Wyhl*.

Il y a-t-il des changements ?

ATTITUDE DES ALSACIENS

Comment Weckmann décrit-il l'attitude des Alsaciens face à leurs langues et à leur passé ?

Les Alsaciens se ressemblent-ils tous ? Ont-ils tous la même réaction ?

Si l'on prend le critère des générations, comment les attitudes se différencient-elles ?

L'HISTOIRE

- si l'on devait écrire l'histoire des Alsaciens depuis 1918 à partir des textes de Weckmann contenus dans ce cahier, quelle serait-elle ?
- si l'on compare l'histoire telle que l'écrit Weckmann à celle décrite ailleurs, il y a-t-il différence, convergence ? Weckmann privilégie-t-il certains aspects ? Les livres sont-ils muets sur des aspects soulignés par l'écrivain ?
- quelle est sa position sur la période nazie en Alsace ? Comment se traduit-elle stylistiquement (rythmes, lexique, etc.) ?

LE MONDE CONTEMPORAIN / LA VIE ET LES CONDITIONS DE VIE D'AUJOURD'HUI

- Comment Weckmann les juge-t-il ?
- Quelle est leur importance et leur rôle à ses yeux ?
- Quelle est la place des « vieux » dans ce monde et cette société, selon Weckmann ?

DÉSESPOIR

Dans de nombreux textes, se trouve, à différents degrés, une forme de désespoir.

Quelle en est la nature ? Est-il « objectivement » justifié ?

(Cf. *noch emol* (p. 99), *gool* (p. 99), *retour au pays* (p. 55), *dialog* (p. 40), *La roue du paon* (p. 102), etc.)

LIBERTÉ

- Quelle est la conception de la liberté dans les textes de Weckmann ?
- De quelle(s) liberté(s) l'écrivain parle-t-il ? À laquelle (auxquelles) s'intéresse-t-il ? (Une liberté « classique » est, par exemple, évoquée dans *ewigi drürigi lîr*, p. 41).

COMBAT

- Pour quoi l'écrivain Weckmann se bat-il ?
- À votre avis, et d'après les textes que vous avez lus, quelle serait l'Alsace dont l'écrivain rêverait ?
- À votre sens, quelle est la raison profonde, éthique, de ce « combat » ?

BIBLIOGRAPHIE

I. André Weckmann : bibliographie sélective des œuvres

- Les nuits de Fastov*, Alsatia Colmar 1968 (roman) ;
Sechs Briefe aus Berlin, Alsatia, Colmar 1969 (récit) ;
Geschichten aus Soranien, ein elsässisches Anti-Epos, Culture alsacienne, Strasbourg 1973 (roman)
Fonse ou l'éducation alsacienne, Éd. Oswald, Paris 1975 ; réédition : bf éditions, Strasbourg 1983 (roman) ;
schang d sunn schint schun lang, Association J.B. Weckerlin, Strasbourg 1975 (poèmes) ;
haxschissdrumerum, Verlag J.P. Peter, Rothenburg 1976 (poèmes) ;
Die Fahrt nach Wyhl, eine elsässische Irrfahrt, CEDA, Strasbourg 1977 ; réédition : Morstadt Verlag, Kehl 1987 (récit) ;
Fremdi Getter, Pfaffenweiler Presse 1980 (poèmes) ;
Grenzsituation, (poèmes) p. 35-71 ;
Das Elsaß ais Heimat betrachtet, (essai) p. 107-124, in : A. Finck, A. Weckmann, C. Winter, *In dieser Sprache*, Olms Presse, Hildesheim – New York 1981 ;
Wie die Würfel fallen, Morstadt Verlag, Kehl, 1^{re} éd. 1981 , 3^e édition 1985 (roman) ;
Landluft, Pfaffenweiler Presse 1983 (poèmes) ;
bluddi hand, éditions bf, Strasbourg 1983 (poèmes) ;
Odile oder das magische Dreieck, Morstadt Verlag, Kehl 1986 (roman) ;
La roue du paon, bf éditions, Strasbourg 1988 (roman) ;
äpfel am winterbaum, Verlag Graphikum, Göttingen 1988 (poèmes) ;
elsässischi grammatik oder ein Versuch, die Sprache auszuloten, Pfaffenweiler Presse, Pfaffenweiler 1989 (poèmes) ;
Poèmes et récits en dialecte dans : *Petite anthologie de la poésie alsacienne*, Association J.B. Weckerlin, Strasbourg 1962-1979 ;
En collaboration avec François ARNOLD et Eugène PHILIPPS *Elsässischi Liturgie (essai d'une liturgie en dialecte alsacien)*, Strasbourg 1980.

II. Pour comprendre l'œuvre d'A. Weckmann : repères généraux

1. Histoire d'Alsace

- KLEIN Pierre (dir.) *L'Alsace*, Les Éditions d'Organisation, Paris 1981 ;
- SITTTLER Lucien *L'Alsace, terre d'histoire*, Alsatia, Colmar 1973 ;
- STREICHER J.-C., FISCHER G., BLEZE P. *Histoire des Alsaciens*, Nathan, Paris 1979 (2 vol.)
L'on trouvera également des points de synthèse utiles dans *Encyclopédie de l'Alsace*, volumes 1-12, Éditions Publitotal, Strasbourg 1982-1986, notamment :
article *INCORPORÉS DE FORCE*, vol. 7, p.4235-4237,
article *TAMBOW*, vol. 12, p. 7226-7228.
- KETTENACKER Lothar *La politique de nazification en Alsace, Saisons d'Alsace n°65 et n°68* (1978). Traduction de *Nationalsozialistische Volkstumspolitik im Elsaß*, Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart 1973.

2. Les problèmes linguistiques en Alsace

PHILIPPS Eugène *Les lutttes linguistiques en Alsace jusqu'en 1945*, Culture alsacienne, Strasbourg 1975.

3. Les problèmes politiques et culturels en Alsace depuis 1945

- PHILIPPS Eugène *Le défi alsacien*, Strasbourg 1982 ;
- dans *Encyclopédie d'Alsace*, vol. 1-12, Éditions Publitotal, Strasbourg 1982-1986, les articles :
 - *RÉVOLTE DE MAI 1968*, vol. 10, p. 6369-6374,
 - *MOUVEMENTS CULTURELS*, vol. 9, p. 5284-5300, en particulier la partie 4. « La période contemporaine (1968-1983) »,
 - *IDENTITÉ CULTURELLE*, vol. 7, p. 4163-4164,
 - *CULTURE ALSACIENNE*, vol. 4, p. 2177-2181,
 - *VIE POLITIQUE*, vol. 12, p. 7598-7602,
 - *CERCLE RENÉ-SCHICKELE*, vol. 3, p. 1446-1448,
 - *BUDDERFLADE*, vol. 2, p. 914-916.

4. La nouvelle littérature alsacienne après 1945

- FINCK Adrien (éd.) *Nachrichten aus dem Elsaß*, Bd. 2: *Mundart und Protest*, Georg Olms Verlag, Hildesheim 1978, en particulier :
 - Adrien FINCK *Mundart und Protest*, p. 1-25,
 - André WECKMANN *Dichter sein im Elsaß*, p. 26-30,
 - André WECKMANN *Dialekt als Waffe*, p. 31-34,
 - André WECKMANN *Die alemannische Internationale*, p. 35-38 ;
- FINCK Adrien *Die deutschsprachige Gegenwartsliteratur im Elsaß*, Georg Olms Verlag, Hildesheim 1987, en particulier pp. 75-124 : « Im Zeichen der Erneuerung » ;
- *Saisons d'Alsace* n°49 (1974) : *La nouvelle littérature alsacienne* en particulier le compte-rendu d'une table ronde pp. 6-21 et deux textes d'A. Weckmann, p. 82-87.

SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| AVANT-PROPOS | 3 |
| I. INTRODUCTION | 5 |
| 1. Éléments biographiques | 5 |
| 2. Le phénomène littéraire Weckmann | 7 |
| 3. Des débuts difficiles | 7 |
| 4. La percée et la reconnaissance | 9 |
| II. CHOIX DE TEXTES | 15 |
| 1. Une autre poésie dialectale <i>d'Hyser ààl knöje; zehn klaini Negerle; jungi Brüt; haxhax; àls e gitàrr; lon is d'nàacht</i> | 16 |
| 2. La voix des sans-voix / Das Wort als Waffe | 25 |
| <i>Schàng d sunn schint schun làng</i> | 25 |
| <i>Haxschissdrumerum</i> | 38 |
| <i>Fremdi Getter</i> | 40 |
| <i>Fonse ou l'éducation alsacienne</i> | 42 |
| – « Les araignées » | 42 |
| – « Être enseignant en Alsace » | 45 |
| – Bababa à l'église | 46 |
| – « Kueh » | 48 |
| – « Retour au pays » | 55 |
| – « La grande lamentation alsacienne » | 57 |
| – « Épilogue provisoire » | 64 |
| <i>Die Fahrt nach Wyhl. Eine elsässische Irrfahrt</i> | 65 |
| 3. Le temps du bilan | 72 |
| <i>Was ist Heimat?</i> | 72 |
| <i>Wie die Würfel fallen</i> | 74 |
| – « Das Dort » | 74 |
| – Der Erzähler und Berichterstatter | 75 |
| – Heribert Grahns vaterliche Rolle | 78 |
| – Aus der Nazizeit in Ixheim I: « Ihr habt die Menschlichkeit gerettet » | 83 |
| – Aux der Nazizeit in Ixheim II: Für Führer, Volk und Vaterland | 85 |

| | |
|---|-----|
| – Offentliche Gemeinderatssitzung in Ixheim | 90 |
| – Modernität in einer Ixemer Kellerbar: Auch Ixemer können 's | 92 |
| – Weihnachten in Ixheim | 94 |
| – Die Bürgerinitiative besetzt das Ixheimer Centre Culturel | 95 |
| 4. Entre désespérance et confiance | 99 |
| <i>Bluddi hand</i> | 99 |
| <i>La roue du paon</i> | 102 |
| – Que faire? I | 102 |
| – Que faire? II | 105 |
| – Odile: la sorcière n' ensorcelle plus | 106 |
| – « Béreswinde » | 109 |
| – La basse-cour | 113 |
| – Une solution? | 117 |
| – Epilogue | 119 |
| <i>Landluft</i> | 124 |
| III. POUR NE PAS CONCLURE : | |
| LES LANGUES NE SONT PAS INNOCENTES | 125 |
| <i>Auf zwei Stühlen</i> | 125 |
| Notes | 128 |
| Propositions de travaux | 131 |
| Bibliographie | 138 |
| Sommaire | 140 |

André Weckmann
Die Fahrt
nach Wuhl

Eine elsässische Infahrt

André Weckmann
Fonse
ou L'Education alsacien



ANDRÉ WECKMANN: ODILE
ODER DAS
MAGISCHE
DREIECK

ROMAN



MORSTADT
VERLAG

ANDRÉ
WECKMANN:
ROMAN

WIE DIE
WÜRFEL
FALLEN



MORSTADT
VERLAG

André Weckmann

ES
NITS
DE
FASTOV

bluddi
hand

André Weckmann

elsässische
Liturgie



A N D R É
W E C K M A N N

LA ROUE DU
PAON



his Briefe aus Berlin